ŒUVRES

DE

A. V. ARNAULT,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC. ETC.

FABLES

ET POÉSIES DIVERSES.

PARIS,

BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE RICHELIEU, N° 60;

BOSSANGE FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE [illegible] N° [illegible]

1833.

A6
1822
.5MRS

c'est un poète formé au XVIIIe S, c'est de plus un fabuliste célèbre en son temps. Sa fable "La Feuille", p. 168, a figuré dans tous les "Morceaux choisis" de littérature jusqu'en 1939 - les écoliers la savaient par cœur, et c'est justement une poésie pré-romantique-type !)

ŒUVRES

DE

Royaliste à l'origine

A. V. ARNAULT.

puis Bonapartiste, et proscrit à la Restauration -

voir table des matières "in-fine" attention ! les notes figurent à la fin de chaque partie (pp. 303-408; 458-467; 511-514; 533-536) et c'est ce qui, de nos jours, reste le plus intéressant !

SE TROUVE AUSS

MÊME MAISON : { *LEIPZIG*, R
MONTRÉAL

MARTIN BOSSANGE ET C°,

14, GREAT MARLBOROUGH

IMPRIMÉ PAR LACHEVARD

SUCCESSEUR DE CELLOT, RUE DU COLLOM

ŒUVRES

DE

A. V. ARNAU

DE L'ANCIEN INSTITUT DE FRANCE, ETC.

FABLES

ET POÉSIES DIVERSES.

PARIS,

QUELQUES MOTS

SUR CETTE ÉDITION.

Le recueil de mes fables a paru pour la première fois vers la fin de 1812; il se composait alors de quatre livres : en 1817, il en a été fait, à Bruxelles, une seconde édition, qui comportait deux livres de plus; deux livres ajoutés à cette troisième édition portent aujourd'hui à huit livres la somme de mes essais en ce genre. Je l'ai augmentée de moitié. Peut-être aurais-je dû faire le contraire. Jugez-en.

Ma situation a subi de grandes vicissitudes pendant les années qui séparent ces

diverses éditions. A la tranquillité dont je jouissais ont succédé toutes les inquiétudes qui naissent de la proscription, toutes les inquiétudes que peut susciter une persécution dont l'activité s'est prolongée par-delà mon exil, et n'a cessé que depuis qu'une volonté suprême a défendu de persécuter qui que ce soit.

J'ai cherché dans les lettres des distractions à mes malheurs : peut-être n'ai-je fait que de m'occuper de mes malheurs en m'occupant des lettres. S'il en est ainsi, puissent mes dernières fables ne pas trop se ressentir de cette triste préoccupation, et ne pas paraître indignes de la faveur qu'ont obtenue les premières !

Plusieurs de ces fables étaient dédiées à des personnes dont la condition a changé ; je n'ai pas cru néanmoins devoir changer leurs qualifications. Voici mes raisons : in-

dépendamment de ce qu'elles sont nécessaires à l'intelligence des rapports qui existaient entre ces personnages et les allusions que présentent ces fables, ces qualifications constatent ce qui était, ce que nulle puissance ne peut empêcher d'avoir été. Rien ne peut faire que le comte Regnault de Saint-Jean d'Angely n'ait été membre de l'institut [1], le fils de Napoléon, roi de Rome, et le comte Fontanes [2], aussi détrôné, grand-maître de l'université impériale.

Je n'ai pas cru devoir rétracter non plus les éloges que j'ai donnés à des hommes qu'il est hors de mode de louer; si l'on me demande pourquoi, je répondrai : parceque ce n'était pas par mode que je les louais; parcequ'une rétractation serait une lâcheté qui en constaterait une autre ; parcequ'enfin je n'ai jamais loué qui que ce soit que sous des rapports louables.

Je me plais à croire que ces motifs seront appréciés par les écrivains de bonne foi, et particulièrement par l'auteur du *Génie du christianisme* [3] ; il n'a pas que je sache révoqué les louanges aussi justes que magnifiques accordées par son impartialité « à l'homme chéri de Dieu, au moderne Cyrus, qui avait rétabli l'ordre et relevé les autels en France. »

Dernière considération : quiconque écrit ou parle des hommes avant qu'ils aient cessé d'exister, en écrit ou en parle d'après ce qu'ils ont été jusqu'alors. Il dit ce qu'ils sont, non ce qu'ils seront, comme le baromètre constate le temps qu'il fait, mais non celui qu'il fera.

A. V. ARNAULT.

DE L'APOLOGUE.

Il reste peu de chose à dire sur l'apologue[4]. La Fontaine, dans une courte préface, a exposé avec simplicité le but vers lequel doit tendre le fabuliste[5], et les moyens par lesquels il peut y parvenir. Après lui, Lamotte[6], dans une excellente dissertation, et Florian[7], dans un ingénieux discours, ont développé ce qu'il n'avait qu'indiqué, et dit ce qu'il avait laissé à dire. Enfin, grâce aux panégyristes, aux commentateurs, aux imitateurs de La Fontaine, les dissertations sur ce genre de littérature se sont tellement multipliées, que la matière semble à peu près épuisée.

Mon intention n'est donc pas de donner ici une poétique de l'apologue, mais de faire connaître le système d'après lequel j'ai travaillé. Avant de l'exposer pourtant, je prie le lecteur de me permettre de lui présenter quelques idées générales.

Les deux premiers fabulistes de l'antiquité, Ésope et Phèdre, étaient esclaves. On a conclu de là que l'apologue était né de l'esclavage; c'est une erreur. Avant Phèdre, avant Ésope même, des hommes libres s'étaient servis de l'apologue : cette manière d'habiller la vérité fut de tout temps familière aux peuples de l'Orient ; la Bible en offre plusieurs exemples [8]. Les prophètes, hommes indépendants s'il en fut, employaient, pour parler aux rois comme aux peuples, la parabole, qui n'est pas autre chose que l'apologue.

L'apologue, dit-on, n'était qu'un déguisement à la faveur duquel la vérité circulait impunément sous les yeux du maître même qu'elle attaquait. Expliquons-nous : si l'on veut dire par là qu'enveloppée dans une allégorie, la vérité circulait sous les yeux du maître sans qu'il s'en fît l'application, on a tort, et cette opinion me paraît plus injurieuse encore aux opprimés qu'aux oppresseurs : c'est rabaisser beaucoup la classe asservie que de refuser à ceux qui l'asservissent le degré d'intelligence accordé au commun des hommes. Mais si l'on se borne à dire que les ornements prêtés par le fabuliste à la vérité ont fait accueillir la vérité par les puissants même qu'elle devait le plus effaroucher, on peut avoir raison ; mais cela est applicable à tous les hommes.

Loin donc de penser que l'apologue soit l'ombre répandue sur une vérité, je pense

que c'est la lumière jetée sur la vérité, avec un art qui la fait paraître sous l'aspect le plus favorable ; je crois que c'est la forme à l'aide de laquelle on exprime le plus facilement une idée, la forme sous laquelle on la fait le plus facilement comprendre.

L'homme qui aura été ému par un récit, soit gai, soit pathétique, sera communément disposé à souffrir qu'on lui en fasse l'application ; bien plus, la majeure partie du temps, il se la sera faite lui-même pendant le récit, pour peu qu'il ne soit pas dénué de pénétration, et supposé, bien entendu, que le fabuliste ne manque pas de talent.

David épouse la femme d'Urie, de la mort duquel il était l'auteur. Nathan veut lui faire sentir l'énormité de ce crime. Quoique envoyé de Dieu, il croit devoir des ménagements à un roi [9] :

« Il y avait, dit-il à David, deux hommes « dans une même ville, l'un était riche, « l'autre était pauvre. Le riche avait un « grand nombre de brebis et de bœufs. Le « pauvre n'avait rien du tout qu'une petite « brebis, qu'il avait achetée et nourrie, « qui était crue parmi ses enfants, en man- « geant de son pain, buvant de sa coupe, « et dormant dans son sein; et il la chéris- « sait comme sa fille. Un étranger étant « venu voir le riche, celui-ci n'a pas voulu « toucher à ses brebis, ni à ses bœufs, pour « lui faire festin; mais il a pris la brebis « du pauvre, et l'a donnée à son hôte. »

« Vive Dieu! s'écrie David, celui qui a « fait une telle action est digne de mort. « Il rendra la brebis au quadruple, pour en « avoir usé de la sorte et n'avoir pas épargné « le pauvre. »

« C'est vous qui êtes cet homme, » répond

le prophète au roi ravisseur, qu'il avait amené à prononcer contre lui-même.

S'il se trouve des cas où l'apologue adoucit ce que la vérité peut avoir d'âpre pour l'homme puissant, en combien de circonstances ne sert-il pas à la faire comprendre à tant d'esprits bornés, ou paresseux, à l'intelligence desquels on n'arrive que par l'imagination? Le poëte, l'orateur, le dissertateur même, ont continuellement recours aux comparaisons pour rendre plus sensibles les idées qu'ils ne croient pas suffisamment éclaircies par la démonstration. L'apologue est-il autre chose qu'une comparaison? Quelle économie de paroles et de raisonnements n'obtient-on pas en l'employant avec les hommes! Il offre souvent le résumé de vingt chapitres; il fait faire toutes les réflexions qu'on n'eût pas voulu lire.

Un publiciste, pour démontrer l'avantage de la monarchie telle qu'elle existe aujourd'hui en France, sur la monarchie telle qu'elle existait sous les grands vassaux, fera un gros livre, qui ne sera pas compris de toutes les personnes qui le liront, si petit qu'en soit le nombre : substituez à ce livre l'apologue *du Dragon à plusieurs têtes et du Dragon à plusieurs queues* [10], et la vérité, aimable pour tous les esprits sous cette forme, grâce à elle aussi, se trouve à la portée de toutes les intelligences. L'apologue peut être comparé à ces estampes à l'aide desquelles on communique la science aux gens même qui ne savent pas lire.

La populace de Rome s'élève contre l'autorité du gouvernement. Le sénat, disait-elle, jouissait dans l'inaction du fruit de l'activité du peuple. Je doute que, dans la fermentation, cette populace eût consenti

à entendre jusqu'au bout le péroreur qui, par des raisonnements, eût tâché de lui faire comprendre les rapports d'utilité établis par la constitution romaine entre les patriciens et les plébéiens, et l'intérêt qu'elle avait à les respecter. Ménénius, laissant les formes de la dialectique, raconte à ces forcenés l'histoire de la révolte des membres contre l'estomac [11]. Fabuliste, il captive l'attention qu'orateur il n'eût pas obtenue; il fait comprendre, en amusant, ce qu'en raisonnant il n'eût pas eu le loisir de démontrer. Les esprits s'éclairent, les haines se calment, chacun se résigne : un apologue rétablit l'ordre dans la république.

L'apologue, en cette circonstance, éclaire l'ignorance; il en est d'autres où il éclaire les hommes instruits.

Une illustre compagnie, trop portée de tout temps à donner aux gens de qualité

les places qu'elle doit aux hommes de lettres, inclinait à disposer d'un fauteuil en faveur d'un grand seigneur. Patru, d'un tout autre avis que ses confrères, les prie de surseoir à l'élection, et improvise cet apologue : « Un ancien Grec avait une lyre « admirable ; il s'y rompit une corde : au « lieu d'en remettre une de boyau, il en « voulut une d'argent ; et la lyre, avec sa « corde d'argent, perdit son harmonie [12]. » Le résultat du scrutin prouva que l'académie française n'avait pas moins d'intelligence que le peuple romain.

Les conteurs ont toujours exercé une grande influence sur les assemblées ; aussi voyons-nous plusieurs grands hommes de l'antiquité recourir aux fables [13], par le seul intérêt quelquefois de tirer l'attention de l'auditoire de la léthargie où elle tombe si facilement. Démosthènes, en pareil cas,

invente le conte de *l'Ombre de l'âne* [14]. C'est en empruntant un moment l'art d'Ésope, que le prince des orateurs parvient à réveiller chez les Athéniens le soin des plus grands intérêts de l'état.

L'apologue étant employé communément pour rendre une vérité plus sensible ; il ne peut être écrit avec trop de simplicité. Ce n'est pas pour une seule classe de lecteurs, mais pour les lecteurs de toutes les classes que le fabuliste écrit ; il doit donc se maintenir à la portée de la raison commune. Mais cette simplicité n'exclut pas la variété des tons : le fabuliste peut les prendre tous, depuis le plus élevé jusqu'au plus familier, suivant la nature des sujets qu'il traite. Ainsi La Fontaine, toujours simple, écrit d'un ton bien différent la fable *du Chêne et du Roseau*, et celle *du Pot au lait.*

C'est en cela seulement qu'il peut être

imité. Quant à ce caractère naïf qui répand sur ses écrits un charme si particulier, il y aurait folie à prétendre le reproduire; c'est un don qui tenait à la nature de son esprit; tout homme qui a tenté de le donner à ses fables n'a fait, jusqu'à présent, que substituer la niaiserie à la naïveté.

Ce en quoi il faut imiter La Fontaine, c'est en ce qu'il n'a imité personne. Ésope, Phèdre, à qui il a emprunté des sujets, n'ont point été ses modèles, quelque désir qu'il ait eu de conformer son style au leur; et c'est parcequ'il n'y a pas réussi, qu'en dépit de lui-même il s'est placé au-dessus d'eux [15]. Je ne pense pas que le fabuliste qui s'abandonnera aux impulsions de son génie obtienne jamais de pareils avantages sur La Fontaine; mais du moins pourra-t-il se placer au premier rang derrière cet homme aussi dangereux à imiter que difficile à

égaler. C'est à cette méthode que Florian doit l'honorable réputation qu'il s'est acquise dans un genre où il ne semblait plus possible d'en obtenir; c'est à elle aussi que M. Ginguené [16], à qui tant de genres de littérature étaient familiers, doit le succès constant de ses fables, auxquelles son talent a donné la physionomie qui lui est propre.

Pourquoi n'en serait-il pas de l'apologue comme des autres genres de littérature, dans lesquels la supériorité n'est pas exclusivement réservée à une seule manière? Dans la tragédie, par exemple, Racine, si différent de son rival, s'est placé au premier rang à côté de Corneille, qui semblait ne pas pouvoir souffrir ce partage; et Voltaire, différent de l'un et de l'autre, s'est élevé à leur hauteur, et siège au milieu d'eux. Gardons-nous donc de prononcer qu'il n'y ait qu'une seule manière de bien

faire l'apologue; et ressouvenons-nous que ceux des tragiques qui rivalisent Corneille ne sont pas ceux qui lui ressemblent.

L'on n'inférera pas, j'espère, de ces réflexions, que je pense que quelqu'un se soit placé auprès de La Fontaine. C'est une possibilité et non une réalité que je discute ici.

Que conclure de ces observations relativement au recueil qu'elles précèdent? Que les fables dont il se compose n'ont été faites à l'imitation de personne. Quand je ne sais quelle circonstance m'amena à m'essayer dans ce genre de composition, des rapports nouveaux que je crus apercevoir entre les objets, et desquels il me semblait possible de déduire une moralité piquante, me déterminèrent à tenter quelques essais. L'apologue a pris peut-être sous ma plume un caractère plus épigrammatique, mais par

celà, du moins, une physionomie particulière ; et c'est ce qui m'enhardit à publier ceux-ci. A un seul près [17], j'ai inventé tous mes sujets : ce n'est pas un avantage auprès de La Fontaine, qui par son style est inventeur; mais peut-être en est-ce un auprès de tant d'autres fabulistes, qui n'ont inventé ni leurs sujets ni leur style. Quant à la proportion que l'on devait donner à l'apologue, je n'ai pas pris de parti exclusif; elle doit être réglée, ce me semble, sur la nature de la matière. La concision peut être un défaut dans telle circonstance, comme la prolixité dans telle autre : ce que j'ai tâché d'éviter, c'est l'obscurité et la diffusion, la négligence et la recherche. Dieu veuille que j'y aie réussi!

Je me suis appliqué à conserver aux acteurs que j'ai mis en scène, les mœurs qui leur ont été données par la nature, ou

tout au moins par l'opinion[18]. Cette exactitude me semble indispensable pour la clarté. J'ai conservé aussi cette exactitude quand j'ai mis en action des êtres inanimés, soit naturels, soit artificiels. Ces êtres ou reçoivent des propriétés de la nature, ou sont fabriqués par l'art pour des usages auxquels ils sont propres exclusivement. Leurs aptitudes sont les mœurs d'après lesquelles il faut les faire agir ou raisonner. Je ne crois pas enfin devoir me justifier d'avoir employé des acteurs de cette espèce : il n'y a pas un fabuliste qui, en dépit d'Aristote[19], n'ait usé de cette liberté avant moi. J'en trouve des exemples, non seulement dans Ésope, dans Phèdre, dans La Fontaine, mais même chez ceux de leurs successeurs qui ont apporté le plus d'application à se garantir des défauts de ces maîtres, dont ils ne pouvaient égaler les beautés, et parmi

eux se trouvent des hommes d'un excellent jugement.

Une partie de ces pièces a été entendue avec bienveillance dans des séances publiques de l'Institut. Accueillies favorablement, lorsqu'elles ont été publiées isolément, puissent-elles, réunies, obtenir la même indulgence! Je n'ose m'en flatter. Ce dont je me flatte, du moins, c'est que la critique, dont le talent doit être l'objet, ne s'étendra pas aujourd'hui jusque sur les intentions. L'apologue, comme la comédie, porte sur des généralités : celui-là serait calomniateur qui transformerait en satires personnelles les traits de satire générale dont j'ai cru pouvoir assaisonner mes fables.

FABLES.

PROLOGUE.

Amis, dans la riante plaine
Qu'Ésope ensemença jadis,
J'ai ramassé quelques épis
Après Phèdre, après La Fontaine.

Récolte d'un pauvre glaneur,
Ces épis ne sont pas superbes :
Ce sont des brins, et non des gerbes,
Qu'on trouve après le moissonneur.

N'importe, et Dieu me le pardonne!
Quand je vois mon petit trésor,
Je me trouve assez riche encor,
Et je n'ai rien pris à personne.

Sans rivaliser ses travaux,
De Jean j'adoptai le système :
Je me dois le peu que je vaux ;
Je suis moi, comme il est lui-même.

« Ne forçons point notre talent,
« Nous ne ferions rien avec grâce, »
A dit cet esprit excellent,
Dont je n'ai pas suivi la trace.

De l'avis c'était profiter.
J'écris d'après mon caractère.
Bon homme, en voulant t'imiter,
J'aurais craint de te contrefaire.

AU BARON

ALEXANDRE HUMBOLDT[1].

Cher Humboldt, vous dont le génie,
Vous dont la science infinie
Et vaste comme l'univers,
Qu'il aille droit ou de travers,
Démêle à quels ressorts divers
Tient le désordre ou l'harmonie;
Vous qui de vos pas éclairez,
Rival du dieu de la lumière,
Tous les lieux que vous parcourez,
Et parcourez la terre entière;
Esprit profond, esprit subtil,
Ame à la fois simple et sublime,
C'est à vous, du fond de l'exil
Où me console votre estime,
Où vos écrits charment des maux
Presque aussi grands que mon courage;
C'est à vous, vrai savant, vrai sage,
Que, confident des animaux,
Dont je parle un peu le langage,
C'est à vous que je fais hommage

De ce trop complet assemblage
De rêves, tant vieux que nouveaux,
Qu'en mes loisirs, en mes travaux,
Au gré d'un sort par trop volage,
Au gré des astres inconstants,
J'ai fait, tantôt pendant l'orage,
Et tantôt pendant le beau temps.
A ces vers que mon cœur m'inspire,
Illustre ami, par un sourire,
D'ici je vous vois faire accueil;
Mais auriez-vous tant d'indulgence
Si j'avouais, en confidence,
Que, sur le front de mon recueil,
J'inscris votre nom par orgueil
Autant que par reconnaissance.

ARNAULT.

EN BELGIQUE, LE 13 MARS 1819.

LIVRE PREMIER.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

L'OLIVE.

L'olive aux champs n'est pas ce qu'elle est sur la table ;
Celui qui le premier s'avisa d'en goûter
Fit une mine épouvantable,
Au feu voulut faire jeter
Le tronc qui produisait un fruit si détestable.
Mieux vaut le cultiver, lui dit la déité
Qui faisait ce présent à l'Attique fertile ;
Plus qu'on ne croit, son fruit peut devenir utile
S'il se trouve chez vous un homme assez habile
Pour corriger sa crudité.
Minerve avait raison ; le fruit que l'on dédaigne,
Par un fort habile homme à la fin ramassé,
Dans l'eau propice où l'art le baigne,
De ses défauts un jour se voit débarrassé [2].

Il n'est, depuis, ami de bonne chère
Qui n'en veuille en mille ragoûts;
Et, grâce à l'apprêt qui tempère
L'âcreté de son caractère,
Ni trop douce, ni trop amère,
L'olive est devenue un mets de tous les goûts.

Cet apprêt que l'habile artiste
Fit subir au fruit rebuté,
Est celui que le fabuliste
Doit donner à la vérité.

FABLE II.

LE FER ET L'AIMANT.

Aux lois de la nature, amis, soumettons-nous ;
Toujours sa volonté l'emporta sur la nôtre.
L'aimant disait au fer : Pourquoi me cherchez-vous ?
— Pourquoi m'attirez-vous ? soudain répondait l'autre.

Notre faiblesse et ton pouvoir,
Sexe enchanteur, s'expliqueraient de même :
Ainsi tu plais sans le vouloir ;
Sans le vouloir, ainsi l'on t'aime [3].

FABLE III.

ACTÉON.

D'Actéon [4], mes amis, vous savez l'aventure;
Vous savez qu'un peu cher il paya des transports
Où la seule Diane a pu voir une injure.
Aux mots qu'en son courroux cette prude murmure,
Sans trop cacher pourtant ses pudiques trésors,
Notre indiscret d'un cerf dix cors
A tout-à-coup pris l'encolure.
Un pied fourchu s'ajuste à sa jambe, à son bras;
Ses cheveux en rameaux se dressent sur sa tête;
Jusqu'au bout de son nez, qui s'alonge, un poil ras
Court habiller notre homme en bête.
Peu content de voir sur son front
Ce qui paraît moins sur le nôtre,
Le nouveau quadrupède à décamper fut prompt.
Mais, hélas! un malheur vient-il jamais sans l'autre?
Ses bassets, un peu trop ardents,
Et, comme nous, enclins à juger sur la mine,
Le suivent en jappant dans la forêt voisine,
Où, tout en pleurs, bientôt il périt sous leurs dents.

Aucun d'eux cependant n'était ingrat ni traître,
Aucun du moins ne croyait l'être;
Lorsque dans son sang même ils se désaltéraient,
Ce n'était pas leur pauvre maître,
C'était un cerf qu'ils déchiraient.

Vous qui d'écrire avez l'audace ou la faiblesse,
Si haut que soit le rang où vous plaça le sort,
Au destin d'Actéon résignez-vous d'abord,
Et surtout oubliez vos titres de noblesse.
Bien qu'au pied du Parnasse il soit plus d'un flatteur,
La critique et sa meute y fixent leur retraite:
Quand vous vous donnez pour auteur,
En auteur souffrez qu'on vous traite.

FABLE IV.

LE COLIMAÇON.

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

FABLE V.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Pataud jouait avec Raton,
Mais sans gronder, sans mordre, en camarade, en frère.
Les chiens sont bonnes gens; mais les chats, nous dit-on,
Sont justement tout le contraire.
Aussi, bien qu'il jurât toujours
Avoir fait patte de velours,
Raton, et ce n'est pas une histoire apocryphe,
Dans la peau d'un ami, comme fait maint plaisant,
Enfonçait, tout en s'amusant,
Tantôt la dent, tantôt la griffe.
Pareil jeu dut cesser bientôt.
— Eh quoi, Pataud, tu fais la mine!
Ne sais-tu pas qu'il est d'un sot
De se fâcher quand on badine?
Ne suis-je pas ton bon ami?
— Prends un nom qui convienne à ton humeur maligne;
Raton, ne sois rien à demi:
J'aime mieux un franc ennemi
Qu'un bon ami qui m'égratigne.

FABLE VI.

LES CYGNES ET LES DINDONS.

On nous raconte que Léda,
Par le diable autrefois tentée,
D'un amant à l'aile argentée,
Un beau matin s'accommoda.
Hélas! ces caprices insignes
Sont encor les jeux des Amours;
Si ce n'est qu'on voit de nos jours
Les dindons remplacer les cygnes.

FABLE VII.

LE SECRET DE POLICHINELLE [5].

Qui découvre une vérité,
A dit un grave personnage,
La gardera pour soi, s'il est quelque peu sage
Et chérit sa tranquillité.
Socrate [6], Galilée [7], et gens de cette étoffe,
Ont méconnu ce dogme, et s'en sont mal trouvés.
Quels maux n'ont-ils pas éprouvés!
D'abord c'est Anytus qui crie au philosophe;
Mélitus applaudit; et mon sage, en prison,
Reconnaît, mais trop tard, le tort d'avoir raison.
Socrate y but la mort: mais quoi! son infortune,
Qui n'a fait qu'assurer son immortalité,
Pourrait-elle étonner mon intrépidité?
Ce qu'il osa cent fois, je ne l'oserais une!
Non, non, je veux combattre un préjugé reçu.
Dût l'Anytus du jour [8], aboyant au scandale,
Calomnier mes mœurs pour venger la morale,
Je rectifie un fait qu'on n'a jamais bien su;
Des générations erreur héréditaire,

Erreur qu'avec Fréron [9] partage aussi Voltaire [10] :
Polichinelle, amis, n'était pas né bossu.
L'histoire universelle affirme le contraire ;
Je le sais fort bien ; mais qu'y faire ?
Ne pas lui céder sur ce point,
Ni sur cet autre encor : monsieur Polichinelle
Grasseyait bien un peu, mais ne bredouillait point,
Quoi qu'en ait dit aussi l'histoire universelle.
Du reste, en fait d'esprit, se croyant tout donné,
Pour avoir un peu de mémoire,
Monsieur Polichinelle, au théâtre adonné,
Fondait sur ce bel art sa fortune et sa gloire :
Il voulait l'une et l'autre. Assez mal à propos,
Un soir donc il débute en costume tragique,
Ignorant, l'idiot, qu'un habit héroïque
Veut une taille de héros.
Aussi la pourpre et l'or dont mon vilain rayonne,
Font-ils voir aux plus étourdis
Ce qui, sous ses simples habits,
N'avait encor frappé personne :
Son dos un peu trop arrondi,
Son ventre un peu trop rebondi,
Sa figure un peu trop vermeille.
De plus, si ce n'est trop de la plus douce voix
Pour dire ces beaux vers qui charment à la fois
L'esprit, et le cœur, et l'oreille,
Imaginez-vous mon grivois
Psalmodiant Racine et grasseyant Corneille.

On n'y tint pas : il fut hué,
Sifflé, bafoué, conspué.
Un autre en serait mort, ou de honte ou de rage :
Lui, plus sensé, n'en mourut pas ;
Et crut même de ce faux pas
Pouvoir tirer quelque avantage.
« Mes défauts sont connus : pourquoi m'en affliger ?
« Mieux vaudrait les mettre à la mode.
« Je ne saurais m'en corriger,
« Affichons-les ; c'est si commode !
« Il est plusieurs célébrités.
« Hommes de goût, gens à scrupules,
« La vôtre est dans vos qualités,
« La nôtre est dans nos ridicules. »
Il dit, et sur son dos, qui n'était que voûté,
Il ajuste une bosse énorme ;
Puis un ventre de même forme
A son gros ventre est ajouté.
Loin d'imiter ce Démosthènes,
Qui, bredouilleur ambitieux,
Devant les flots séditieux,
Image du peuple d'Athènes,
S'exerçait à briser les chaînes
De son organe vicieux,
Confiait aux vents la harangue
Où des Grecs il vengeait les droits,
Et, pour mieux triompher des rois,
S'efforçait à dompter sa langue,

Polichinelle croit qu'on peut encor charmer
Sans être plus intelligible
Que tel que je pourrais nommer,
Et met son art à se former
Un parlage un peu plus risible.
Puis, vêtu d'un habit de maint échantillon,
Il barbouille de vermillon
Sa face déjà rubiconde;
Prend des manchettes, des sabots;
Dit des sentences, des gros mots;
Bref, n'omet rien pour plaire aux sots,
Et plaît à presque tout le monde.
Quels succès par les siens ne sont pas effacés?
Les Roussels passeront, les Jeannots [11] sont passés!
Lui seul, toujours de mode, à Paris comme à Rome,
Peut se prodiguer sans s'user;
Lui seul, toujours sûr d'amuser,
Pour les petits enfants est toujours un grand homme.
Ajoutons à ce que j'ai dit,
Que tel, qui tout bas s'applaudit
De la faveur universelle,
Ne doit sa vogue et son crédit
Qu'au secret de Polichinelle.

FABLE VIII.

LE LÉZARD ET LA VIPÈRE.

Quoi! je ne me vengerais pas
De cette maudite vipère!
Disait un lézard à son père.
Pourquoi fuirais-je les combats?
Au triomphe je puis prétendre;
N'ai-je pas des ongles, des dents?
Il est mal d'attaquer les gens;
Mais il est bien de se défendre.
— Ce point est assez entendu,
Mon fils; mais parlons avec ordre:
Pour faire la guerre, il faut mordre,
Et qui mord peut être mordu.
D'après cela, si je raisonne,
A ta perte tu veux courir.
Un serpent mordu peut guérir,
Un serpent qui mord empoisonne.

FABLE IX.

LE LABOUREUR ET SON FILS.

Voilà nos champs bien préparés,
Bien engraissés, bien labourés;
Ensemençons sans plus attendre.
Mon fils, ne perds pas un moment :
Tu vois bien ce sac de froment,
Dans nos sillons va le répandre.
— Tout entier? — Depuis quarante ans,
Du blé que je sème en mes champs,
N'est-ce pas la juste mesure?
— Mon père, avez-vous essayé
De n'en semer que la moitié?
La part qu'on garde est la plus sûre.
— Mon fils, ce n'est pas la leçon
Que donne toujours la prudence :
Gagner moitié sur la semence,
C'est le perdre sur la moisson.

FABLE X.

LES ÉPONGES.

L'éponge boit, c'est son métier;
Mais elle est aussi souvent pleine
De l'eau fangeuse du bourbier
Que de celle de la fontaine.
Docteurs qui, dans votre cerveau,
Logez le vieux et le nouveau,
Les vérités et les mensonges,
J'en conviens, vous retenez tout;
Mais, aux yeux de l'homme de goût,
Ne seriez-vous pas des éponges?

FABLE XI.

LE CHIEN DE CHASSE ET LE CHIEN DE BERGER.

Un bon chien de berger, au coin d'une forêt,
Rencontre un jour un chien d'arrêt.
On a bientôt fait connaissance:
A quelques pas, d'abord, on s'est considéré,
L'oreille en l'air; puis on s'avance;
Puis, en virant la queue, on flaire, on est flairé;
Puis enfin l'entretien commence.
« Vous, ici! dit, avec un ris des plus malins,
« Au gardeur de brebis, le coureur de lapins;
« Qui vous amène au bois? si j'en crois votre race,
« Mon ami, ce n'est pas la chasse.
« Tant pis! c'est un métier si noble... pour un chien!
« Il exige, il est vrai, l'esprit et le courage,
« Un nez aussi fin que le mien,
« Et quelques mois d'apprentissage.
« S'il est ainsi, répond, d'un ton simple et soumis,
« Au coureur de lapins, le gardeur de brebis,
« Je bénis d'autant plus le sort qui nous rassemble.
« Un loup, la terreur du canton,

« Vient de nous voler un mouton ;
« Son fort est près d'ici, donnons-lui chasse ensemble.
« Si vous avez quelque loisir,
« Je vous promets gloire et plaisir :
« Les loups se battent à merveilles ;
« Vingt fois par eux au cou je me suis vu saisir ;
« Mais on peut au fermier rapporter leurs oreilles :
« Notre porte en fait foi. Marchons donc. » Qui fut pris ?
Ce fut le chien d'arrêt. Moins courageux que traître,
Comme aux lapins, parfois il chassait aux perdrix ;
Mais encor fallait-il qu'il fût avec son maître.
« Serviteur ; à ce jeu je n'entends rien du tout.
« J'aime la chasse, et non la guerre :
« Tu cours sur l'ennemi debout,
« Et moi j'attends qu'il soit par terre. »

FABLE XII.

L'HOMME ET L'ÉCHO.

Un médisant accusait les échos.
Un médisant... Je le ménage.
« Le ciel, disait-il dans sa rage,
« Puisse-t-il les punir de leurs mauvais propos !
« Que d'ennemis je dois à leur langue indiscrète !
« Tout, jusqu'à mes moindres discours,
« Devient article de gazette.
« M'échappe-t-il un mot, il se trouve toujours
« Un chien d'écho qui le répète.
« Ami, repart l'écho, faut-il s'en prendre à nous ?
« Je répète, il est vrai; mais pourquoi parlez-vous ? »

FABLE XIII.

LE LIÈVRE, LA TAUPE ET LE HÉRISSON.

Un lièvre avait son gîte auprès de la tanière
D'un maussade et vieux hérisson.
Chacun, de son côté, vivait à sa manière,
A l'abri du même buisson,
Quand une taupe y vint creuser sa taupinière.
Entre les gens de certaine façon,
Nous savons tous qu'il est d'usage
Que le dernier venu, dans tout le voisinage,
Promène sa personne, ou tout au moins son nom.
En habit de velours, notre taupe, au plus vite,
Fait donc au lièvre sa visite.
Après la révérence, après maint compliment,
(Ceux des bêtes, dit-on, ressemblent fort aux nôtres),
Après avoir parlé de soi fort longuement,
On parla tant soit peu des autres,
Et du voisin conséquemment.
« Quel esprit ! dit la taupe ; y peut-on rien comprendre ?
« Est-il rien de moins amusant ?
« Est-il rien de moins complaisant ?

« Savez-vous par quel bout le prendre ?
« Il vit toujours triste et caché ;
« Une sombre humeur le dévore ;
« Il blesse quand il est fâché,
« Et quand il joue il blesse encore :
« Et c'est pourtant chez lui que je cours de ce pas !
« Madame, dit le lièvre, assurément badine.
« — Et le bon ton, voisin ! — Et le bon sens, voisine,
« M'assure que vous n'irez pas :
« Plains et fuis, nous dit-il, ces personnes chagrines
« Qu'on ne peut aborder avec sécurité,
« Et qui, même dans la gaîté,
« Ne quittent jamais leurs épines. »

FABLE XIV.

L'ANE ET LE CERF.

« Vive la liberté ! » criait dans la prairie,
L'unique fois, hélas ! qu'il se soit emporté,
Martin, qui se croyait vraiment en liberté,
Pour n'être pas à l'écurie.
Un cerf lui dit : « Pauvre imprudent !
« Vivre libre et bâté n'est pas chose facile.
« Ne te crois pas indépendant,
« Mon ami, tu n'es qu'indocile. »

FABLE XV.

L'ENFANT ET LES DEUX CHIENS.

« Pauvre Turc ! qu'il est bon ! le charmant caractère ! »
S'écriait un enfant en promenant sa main
Sur un dogue enchaîné, qui, dit-on, par dédain,
Impunément le laissait faire.
« Vilain Fox ! comme il est méchant ! »
Dit un moment après le même personnage,
Agaçant un barbet qui, malgré maint outrage,
Mordait à peine en se fâchant.
« Papa, c'est celui-ci qu'il faut mettre à la chaîne ;
« L'autre, dans la maison, doit errer librement. »
Le père avait la tête saine ;
Il pensa tout différemment.
« Mon enfant, moins de promptitude
« A porter condamnation :
« Tu juges sur une action ;
« Il faut juger sur l'habitude.
« Différons donc, si tu m'en crois,
« De rien changer à l'ancien ordre ;
« Car si Fox a mordu, c'est la première fois ;
« C'est la première aussi que Turc cesse de mordre. »

FABLE XVI.

L'AIGLE ET LE CHAPON.

On admirait l'oiseau de Jupiter,
Qui, déployant ses vastes ailes,
Aussi rapide que l'éclair,
Remontait vers son maître aux voûtes éternelles.
Toute la basse-cour avait les yeux en l'air.
« Ce n'est pas sans raison qu'un grand dieu le préfère !
« S'écriait un vieux coq ; parmi ses envieux,
« Qui pourrait, comme lui, laissant bien loin la terre,
« Voler en un clin d'œil au séjour du tonnerre,
« Et d'un élan franchir l'immensité des cieux ?
« Qui ? reprit un chapon ; vous et moi, mon confrère.
« Moi, vous dis-je. Laissons les dindons s'étonner
« De ce qui sort de leurs coutumes :
« Osons, au lieu de raisonner.
« D'aussi près qu'il voudra verra Jupin tonner
« Quiconque a du cœur et des plumes. »
Il dit, et de l'exemple appuyant la leçon,
Il a déjà pris vol vers la céleste plaine :
Mais c'était le vol du chapon.
L'enfant gâté du Mans s'élève, et, comme un plomb,

Va tomber sur le toit de l'étable prochaine.
On sait que l'indulgence, en un malheur pareil,
N'est pas le fort de la canaille :
On suit le pauvre hère, on le hue, on le raille.
Les plus petits exprès montaient sur la muraille.
Le vieux coq, plus sensé, lui donna ce conseil :
« Que ceci te serve de règle ;
« Raser la terre est ton vrai lot :
« Renonce à prendre un vol plus haut,
« Mon ami, tu n'es pas un aigle. »

FABLE XVII.

LE FLEUVE.

Un grand fleuve parcourt le monde:
Tantôt lent, il serpente entre des prés fleuris,
Les embellit et les féconde;
Tantôt rapide, il s'enfle, il se courrouce, il gronde,
Roulant, précipitant, au milieu des débris,
Son eau turbulente et profonde.
A travers les cités, les guérets, les déserts,
Il va, distribuant, à mesure inégale,
Aux avides humains, dont ses bords sont couverts,
Les trésors de son urne avare et libérale:
Ainsi, tandis que l'un, dans son repos,
Bénit la main de la nature,
Qui dans son héritage a fait passer leurs flots,
Ou les lui donne pour ceinture,
L'autre maudit le sol dont les flancs déchirés
Reproduisent sans cesse et le roc et la pierre,
Indestructible digue, éternelle barrière,
Assise entre le fleuve et ses champs altérés.
Mais le plaisant de cette histoire,

C'est de voir certain compagn
Plongé dans l'eau jusqu'au me
Plus il a bu, plus il veut boir
Insatiable, et, dans son bain,
Cent fois moins heureux et m
Qu'un homme qui, tout près, sans dé
Regardant l'eau couler, n'en prend, p
Que ce qui peut tenir dans le creux d
Homme rare, sur ma parole!
Avec moi vous en conviendrez
Mes bons amis, quand vous sa
Que notre fleuve est le Pactol

FIN DU LIVRE PREM

LIVRE DEUXIÈM

LIVRE DEUXIÈME.

FABLE I.

LES TROIS ZONES [12].

A M. ANDRIEUX,

DE L'INSTITUT [13].

Toi qui vis vraiment comme un sage,
Sans te montrer, sans te cacher,
Sans fuir les grands, sans les chercher,
Exemple assez rare en notre âge,
Pardonne-moi, cher Andrieux,
Dans ces vers qu'aux vents je confie,
De dévoiler à tous les yeux
Ta secrète philosophie.

Certain Lapon des plus trapus,
Certain Cafre des plus camus,
Équipaient, comme on dit, de la bonne manière

Un homme qui, fermant l'oreille à leurs raisons,
Vantait l'astre éclatant qui préside aux saisons,
Enfante la chaleur, et produit la lumière.
« Peut-il ériger, s'il n'est fou,
« En bienfaiteur de la nature
« Un astre qui six mois me cache sa figure,
« Et va briller je ne sais où,
« Tandis que je gèle en mon trou,
« Malgré ma femme et ma fourrure? »
On conçoit que celui qui s'exprimait ainsi
N'était pas l'habitant de la zone torride.
« Pour moi, disait cet autre, en mon climat aride,
« Je ne gèle pas, Dieu merci,
« Mais je rôtis en récompense;
« Et, sans avoir l'honneur d'être Lapon, je pense
« Qu'un fou lui seul a pu vanter
« La douce et bénigne influence
« Du soleil, qui ne luit que pour me tourmenter;
« Qui, d'un bout de l'année à l'autre,
« Embrase la terre, les airs,
« Et porte, en mon pays, jusques au fond des mers
« La chaleur qu'il refuse au vôtre. »
Le fou qui cependant célébrait les bienfaits
Du roi de la plaine éthérée,
Fils de la zone tempérée,
N'était rien moins que fou, quoiqu'il fût né Français.
Sans se formaliser des vives apostrophes
Du nègre et du nain philosophes,

« Seigneur Lapon, dit-il, votre raisonnement
« Est sans réplique en Sibérie [14];
« Comme le vôtre en Cafrerie [15],
« Monsieur le noir; mais, franchement,
« Autre part c'est tout autrement.
« En France, par exemple, on ne vous croirait guère :
« L'astre à qui vous faites la guerre,
« Là, par ses rayons bienfaisants,
« De fleurs et de fruits, tous les ans,
« Couvre mes champs et mon parterre;
« S'éloignant, sans trop me geler,
« S'approchant, sans trop me brûler,
« De mon climat, qu'il favorise,
« A la faucille, au soc, il livre tour à tour
« Mes campagnes, qu'il fertilise
« Par son départ et son retour. »

Vous qui craignez le feu, vous qui craignez la glace,
Venez donc à Paris. Gens d'excellent conseil
Disent qu'un sage ne se place
Trop près ni trop loin du soleil.

FABLE II.

LE RICHE ET LE PAUVRE.

Penses-y deux fois, je t'en prie :
A jeun, mal chaussé, mal vêtu,
Pauvre diable ! comment peux-tu
Sur un billet de loterie
Mettre ainsi ton dernier écu ?
C'est par trop manquer de prudence ;
Dans l'eau c'est jeter ton argent ;
C'est vouloir... — Non, dit l'indigent,
C'est acheter de l'espérance.

FABLE III.

LE COLIN-MAILLARD [16].

A MA FEMME.

Que j'aime le colin-maillard !
C'est le jeu de la ville et celui du village ;
Il est de tout pays, et même de tout âge ;
Presque autant qu'un enfant il égaie un vieillard.
Voyez comme il se précipite,
Sans penser même aux casse-cous,
Comme il tourne, comme il s'agite
Parmi ce jeune essaim de folles et de fous,
Ce jeune homme enivré, qu'on cherche et qu'on évite.
Quel plaisir ! il poursuit vingt belles à la fois ;
Comme la moins sévère il prend la plus farouche :
S'il n'y voit pas, du moins il touche ;
Ses yeux sont au bout de ses doigts.
Que dis-je ? hélas ! tout n'est pas fête :
Au lieu des doux attraits qu'on croit en son pouvoir,
Si l'on rencontre pot au noir,
Jeune homme, alors, gare à la tête.

En amour, comme au jeu qu'en ces vers nous chantons,
Un bandeau sur les yeux, on s'attrape à tâtons.
De son aveuglement, sage qui se défie,
Et qui, même en trichant, cherche à voir tant soit peu.
Mais c'est ainsi, dit-on, que l'on friponne au jeu :
C'est ainsi qu'on y gagne, et que j'ai pris Sophie.

FABLE IV.

LES DIEUX JOUANT AU COLIN-MAILLARD.

Dans l'Olympe on s'ennuie.—Y pensez-vous, grands dieux'
— Oui, messieurs; oui, j'y pense, et je veux le redire:
Dans l'Olympe on s'ennuie, ainsi qu'en d'autres lieux
Qui souffrent peu le mot pour rire.
Dieux d'en haut, dieux d'en bas, vous jetez quelquefois
Des regards envieux sur la fange où nous sommes.
Il est beau d'être dieux, il est bon d'être rois;
Mais il est doux parfois d'être hommes.
Jupiter le pensait ainsi.
Un soir, libre de tout souci,
Voulant se divertir sans user son tonnerre,
« Or çà, dit-il aux dieux, amusons-nous ici
« Comme on s'amuse sur la terre.
« Momus [17], un jeu bien gai! — Bien gai? » dit l'égrillard
Qui des jeux dans sa tête a tout le répertoire;
« Jouons un jeu d'enfants; si vous voulez m'en croire,
« Nous ferons un colin-maillard. »
En quatre mots il fait connaître
Le jeu terrestre à la céleste cour;

Comment on prend, comment on est pris tour à tour.
Junon prête un mouchoir : c'est au plus jeune à l'être ;
Le plus jeune c'était l'Amour.
L'enfant qui déjà n'y voit goutte,
Un bandeau de plus sur les yeux,
Va d'un côté, de l'autre ; et les éclats joyeux
De l'Olympe étonné font retentir la voûte.
Les dieux, qui riaient fort, comptaient rire encor plus
Quand notre espiègle eut mis la main sur la Justice.
Cet autre aveugle au jeu n'entendra pas malice :
« Elle est là pour long-temps, » disait surtout Momus.
Il se trompait. Elle entre en lice,
Et, dès le premier pas, elle attrapa Plutus.
Celui-là devait-il s'attendre
A jamais sortir d'embarras ?
Il est quelque peu lourd. Vénus, tu m'apprendras
Comment il a fait pour te prendre.

FABLE V.

LES BLÉS ET LES FLEURS.

A M. LE COMTE DE FONTANES,
DE L'INSTITUT,
GRAND-MAÎTRE DE L'UNIVERSITÉ.

Plus galant que sensé, Colin voulut jadis
Réunir dans son champ l'agréable à l'utile,
Et cultiver les fleurs au milieu des épis.
Rien n'était, à son gré, plus sage et plus facile.
Parmi les blés, dans la saison,
Il va donc semant à foison
Bluets, coquelicots, et mainte fleur pareille,
Qu'on voit égayer nos guérets,
Quand Flore, en passant chez Cérès,
A laissé pencher sa corbeille.
Dans peu, se disait-il, que mon champ sera beau!
Avant l'ample récolte au moissonneur promise,
Que de bouquets pour Suzette, pour Lise,
Pour les fillettes du hameau!

Partant que de baisers! oui, cadeau pour cadeau,
Ou rien pour rien, c'est ma devise.
Le doux printemps paraît enfin:
Le bluet naît avec la rose.
En mai, le bonheur de Colin
Faisait envie à maint voisin;
En août [18], ce fut tout autre chose.
Tandis qu'il n'était pas d'endroits
Où la moisson ne fût certaine,
Que les trésors de Beauce [19] au loin doraient la plaine,
Et que le laboureur n'avait plus d'autre peine
Que celle de trouver ses greniers trop étroits,
Trop tard désabusé de ses projets futiles,
D'un œil obscurci par les pleurs,
Colin, dans ses sillons stérilement fertiles,
Cherche en vain les épis étouffés sous les fleurs.

Vous qui dans ses travaux guidez la faible enfance,
Ceci vous regarde, je crois;
Chez vous on apprend à la fois
Le latin, la musique, et l'algèbre et la danse.
C'est trop. Heureusement savons-nous, mes amis,
Que le Rollin [20] du jour n'est pas de cet avis.
Enseigner moins, mais mieux, oui, tel est son système:
Colin, vous dit-il sagement,
Ne cultivons que le froment;
Le bluet viendra de lui-même.

FABLE VI.

LES LARMES DU CROCODILE.

Le crocodile en pleurs, aux animaux surpris,
De la pitié vantait les charmes :
« Craignez ceux qui jamais ne se sont attendris ;
« Fiez-vous à quiconque a répandu des larmes :
« Frères, l'homme est croyable, et l'homme pense ainsi.
« — Je le sais, dit le bœuf ; et même il pleure aussi. »

FABLE VII.

LA COURONNE ET LE BONNET DE NUIT.

Toi qui te dis mon camarade,
Devrais-je ici te rencontrer,
Bonnet ridicule et maussade ?
Le jour, peux-tu bien te montrer,
Si ce n'est au front d'un malade ?
Quel espoir te retient céans ?
De l'indolence épais emblème,
Te crois-tu chez ces fainéants
Qui te ceignaient pour diadème ?
Va, le prince à qui j'appartiens
Porte autrement qu'eux la couronne.
Vois tout l'éclat qui m'environne,
C'est de lui seul que je le tiens.
Actif dans la paix, dans la guerre,
Ce roi ne se repose guère;
S'il me permet quelque repos,
C'est lorsque, des mains de la Gloire,
Il prend le casque des héros
Ou le laurier de la Victoire.

Mais le bonnet, jusqu'à ce jour,
Vit-il jamais venir son tour?
Pourquoi donc sort-il de l'armoire?
Crois-moi, si tu crains les railleurs,
A la cour grand en est le nombre,
Crois-moi, rentre au plus tôt dans l'ombre,
Ou va chercher fortune ailleurs.
— C'est ici que je dois l'attendre,
Répond humblement le bonnet;
Et je puis vous le prouver net,
Si vous consentez à m'entendre.
Partout où le trône est placé,
De droit vous vous dites admise;
Eh bien! moi, je me crois de mise
Partout où le lit est dressé.
N'en est-il en cette demeure?
Nature y perd-elle ses droits?
Ou, par bonheur, les yeux des rois
Seraient-ils ouverts à toute heure?
Quand vient minuit, nous le voyons,
Votre noble poids les chagrine,
Et l'on dirait que quelque épine
Les tourmente sous vos rayons.
Mon règne alors succède au vôtre:
Le front de toute majesté
Qui veut dormir en liberté
Doit être coiffé comme un autre.
Et puis, mais soit dit entre nous,

N'est-il pas d'autres soins plus doux
Qui font quitter la compagnie
Et l'habit de cérémonie ?
A moi la nuit, à vous le jour :
Oui, bien que votre orgueil en gronde,
Mon crédit, même ici, se fonde
Sur les premiers besoins du monde :
Sur le sommeil et sur l'amour.

FABLE VIII.

LES GUÈBRES ET L'ASTRONOME.

A M. DELILLE,

DE L'INSTITUT [21].

L'astre du jour rentrait dans sa carrière ;
Les Guèbres [22] l'adoraient. Quelle divinité,
Disaient-ils à genoux, au sein de la poussière,
Oserait avec toi disputer de beauté ?
Ton domaine est l'immensité !
Ta durée est l'éternité !
Et ta présence la lumière !
Rien de parfait que toi dans la nature entière.
Parfait ! dit un docteur à mes dévots surpris,
Quoique aussi bien qu'un autre il baissât la paupière ;
Parfait ! y pensez-vous ? parfait ! Pauvres esprits !
Apprenez donc combien votre erreur est grossière ;
Sachez qu'en plus d'un point le soleil est taché.
Non, ce n'est pas tout or que ce roi des planètes.
A vos yeux, j'en conviens, ce mystère est caché ;
Mais il est clair pour nos lunettes.

C'est peut-être y mal voir qu'y voir mieux qu'il ne faut.
Censeurs trop scrupuleux, ma fable est votre histoire.
Dans Delille, un Clément [23] a vu plus d'un défaut;
Mais grâce à tout défaut qui se perd dans sa gloire.

FABLE IX.

L'ŒUF DE L'AIGLE.

Au temps où les bêtes parlaient [24],
Non pas hier pourtant, un grave personnage,
Un dindon, le Nestor [25] des dindons de son âge,
Élevait quinze enfants, qui tous lui ressemblaient.
Tous, j'ai tort; car l'un d'eux, et la chose est prouvée,
Éclos de la même couvée,
Des autres, toutefois, croissait fort différent:
Bien qu'il fût le plus jeune, il était le plus grand;
S'il ne disputait pas la noirceur à l'ébène,
La blancheur de l'albâtre éclatait sur son corps;
Son bec tranchant était retors
Comme un nez dit à la romaine;
Ces yeux si peu malins que ses jeunes amis
Portaient enchâssés sous leur crête,
Chez ce dindon manqué, pareils à deux rubis,
Étincelaient enfoncés dans sa tête.
Au lieu de ces ergots dont le coq orgueilleux
Laboure obscurément le fumier et la terre,

Ses pieds étaient armés de cette double serre
Qui porte l'échanson des dieux,
Et se joue avec le tonnerre.
On conçoit qu'un tel écolier
Aux leçons d'un coq-d'inde était fort peu docile;
Chaque jour son humeur, de moins en moins facile,
Scandalisait le poulailler.
Le chat paraissait-il : « Vite, enfants, qu'on se cache! »
Criait le surveillant, le premier à partir.
Dindonneaux de rentrer, mon drôle de sortir,
Et de narguer Raton jusque sous sa moustache.
L'autour ou l'épervier, sur le troupeau gloussant,
Faisaient-ils mine de s'abattre;
Tandis que tout fuyait, sur ses pieds se dressant,
Le bec en l'air, mon drôle attendait pour combattre.
Ami des jeux, bien moins qu'ennemi du repos,
Jouait-il une fois; il jouait Dieu sait comme!
De la cage à poulets se faisant un champ clos:
Tel, déjà capitaine au milieu des marmots,
Guesclin [26], dans un enfant, faisait voir un grand homme.
Bref, maint ami plumé se plaignait du héros.
Dindons étaient toujours les dindons de l'affaire;
Dindons de répéter leur éternel propos:
C'est un mauvais sujet; on n'en pourra rien faire.
Ce mauvais sujet, un beau jour,
Quand ses ailes furent venues,
Prit congé de la basse-cour,

Et, du premier essor, se perdit dans les nues.

Ainsi plus d'un héros futur,
Élevé dans un rang obscur,
En suivant son génie, agit contre la règle :
Dans le comptoir, Fabert [27] ne rêvait que combats.
Mais pourquoi? mais comment? Amis, n'oubliez pas
Qu'une dinde parfois peut couver l'œuf d'un aigle.

FABLE X.

L'OURS, LE SANSONNET, LE SINGE ET LE SERPENT.

Naguère un ours encor sauvage,
Ours sans esprit et sans usage,
Mais non pas sans ambition,
Disait : « Je veux aller à la cour du lion.
« Pour plaire en entrant là comment faut-il que j'entre? »
Le singe dit, « C'est en sautant; »
Le sansonnet, « C'est en chantant; »
« Ou bien, dit le serpent, en marchant sur ton ventre. »

FABLE XI.

LE MULOT [28] ET L'ÉLÉPHANT.

Un jour, tout en philosophant,
Tout en promenant ses pensées,
Une bête des plus sensées...
Un homme?... non, un éléphant,
D'un mulot sous ses pieds rencontra la retraite.
La voûte ici n'était pas faite
Pour porter un tel poids : comme on l'a deviné,
Maître et maison, d'un pas, tout fut exterminé.
Et puis après que l'on prétende
Que pour notre bien seul les grands penseurs sont nés.
Bref, la petite bête échappait, si la grande
Eût pu voir une fois jusqu'au bout de son nez.
« Barbare, s'écriait, en sa douleur amère,
« Du malheureux défunt l'inconsolable mère,
« Le ciel punisse ton forfait!
« Hélas! quel mal t'avait-il fait,
« Mon pauvre enfant? — Aucun, sans doute;
« Mais faut-il vous en prendre à moi?
« Dit le rêve-creux, et pourquoi

« S'est-il rencontré sur ma route ? »

Monseigneur passe ; amis, rangeons-nous de côté.
Sous ses pas, croyez-moi, bien fou qui se hasarde :
S'il ne vous fait du mal par volonté,
Il vous en fera par mégarde.

FABLE XII.

L'ENFANT ET LE FRELON.

Un jeune enfant n'avait pas remarqué
Certain frelon qui pillait un parterre;
Comme un auteur surpris par le folliculaire [29],
Au milieu de ses jeux, zeste, il se sent piqué,
Au moment qu'il n'y pensait guère.
Comme un auteur, il jette les hauts cris.
Accourt monsieur l'abbé, du fond de sa retraite.
« Vengez-moi, lui dit-on, quand il a tout appris.
« — Vous venger, mon enfant! la chose est déjà faite. »
Le sage avait raison; car l'insecte pillard,
Martyr de sa propre furie,
Dans la piqûre, avec son dard,
Avait déjà laissé sa vie.

A même cause, même effet.
Laissons en paix le pauvre monde:
Gens d'humeur par trop furibonde,
On peut mourir du mal qu'on fait.

FABLE XIII.

LE SINGE ET LE PHILOSOPHE.

En Chine, un animal, singe de son métier,
Crut, comme bien des gens, que, s'il changeait de cage,
Il changerait de personnage.
Profitant donc de l'heure où le saint du quartier,
Chez le peintre ou le charpentier,
Se trouvait en raccommodage,
Il se loge en sa niche; et, composant son ton,
Du béat qu'il supplée affectant l'air paterne,
Il se dit, on le croit le patron du canton.
Le petit peuple se prosterne;
Mainte dévote aussi. Cent fois j'ai rencontré
Mainte dévote aux pieds de saints de moindre étoffe.
L'exemple avait gagné quand un jeune lettré,
Fils de Confucius [30], apprenti philosophe [31],
Avisant le magot, qui, toujours méconnu,
De sa guérite parfumée
Humait les vœux et la fumée,
Lui donna cet avis, qu'on a peu retenu:

« Hors d'ici, que l'on ne te chasse,
« Sot qu'un plus sot vient adorer;
« La place ne peut t'honorer,
« Et tu déshonores la place. »

FABLE XIV.

L'ARAIGNÉE.

Dame Arachné [32] dans un palais
Se glissa sans être aperçue ;
Sa toile n'était pas tissue
Qu'en l'air étaient tous les balais.
La pauvrette ! Comment fit-elle
Pour échapper ? Je n'en sais rien ;
Mais, l'instant d'après, je sais bien
Qu'elle travaillait de plus belle.
Autre toile, autre événement !
Il était là plus d'un esclave.
Toute araignée imprudemment
Quitte le grenier ou la cave
Pour un plus riche appartement.
Laborieuse autant qu'adroite,
Celle-ci point ne reposait,
Et vite à gauche refaisait
Ce qu'on avait défait à droite.
Les gens de se désespérer :
Chaque jour c'était à refaire.

Un bon homme, apprenant l'affaire,
Leur dit : « Je veux vous éclairer :
« Quand l'ouvrière est épargnée,
« Vainement l'ouvrage est détruit. »
Cela posé, sans plus de bruit,
Il met le pied sur l'araignée.

FABLE XV.

LE CHEVAL ET LE POURCEAU.

« Que fais-tu donc en ce bourbier,
« Où je te vois vautré sans cesse? »
Au pourceau disait le coursier.
« Ce que j'y fais? parbleu! j'engraisse;
« Et tu ne ferais pas très mal,
« Poursuivait l'immonde animal,
« D'en faire autant: parfois la guerre
« Accroît le renom d'un héros,
« De qui l'embonpoint n'accroît guère;
« Tu n'as que la peau sur les os.
« — Cela se peut; mais, de ma vie,
« Ton sort ne tentera mon cœur:
« J'aime mieux maigrir dans l'honneur
« Que d'engraisser dans l'infamie. »

FABLE XVI.

LA STATUE RENVERSÉE [33].

Je ne sais quel despote aperçoit sa statue
Le nez sur le carreau, dans la fange abattue.
Jeune et prince, à juger il était un peu prompt.
« La mort, la mort au téméraire
« Qui m'ose faire un tel affront!
« Qu'il périsse à l'instant! — Sire, c'est le tonnerre. »

FABLE XVII.

LA CHASSE AU RENARD.

A qui diable en veut cet Anglais?
Il sort du lit avant l'aurore,
Laisse dormir sa femme, éveille ses valets,
Et court déjà les champs qu'il n'est pas jour encore.
Le silence a fui loin des bois;
Comme ceux des murs où nous sommes,
Leur écho redit à la fois
Les jurements, les cris, les voix
Des chiens, des chevaux et des hommes.
Mais quoi! le limier est lâché;
Sur ses pas, en hurlant, le chien courant détale:
La queue en l'air, le nez à la terre attaché,
Des bassets suit la meute intrépide et bancale.
Un commun espoir les soutient.
On trotte, on court, on va, l'on vient;
On se rejoint, on se sépare;
On presse, on retient son essor,
Au gré des sons bruyants du cor,
Au caprice de la fanfare.

Point de repos : bêtes et gens,
A qui mieux mieux chacun s'excite.
Mais tombe enfin qui va si vite;
Tout l'équipage est sur les dents.
Couvert d'écume et de fumée,
Le coursier du maître est rendu;
Plus d'un chien haletant sur l'herbe est étendu,
Et de sa gueule en feu pend sa langue enflammée.
Milord, qui de chemise a besoin de changer,
Et lentement chez soi retourne à la nuit noire,
A passé le jour sans manger,
Et, qui pis est pour lui, sans boire!
Et pourquoi tant de bruit, tant de soins, tant de mal?
Pour forcer un triste animal
Qui perd, aussitôt qu'on l'attrape,
Le prix qu'il semble avoir alors qu'il nous échappe;
Et, loin de nous valoir ce qu'il nous a coûté,
N'offre à l'heureux vainqueur de tous ses stratagèmes,
Qu'un mets auquel deux fois on n'a jamais goûté,
Et dont les chiens à jeun ne veulent pas eux-mêmes!

Toi qui possèdes la grandeur,
Et t'es éreinté sur sa trace,
S'il se peut, parle avec candeur;
As-tu fait plus heureuse chasse?

FABLE XVIII.

LA MAIN DROITE ET LA MAIN GAUCHE.

Tandis que sa main droite achevait un tableau,
Certain professeur en peinture
Gourmandait sa main gauche, et disait : « La nature
« T'a fait là, pauvre peintre! un assez sot cadeau.
« Jamais une esquisse, une ébauche,
« Un simple trait peut-il sortir de ta main gauche [34] ?
« Sait-elle tenir un pinceau?
« Non, pas même un crayon! Cependant, maladroite,
« N'as-tu pas cinq doigts bien comptés?
« Pour faire en tout mes volontés,
« Qu'as-tu de moins que ma main droite ?
«—Beaucoup, monsieur, » répond pour le membre accusé,
L'un des cinq doigts; le petit doigt, sans doute;
Doigt très instruit, doigt très rusé,
Doigt qui sait ce qu'il dit comme tel qui l'écoute.
« La main gauche à la droite est semblable en tous points,
« Dans l'état de nature ou l'état d'ignorance,
« Car c'est tout un; mais quelle différence
« Entre ces sœurs bientôt s'établit par vos soins,

« Vers la droite en tout temps portés de préférence!
« La main droite est toujours en opération;
« La main gauche en repos : voilà toute l'affaire.
« On ne peut devenir habile, à ne rien faire.
« Au seul défaut d'instruction
« Attribuez, monsieur, l'impuissance où nous sommes.
« Croyez-vous l'éducation
« Moins nécessaire aux mains qu'aux hommes? »

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE I.

LE CHARDON ET LA ROSE.

A M. REDOUTÉ [35].

Toi qui, peintre et rival de Flore,
Comme elle à la nature empruntes les couleurs
Dont se parent toutes les fleurs
Que sous tes doigts on voit éclore,
Que je porte envie à ton art!
Tout est rose pour toi. Plus tes tableaux fidèles
Se rapprochent de tes modèles,
Et plus on t'applaudit; et moi, si par hasard
J'ose crayonner quelque page,
D'un tout contraire accueil je suis souvent payé.
Et je plais d'autant moins au modèle effrayé
Que j'ai mieux tracé son image.

A ses yeux qu'ai-je offert en effet? maint défaut,
Maint travers. Cher ami, dans le siècle où nous sommes,
Tout est vice ou sottise; et, pour charmer, il faut
Peindre les fleurs et non les hommes.

La fleur du chardon se carrait
Au milieu des piquants dont sa tige est armée;
Et sans plus de façons, d'elle-même charmée,
A la rose se préférait.
« Je suis plus qu'elle encore et sévère et pudique,
« Car on la vit parfois s'humaniser un peu.
« Quant à moi, qu'on approche, et l'on verra beau jeu!
« Ma devise est, enfin : Qui s'y frotte s'y pique.
« — Et pourquoi s'y frotterait-on? »
Dit un jeune berger qui cherchait aventure :
« Pour jouir d'une rose on brave une blessure;
« Mais se fait-on piquer pour cueillir un chardon? »

FABLE II.

LE CHIEN DE CHASSE.

Médor est un vrai chien de race,
Des mieux nés et des mieux appris;
Il n'a pas d'égal, soit qu'il chasse
Lièvre ou lapin, caille ou perdrix.
Le maître aussi jamais ne va battre les plaines,
Fouiller ses bois et ses garennes,
Qu'à le suivre Médor n'ait été convié;
Et pourtant, au retour, lorsque le maître dîne
Du gibier dont Médor a fourni sa cuisine,
A la cour, sans égard, Médor est renvoyé.

En plus d'un cas la chose ainsi se passe.
Au dévoûment ce sort est parfois destiné;
Et tel qu'on invitait à l'heure de la chasse,
S'est vu chassé de même à l'heure du dîné.

FABLE III.

L'INSECTE UTILE ET L'INSECTE NUISIBLE.

Tu fais un fort mauvais métier,
Quoiqu'il soit des plus à la mode,
Disait à cet insecte inutile, incommode,
Plat surtout, qui, parfois, nous oblige à veiller,
Le ver industrieux que nourrit le mûrier.
Pour toi, mordre est une habitude,
Et tourmenter est un plaisir;
J'en conclus, non sans certitude,
Que tu n'es pas né pour vieillir.
On te déteste; à chaque phrase,
Petits et grands, chacun le dit;
Si l'on te nomme, on te maudit;
Si l'on te rencontre, on t'écrase.
M'en croiras-tu? Renonce à tes goûts malfaisants.
Tu fus nuisible, sois utile.
Comme les dieux, l'homme est facile;
On l'adoucit par des présents.
Songes-y bien, l'or que je file,
Celui que l'abeille distille,

De tes persécuteurs a fait nos complaisants :
A l'œuvre donc! — Vraiment, c'est parler comme un livre!
Dit la fille des nuits ; et ceux à qui le ciel
Donna l'art de produire ou la soie ou le miel,
N'ont pas d'avis meilleur à suivre ;
Mais nous, à qui Dieu départit
Moins de talent que d'appétit
Si nous ne mordons, comment vivre?

FABLE IV.

LES QUERELLES DES CHIENS.

Un dogue se battait avec un chien danois,
Pour moins qu'un os, pour rien; dans le temps où nous sommes,
Il faut presque aussi peu, je crois,
Pour diviser les chiens que pour brouiller les hommes.
L'un et l'autre était aux abois;
Écorché par mainte morsure,
Entamé par mainte blessure,
L'un et l'autre eût cent fois fait trève à son courroux,
Si l'impitoyable canaille,
Que la querelle amuse, et qui jugeait des coups,
N'eût cent fois, en sifflant, rengagé la bataille.
Le combat des Titans dura, dit-on, trois jours:
Celui-ci fut moins long, sans être des plus courts.
J'ignore auquel des deux demeura l'avantage,
Mais je sais qu'en héros chacun d'eux s'est battu;
Et pourtant des oisifs le sot aréopage
S'est moqué du vainqueur autant que du vaincu.

Gens d'esprit, quelquefois si bêtes,

Loin de prolonger vos débats,
Songez que vos jours de combats,
Pour les sots, sont des jours de fêtes.

FABLE V.

LES BULLES DE SAVON.

Tous les jours on voit des marmots,
Avec un peu de vent gonfler un peu d'écume;
Tous les jours, avec de grands mots,
Pour l'heureux du moment maint sot fait maint volume.

Mes amis, retenez-le bien,
Le pouvoir de l'homme est immense :
Tirer quelque chose de rien,
Est plus aisé qu'on ne le pense.

FABLE VI.

LA FUMÉE.

Pendant mille ans et plus, Jupiter fut fêté.
C'était justice : alors il portait le tonnerre;
Il était immortel : dans les cieux, sur la terre,
La pluie et le beau temps, et la paix et la guerre,
Tout allait à sa volonté.
A ses autels, parés de fleurs et de guirlandes,
Devant la pierre ou l'or qui le représentait,
L'indigent, l'opulent, tour à tour apportait
Ses oraisons et ses offrandes.
Mais les dons étaient différents,
Bien que la ferveur fût la même.
Si les parfums étaient prodigués par les grands,
« On offre ce qu'on a, » disaient les pauvres gens;
Et la poix quelquefois fumait, au lieu d'encens,
Devant la déité suprême.
Jupiter de ce tour jamais ne s'offensa :
Il avait l'âme bonne, et sa bonté fut telle,
Qu'en bon homme il récompensa
La foi d'une sempiternelle

Qui, voulant l'encenser, faute de mieux, laissa
Sous son nez tout-puissant fumer une chandelle.

La fumée est toujours un mets délicieux.
Allons, flatteurs, faites des vôtres [36] :
Les nez des hommes et des dieux
Sont faits les uns comme les autres.

FABLE VII.

LES TACHES ET LES PAILLETTES.

« Au diable soient les étourdis
« Qui m'ont fait une horrible tache!...
« Qu'ai-je dit, une? en voilà dix;
« Et c'est à mon velours pistache! »
Ainsi parlait monsieur Denis,
Marchand fameux dès l'ancien règne,
Marchand connu de tout Paris,
Marchand de soie à juste prix,
Du moins si j'en crois son enseigne.
« Conçois-tu bien tout mon malheur,
« Ma fille! un velours magnifique,
« Un velours de cette couleur,
« Va donc rester dans ma boutique!
« L'art du dégraisseur n'y peut rien.
« L'eau de Dupleix [37], à qui tout cède,
« Est sans vertu! — Mon père! — Eh bien?
« — Essayons un autre remède;
« Envoyons l'étoffe au brodeur.
« — Elle a raison! » — Notre grondeur

Suit le conseil de la fillette.

Amis, plus souvent qu'on ne croit,
La tache est tout juste à l'endroit
Où l'on voit briller la paillette.

FABLE VIII.

LE COUP DE FUSIL.

Au milieu des forêts, sans trop user ma poudre,
Mon fusil, rival de la foudre,
Fait un bruit qui ne finit pas.
En plaine, c'est tout autre chose :
Du salpêtre infernal j'ai beau forcer la dose,
Un court moment à peine on m'entend à vingt pas.
Des réputations serait-ce donc l'histoire ?
Bien choisir son théâtre, et bruire à propos,
Sont deux grands points. Un bruit accru par des échos
Ressemble beaucoup à la gloire.

FABLE IX.

LE TAS DE NEIGE ET LE TAS DE BOUE.

Dans une rue, au bord du moins clair des ruisseaux,
Était un tas de neige auprès d'un tas de boue.
Un carrosse a passé; sous la quadruple roue,
Du noir bourbier au loin j'ai vu jaillir les eaux.
Au tas de boue en vain l'onde impure s'attache:
Il parut tel après qu'il paraissait avant.
Mais quant au tas de neige il en fut autrement:
La moindre goutte avait fait tache.

Tel sort d'un mauvais pas sans paraître gâté,
Grâce à d'anciennes flétrissures;
Lorsque sur la pudeur et sur la probité
J'aperçois des éclaboussures.

FABLE X.

L'HUITRE ET LE MARSOUIN.

« Enfin j'ai trouvé le repos ! »
Disait une huître de Marène.
« Fidèle au nœud qui nous enchaîne,
« Ce roc me défendra des flots :
« Nous ne faisons qu'un ; je défie
« Au trident de nous séparer ;
« Je défie au temps d'altérer
« La tendre amitié qui nous lie.
« — L'amitié, repart un marsouin,
« De sa nature est peu constante,
« Quand le besoin qui la cimente
« N'est pas un mutuel besoin. »
A maint courtisan qui s'accroche
Après maint puissant, c'est pourquoi
Je dis : « Crains le flot qui s'approche ;
« Bien que tu tiennes à la roche,
« La roche ne tient pas à toi. »

FABLE XI.

LE CHÊNE ET LES BUISSONS.

Le vent s'élève; un gland tombe dans la poussière:
Un chêne en sort. — Un chêne! Osez-vous appeler
Chêne cet avorton qu'un souffle fait trembler?
Ce fétu, près de qui la plus humble bruyère
Serait un arbre? — Et pourquoi non?
Je ne m'en dédis pas, docteur; cet avorton,
Ce fétu, c'est un chêne, un vrai chêne, tout comme
Cet enfant qu'on berce est un homme.
Quoi de plus naturel, d'ailleurs, que vos propos!
Vous n'avez rien dit là, docteur, qu'en leur langage
Tous les buissons du voisinage
Sur mon chêne, avant vous, n'aient dit en d'autres mots:
« Quel brin d'herbe, en rampant, sous notre abri se range?
« Quel germe inutile, égaré,
« A nos pieds végète enterré
« Dans la poussière et dans la fange?
« — Messieurs, » leur répondait, sans discours superflus,
Le germe, au fond du cœur, chêne dès sa naissance,
« Messieurs, pour ma jeunesse ayez plus d'indulgence:

« Je croîs, ne vous déplaise, et vous ne croissez plus. »
Le germe raisonnait fort juste :
Le temps, qui détruit tout, fait tout croître d'abord;
Par lui le faible devient fort;
Le petit, grand; le germe, arbuste.
Les buissons, indignés qu'en une année ou deux
Un chêne devînt grand comme eux,
Se récriaient contre l'audace
De cet aventurier qui, comme un champignon,
Né d'hier et de quoi? sans gêne ici se place,
Et prétend nous traiter de pair à compagnon!
L'égal qu'ils dédaignaient cependant les surpasse;
D'arbuste il devient arbre, et les sucs généreux
Qui fermentent sous son écorce,
De son robuste tronc à ses rameaux nombreux
Renouvelant sans cesse et la vie et la force,
Il grandit, il grossit, il s'alonge, il s'étend,
Il se développe, il s'élance;
Et l'arbre, comme on en voit tant,
Finit par être un arbre immense.
De protégé qu'il fut, le voilà protecteur,
Abritant, nourrissant des peuplades sans nombre :
Les troupeaux, les chiens, le pasteur,
Vont dormir en paix sous son ombre;
L'abeille dans son sein vient déposer son miel,
Et l'aigle suspendre son aire
A l'un des mille bras dont il perce le ciel,
Tandis que mille pieds l'attachent à la terre.

L'impétueux Eurus, l'Aquilon mugissant,
En vain contre sa masse ont déchaîné leur rage;
Il rit de leurs efforts, et leur souffle impuissant
Ne fait qu'agiter son feuillage.
Cybèle aussi n'a pas de nourrissons,
De l'orme le plus fort au genêt le plus mince,
Qui des forêts en lui ne respecte le prince:
Tout l'admire aujourd'hui, tout, hormis les buissons.
« L'orgueilleux! disent-ils; il ne se souvient guères
« De notre ancienne égalité;
« Enflé de sa prospérité,
« A-t-il donc oublié que les arbres sont frères?
« — Si nous naissons égaux, repart avec bonté
« L'arbre de Jupiter, dans la même mesure
« Nous ne végétons pas; et ce tort, je vous jure,
« Est l'ouvrage de la nature,
« Et non pas de ma volonté.
« Le chêne vers les cieux portant un front superbe,
« L'arbuste qui se perd sous l'herbe,
« Ne font qu'obéir à sa loi.
« Vous la voulez changer; ce n'est pas mon affaire;
« Je ne dois pas, en bonne foi,
« Me rapetisser pour vous plaire.
« Mes frères, tâchez donc de grandir comme moi. »

FABLE XII.

LES DÉS.

Ces dés qui, chassés d'un cornet
Pour être agités dans un autre,
Par un carme ou par un sonnet [38]
Règlent ma fortune et la vôtre;
Ces dés tout écornés, n'en retracent que mieux
Le sort d'un pauvre peuple aux mains des factieux;
Par l'intérêt des chefs tiré de l'inertie,
Ballotté, non sans bruit, au gré de leurs fureurs,
Il s'écharpe, il s'échine. Et pourquoi? je vous prie.
Pourquoi? pour varier les coups d'une partie
Qui ne profite qu'aux joueurs.

FABLE XIII.

LA STATUE DE NEIGE.

L'autre hiver, des badauds attroupés dans ma rue
S'extasiaient devant une statue :
C'était la reine de Paphos,
Chef-d'œuvre qu'un artiste échappé du collége
Avait tiré... — D'un marbre de Paros ?
Non, lecteur; mais d'un tas de neige.
Le ciseau de Chaudet [78] n'aurait pas excité
Plus d'admiration dans la foule ébahie.
« — Voilà ce qui s'appelle une œuvre de génie,
« Un morceau vraiment fait pour la postérité !
« Que cette tête est noble et belle !
« Disaient, en soufflant dans leurs doigts,
« Trois amateurs transis; l'antiquité, je crois,
« N'a rien à mettre en parallèle.
« — Rien! dit un antiquaire indigné du propos;
« Rien ! puis-je entendre un tel blasphème ?
« Rien! ne craignez-vous point de passer pour des sots?
« — Des sots ! nous, monsieur ? Sot vous-même,
« Si vous n'admirez pas ces formes, ces contours,

« Cette pose à la fois sublime et naturelle,
« Ce sourire où l'on voit se jouer les Amours :
« Non, la Vénus de Praxitèle
« N'est qu'un bloc en comparaison.
« — Qu'un bloc ! » dit l'érudit étouffant de colère,
Comme s'il n'avait pas raison,
« J'espère aux ignorants démontrer le contraire;
« Je ne veux rien qu'un mois. » Et s'échappant soudain,
Il grimpe à son taudis, s'enferme, prend la plume,
Compulse maint et maint volume,
Cite maint Grec et maint Romain;
Se fatigue la tête, et plus encor la main.
Que d'encre prodiguée, et que d'encre perdue !
Non qu'au jour dit l'erreur n'eût été confondue,
Et le goût rétabli dans son honneur vengé;
Mais, tandis qu'il grimpait, le temps avait changé,
Et la Vénus était fondue.

FABLE XIV.

LE ZÈBRE.

Le zèbre débarque en Europe;
Les ânes d'admirer, et les savants aussi.
« Le beau cheval que celui-ci! »
Disent nos connaisseurs qu'éblouit l'enveloppe.
Le cheval, lui seul étonné,
Prétend qu'à son espèce on ose faire injure.
« Un cheval! lui, messieurs, un cheval! je le jure,
« Ce n'est qu'un âne galonné. »

FABLE XV.

LE MELON ET LA RAVE.

Comme ce fournisseur, au visage vermeil,
Rebondi, ramassé dans sa courte structure,
Et brodé sur toute couture,
Un melon étalait son gros ventre au soleil;
Et, du haut de sa couche, à la rave modeste
Qui, dans le sable aride, à ses pieds végétait,
Adressait ce discours, qu'en bêchant écoutait
Mon jardinier, qui vous l'atteste:
« Que je te plains! (Ce mot est le mot du mépris
« Comme de la pitié.) Que je te plains, ma chère,
« D'être si mal nourrie! et que je suis surpris
« Qu'on trouve même à vivre en aussi maigre terre!
« Gros-Jean n'a des yeux que pour moi.
« C'est un tort; et, d'honneur, j'aurais l'âme ravie
« S'il s'occupait un peu de toi,
« Qui meurs, soyons de bonne foi,
« De faim moins encor que d'envie.
« — Et que peut-on vous envier?

« Répond l'humble racine : oui, vous vivez à l'aise;
« Vous êtes gros et gras, soit; mais, ne vous déplaise,
« Votre embonpoint vient du fumier.

FABLE XVI.

LA PIÈCE DE BŒUF.

Sans la pièce de bœuf il n'est point de dîné.
Combien, en fait de bœuf, n'a-t-on pas raffiné!
En plus de cent façons je crois qu'il s'accommode:
L'un veut qu'en miroton le bœuf soit mitonné,
L'autre qu'en vinaigrette il pique assaisonné;
Moi, j'aime le bœuf à la mode.
Le bœuf grille en Espagne; en Allemagne il bout;
A la Chine, en France, partout,
Point d'enfant gâté qui n'en mange,
Pourvu qu'on l'apprête à son goût.
J'en dis autant de la louange.
Honnêtes gens qui m'écoutez,
L'aimez-vous moins que moi? Disons sans honte fausse,
Que, pour ce mets aussi, jamais les dégoûtés
Ne disputent que sur la sauce.

FABLE XVII.

LES DEUX DINDONS.

Deux dindons s'engraissaient dans une métairie;
Égaux en droits : l'un d'eux croyait pourtant valoir
Bien plus que son confrère. Hé pourquoi, je vous prie?
Parcequ'il était blanc, et que l'autre était noir.
Aussi Dieu sait quels droits à la prééminence
Par un tel avantage il se croyait acquis,
Toisant son commensal de l'œil dont un marquis
Regarde un homme de finance.
Vient cependant la Saint-Martin.
Le maître invite sa famille;
Le maître ordonne un grand festin:
Il célébrait sa fête et mariait sa fille.
Or ce jour de bombance et d'indigestion,
Inscrit par La Reynière [39] au rang des jours célèbres,
Est pour la basse-cour un jour des plus funèbres.
Le poulailler fut mis à contribution.
Dans le garde-manger dès la veille on admire
Deux compagnons de truffes parfumés.
Lequel des deux fut blanc? on ne saurait le dire,

Car tous les deux étaient plumés.

Ainsi, sous l'éclat dont il brille,
Tel homme paraît sans égal,
Jusqu'au moment triste et fatal
Qui pour jamais nous déshabille.

FABLE XVIII.

LES VITRES CASSÉES.

A M. LE COMTE REGNAULT DE SAINT-JEAN-D'ANGELY 4o,

DE L'INSTITUT, MINISTRE D'ÉTAT, ETC.

Toi, chez qui tant de sens à tant d'esprit s'allie,
Chez qui les préjugés n'ont jamais eu d'accès;
Toi qui fuis en tout les excès,
En tout, même en philosophie;
Lis ce court apologue où je crois, j'en conviens,
Peindre les sentiments dont tout sage s'honore.
Si dans ces sentiments tu retrouves les tiens,
Je le croirai bien plus encore.

Dans son manoir gothique, en tourelle arrondi,
Entre quatre vitraux noircis par la fumée,
Un certain vieux baron n'y voyait, à midi,
Qu'avec la chandelle allumée.
Les barons sont mortels : le ténébreux donjon,

Un beau soir passe à d'autres maîtres.
Ceux-là voulaient y voir. « C'est pour cette raison,
« Disait l'un d'eux, qu'à sa maison
« D'ordinaire on fait des fenêtres.
« D'un si beau privilége usons à notre tour.
« C'est trop long-temps souffrir qu'un importun nuage
« Ferme ce noble asile aux doux rayons du jour.
« Qu'on y mette ordre avant que je sois de retour. »
Il dit et part. Il eût été plus sage
S'il en avait dit davantage;
Car il s'adressait à des gens
Bien plus zélés qu'intelligents.
Dans la ferveur qui les anime,
Les servantes et les valets
De s'armer aussitôt de manches à balais;
Et Dieu sait comme on s'en escrime!
Vingt écoliers, dans le château,
N'auraient pas fait pis ni plus vite.
En moins d'un quart d'heure, en son gîte,
Le nouveau possesseur n'avait plus un carreau.
On y vit clair: d'accord; mais la neige, la grêle,
Mais la pluie et le vent d'arriver pêle-mêle,
Dans le salon glacé d'où l'obscurité fuit.
Nos gens, en faisant à leur tête,
Ont changé l'antre de la nuit
En caverne de la tempête.

Aux maux produits par l'incrédulité,

Sur ceux qu'enfante l'ignorance
Pourquoi donner la préférence?
Entre ces deux erreurs cherchons la vérité.
Précepteurs de l'humanité,
Pour réponse à vos longs chapitres,
Au maître de ma fable il faut vous renvoyer.
Ce qu'il dit à ses gens, sans trop les rudoyer,
Vous conviendrait à bien des titres:
« Il ne faut pas casser les vitres,
« Mais il faut bien les nettoyer. »

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I.

LA LEVRETTE, LE CHAT, ET LE DOGUE.

Je n'aime pas ces paladins femelles [41],
Désavoués de Vénus et de Mars,
Qui contre un heaume échangeaient leurs dentelles,
Portaient rondache, et brassarts et cuissarts;
Et, se jetant au milieu des hasards,
L'épée au poing, contre de vieux soudars
Ne craignaient pas de mesurer leurs lames;
Par des brutaux se laissaient terrasser,
Ou, d'une main faite pour caresser,
Sabraient des sots, qui les croyaient des femmes.
Le prix du temps est mieux connu des dames,
Et de nos jours on sait mieux l'employer.
Que dis-je? hélas! si Mars n'a plus d'amantes,
La plume en main, burlesques Bradamantes,

Ne voit-on pas les Sapho guerroyer [42]?
Ne voit-on pas plus d'une péronnelle,
Du dieu du goût soi-disant sentinelle,
Cuistre [43] en cornette, et Zoïle en jupon,
De Despautère [44] empoigner la férule,
Et de Boileau se déclarer émule,
Les doigts salis de l'encre de Gâcon [45]?
A ce métier qui les force à descendre?
Quel est l'honneur, le bien qu'il leur promet?
Par ce récit vous le pouvez apprendre,
Si votre temps, messieurs, vous le permet.

Follette avait été jolie en sa jeunesse,
Du moins le croyait-elle, et cela se conçoit:
On croit, et c'est encor la commune faiblesse,
Aux compliments que l'on reçoit
Bien plus qu'à ceux qu'on fait. Pardonnons à Follette,
Qui n'est qu'une pauvre levrette,
Un travers qu'il nous faut excuser tous les jours
Chez tant de personnes honnêtes,
Femmes d'esprit, parfois, à de pareils discours
Aussi crédules que des bêtes.
Sur une aile rapide incessamment porté,
Le temps entraîne tout en sa vitesse extrême;
Et souvent l'âge heureux, qui tient lieu de beauté,
Fuit plus prompt que la beauté même.
Ce vernis de fraîcheur, sous lequel, à vingt ans,
La laideur même a quelque grâce,
Des charmes qu'on lui dut pendant quelques instants,

Emporte, en s'effaçant, jusqu'à la moindre trace.
Follette, en le perdant, parut ce qu'elle était.
Tel défaut qui passait avant pour un attrait,
Ne fut plus qu'un défaut: sa taille, en tout temps maigre,
Et qu'on disait légère, enfin prend son vrai nom;
Son poil roux cesse d'être blond;
Piquante auparavant, son humeur n'est plus qu'aigre.
De caresses sevrée, ainsi que de bonbons,
Follette, à ses jeunes rivales,
Voit, par des mains pour elle autrefois libérales,
La préférence offrir et prodiguer ses dons.
Son orgueil s'en indigne. « Et c'est à moi, dit-elle,
« Qu'on refuse même un regard!
« C'est moi qu'on traite, sans égard,
« Comme une vieille demoiselle!
« Un tel scandale doit cesser;
« Bientôt tout rentrera dans l'ordre.
« Je ne me faisais pas prier pour caresser,
« Je me ferai prier bien moins encor pour mordre. »
Et puis, sans distinguer le maître, les valets,
Les grands et les petits, le garçon et la fille,
La voilà qui se rue à travers la famille:
A ceux-ci mordant les mollets;
A ceux-là mordant la cheville.
Je vous laisse à penser quel fut l'étonnement!
Sur la cause du mal, dans le premier moment,
La compagnie est partagée:
« La levrette, dit l'un, est folle assurément!

« Non, dit l'autre, elle est enragée.
« Il s'en faut assurer, ajoute le dernier,
« Et prévenir la récidive. »
Follette cependant, en aboyant s'esquive;
En trois sauts elle est au grenier.
Là vivait un ermite, un égoïste, un sage;
Là vivait un vieux chat, animal casanier,
Vieil ennemi des rats, vieil ami du fromage,
Vieux courtisan du cuisinier.
Il demande, on lui dit le sujet du tapage.
« Maître Mitis, oui, ce fracas
« Me blesse moins que le silence.
« — Ainsi donc, tout ce bruit que l'on entend là-bas...
« — C'est ma célébrité, mon ami, qui commence.
« — Pour être illustre, en ce bon temps,
« Suffit-il qu'on crie et qu'on gronde?
« — Voyez Mouflard : Mouflard, si dur aux pauvres gens,
« Serait-il fameux à la ronde,
« S'il n'aboyait tous les passants,
« S'il ne montrait toujours les dents,
« S'il n'épouvantait tout le monde?
« — Tu veux l'imiter aujourd'hui :
« Mais as-tu la gueule assez forte?
« Mais, de plus, veux-tu qu'à la porte
« On t'envoie à côté de lui?
« Qu'attrape-t-il là, des injures;
« Pour lui répondre, on prend son ton;
« Et, quand il mord, par le bâton

« Il est payé de ses morsures :
« Tels seront tes plus sûrs produits,
« Si tu prends son ton, son air rogue;
« En dogue si tu te conduis,
« On t'étrillera comme un dogue. »

FABLE II.

LE CHIEN ENRAGÉ.

A.

Épargne ce pauvre animal.

B.

Un bâton fera son affaire.

A.

Mais il ne t'a fait aucun mal.

B.

A tant d'autres il vient d'en faire !

A.

La douleur se peint dans ses yeux.

B.

Ne t'y trompe pas, c'est la rage.

A.

Et puis, regarde, il est si vieux !

B.

Les chiens enragés n'ont point d'âge.

FABLE III.

LES DEUX PINCETTES.

Madame était au bal, monsieur était au jeu,
Et leurs gens, comme on l'imagine,
Sur le poêle assoupis, s'inquiétaient fort peu
D'une pincette de cuisine,
Par eux, dans le salon, laissée au coin du feu.
Mais la pincette de leur maître,
Noble pincette, qui, de droit,
Seule avait jusqu'alors servi dans cet endroit,
S'en inquiétait trop peut-être.
« Laisser auprès de moi cet instrument grossier!
« A quoi pense-t-on? disait-elle.
« Voudrait-on mettre en parallèle
« Et le fer et la rouille, avec l'or et l'acier
« Dont ma double branche étincelle?
« Comme monsieur, à son retour,
« Des valets négligents frottera les oreilles!
« Comme on vous renverra, ma chère, au feu du four
« Vous chauffer avec vos pareilles!
« — Mes pareilles, répond l'instrument roturier,

« Madame, ainsi que vous sont faites,
« Et j'en vois, en dépit de l'art de l'ouvrier,
« Partout où je vois des pincettes.
« Les efforts de cet art n'ont mis
« Qu'une différence assez mince
« Entre la pincette d'un prince
« Et la pincette d'un commis.
« L'une et l'autre, ma sœur, quittent fort peu la cendre;
« L'une et l'autre, soit dit sans vous effaroucher,
« A celui qui s'en sert, prêtent leurs doigts pour prendre
« Tout ce qu'avec ses doigts il ne veut pas toucher.
« Pensez moins à votre parure,
« Et pensez plus à votre emploi;
« La différence, au fait, n'est, entre vous et moi,
« Que de la rouille à la dorure. »

FABLE IV.

LE PAPILLON, L'ABEILLE, ET LA ROSE.

A MES ENFANTS.

Du printemps la fille vermeille,
La rose ne vit qu'un moment,
Dont le papillon et l'abeille
Profitent bien différemment.
Gaspillant, comme un fou, les biens qu'on lui prodigue,
Tandis que l'insecte léger,
Chenille un jour avant, funeste au potager,
En stériles baisers sur la fleur se fatigue,
L'abeille y puise l'or qu'attendent ses rayons,
L'or qui doit la nourrir dans sa maison bien close,
Long-temps après le jour fatal aux papillons,
Où l'on voit se faner la rose.

Au travail, mes enfants, accordez une part
Dans les jours de votre jeunesse :

Tout donner au plaisir n'est pas de la sagesse;
Tel qui pense autrement, même avant la vieillesse,
S'en repentira, mais trop tard.

FABLE V.

LE COCHON ET LE GUÊPIER.

Don pourceau, lâché dans la plaine,
S'émancipait à travers choux,
Flairant, fouillant dans tous les trous,
Et, dans l'espoir de quelque aubaine,
Mettant tout sens dessus dessous.
Du fait sa noble espèce est assez coutumière.
Or donc, après avoir ravagé maint terrier,
Saccagé mainte fourmilière,
Écrasé mainte taupinière,
Mon galant va dans un guêpier
Donner la tête la première.
Vous devinez comment il y fut accueilli.
En un clin d'œil son nez immonde,
Par la peuplade furibonde,
De toutes parts est assailli.
Malgré l'épais abri du lard qui l'environne,
Ce pauvre nez paya pour toute la personne,
Et fut par l'aiguillon chatouillé jusqu'au bout.

Étourdis, prenez-y donc garde!
Vous voyez que l'on se hasarde
A mettre ainsi le nez partout.

FABLE VI.

LE SOLEIL ET LA CHANDELLE.

Or çà, mes amis, essayons
De vous redire en vers tout ce que la chandelle
Disait naguère en prose, en voyant ses rayons
Porter jusqu'à six pas la lumière autour d'elle.
« Ce n'est pas tout-à-fait la clarté du soleil,
« Et je n'éclaire pas une sphère aussi grande.
« A cela près, je le demande,
« Mon rôle au sien n'est-il pas tout pareil?
« A votre gré, monsieur, à votre goût, madame,
« Écrivez, jouez ou lisez,
« Tricotez, brodez ou cousez,
« A qui veut en user je prodigue ma flamme.
« Vous blâmez le soleil de trop tôt se coucher,
« De se lever trop tard; qu'il dorme en paix sous l'onde,
« Et l'on ne saura pas s'il est nuit en ce monde,
« Pour peu qu'on ait pris place à cette table ronde,
« Et que l'on pense à me moucher. »
Cependant le soleil, averti par les heures,
Plus alerte et plus radieux,

Avait abandonné les humides demeures,
Et ses premiers rayons doraient déjà les cieux.
A mesure qu'il perce et dissipe les voiles
Par la nuit étendus sur le monde obscurci,
Voyez-vous pâlir les étoiles?
Les étoiles, la lune, et la chandelle aussi!
Ainsi, dans mainte académie,
Passez-moi la comparaison,
Le faux esprit s'éclipse auprès de la raison;
Le bel esprit s'éclipse à côté du génie.
« Mon enfant, » dit l'astre du jour,
En plaignant sa rivale à demi consumée
De perdre sa gloire en fumée,
« Veux-tu de ton triomphe assurer le retour?
« Fais tout fermer, porte, fenêtre,
« Volets surtout; fais que la nuit
« Règne à jamais dans ce réduit:
« La nuit te fait briller; je la fais disparaître. »

FABLE VII.

L'ARBRE EXOTIQUE ET L'ARBRE INDIGÈNE.

— Tandis qu'en vain cet arbre utile
Attend l'eau dont il a besoin,
Pourquoi prenez-vous tant de soin
De cet arbre ingrat et stérile?
— Mon ami, c'est qu'il vient de loin.

FABLE VIII.

LES MALADROITS.

Pour complaire aux goûts innocents
Des grands et des petits enfants,
De pauvres baladins allaient de foire en foire,
Représentant les faits les plus intéressants
Ou de la fable ou de l'histoire.
Ressuscitant les vieux héros
De l'Italie et de la Grèce,
Casque en tête, cuirasse au dos,
Épée au poing, c'est en champ clos
Qu'ils faisaient briller leur adresse.
Or, un beau jour (et, cette fois,
On avait mis la scène en France),
Sous les murs d'Orléans, et, pour leur délivrance,
Contre Jean Chandos, Jean Dunois
Devait combattre à toute outrance.
Sous le fer du Français, notez bien ce point-ci,
Le Breton, dans cette aventure,
Devait mourir; mais, Dieu merci,
Mourir sans une égratignure.

Il en advint tout autrement,
Au détriment du pauvre sire,
Qui fut estropié très sérieusement,
Au lieu d'être tué pour rire.
— Et que fit le public? — Le public? il siffla
Et le vainqueur et sa prouesse.
J'aurais fait comme lui si j'avais été là.
Dans un jeu, mes amis, quelle qu'en soit l'espèce,
Jeu d'esprit, jeu de main, retenez bien cela,
On doit siffler celui qui blesse.

FABLE IX.

LES BRACONNIERS ET LE LIÈVRE.

Prétendons-nous au même office;
Aspirons-nous au même objet,
Sous-lieutenance ou bénéfice,
Trône ou fauteuil; en ce projet,
Mes bons amis, que Dieu nous serve!
Mais, comme entre nous tous il n'en peut servir qu'un,
D'un travers, dès long-temps commun,
Qu'au moins sa bonté nous préserve!
Des vœux sont-ils des droits? Non, camarade : hé bien!
Qu'au bonheur d'un rival notre raison pardonne.
Nous a-t-il dépouillé, pour s'emparer d'un bien
Qui n'appartenait à personne?

Deux braconniers chassaient le long d'un bois,
Étrangers l'un à l'autre et pour gain et pour perte;
Mais bons amis : l'un d'eux était un vieux matois;
L'autre jeune, et parfois plus étourdi qu'alerte.
Il voit passer un lièvre, et ses cris aussitôt
D'ébruiter ce qu'il doit taire.

Le vieux routier, tout au contraire,
D'ajuster sans dire un seul mot;
Et, pan! voilà le lièvre à terre.
« Quoi! » dit le bavard étonné,
Et qui, dans son dépit, avait presque la fièvre,
« Quoi! venir jusque sous mon né,
« Venir me prendre ainsi mon lièvre!
« — Lui! ton lièvre? es-tu fou? te moques-tu des gens? »
Dit l'autre en se jetant sur la pièce abattue.
« Ton lièvre? dis le mien. Lièvre qui court les champs
« N'appartient, mon ami, qu'au chasseur qui le tue. »

FABLE X.

LE CARROSSE ET LA CHARRETTE.

« Ma sœur, vois-tu là-bas, là-bas,
« Vois-tu ce tourbillon s'élever sur la route!
« Comme il grossit! vers nous comme il vient à grands pas!
« Que nous annonce-t-il? un carrosse sans doute.
« — Oui, mon frère, et celui d'un prince assurément.
« — Ah! dis plutôt du roi; car très distinctement
« Je vois d'ici ses équipages,
« Ses gardes-du-corps, ses courriers,
« Ses postillons, ses écuyers,
« Ses chiens, et même aussi ses pages. »
Pendant que le frère et la sœur,
Enfants plus hommes qu'on ne pense,
Jugeaient ainsi sur l'apparence,
Le poudreux tourbillon de plus en plus s'avance,
Et permet à leurs yeux d'en percer l'épaisseur.
Produit par un cortége en sa course rapide,
Que cachait-il? C'étaient, je ne puis le nier,
C'étaient les ânes d'un meunier,
Qui galopaient autour de sa charrette vide.

Je vous laisse à penser quel fut l'étonnement,
J'allais presque dire la honte,
De nos pauvres petits en voyant leur mécompte.
Le père en rit d'abord; et puis, très sensément :
« Votre erreur, leur dit-il, n'était pas si grossière.
« Les grands et les petits ne diffèrent pas tant
« Que vous pensez; maint fait le prouve à chaque instant.
« Rien surtout, mes amis, ne se ressemble autant
« Que les hommes dans la poussière. »

FABLE XI.

LA CRUCHE ET LA BOUTEILLE.

LA BOUTEILLE.

L'intérêt ne peut me guider;
Je n'ai rien à moi, ma cousine,
Et volontiers si je m'incline,
Ce n'est que pour mieux me vider.

LA CRUCHE.

Ma cousine, je le confesse,
Un autre instinct me fait agir,
Et volontiers si je me baisse,
Ce n'est que pour mieux me remplir.

FABLE XII.

L'AIGLE, L'AIGLON, ET LE SOLEIL.

AU ROI DE ROME [46].

L'oiseau-roi veut-il reconnaître
S'il a transmis sa force au fruit de son amour,
Si l'aiglon sera digne un jour
Du noble sang qui l'a fait naître ?
A l'heure où du soleil le front plus épuré
De splendeur inonde l'espace,
Saisissant l'espoir de sa race,
Il l'enlève, et lui fait contempler face à face
Le prince étincelant du royaume azuré.
Sur cet éclat que rien n'efface,
Si l'aiglon jette un regard assuré;
Sans cligner même la paupière,
S'il fixe un œil audacieux
Sur l'immortel foyer d'où jaillit la lumière
Qui nous force à baisser les yeux;
Exhalant l'orgueil qu'il respire,
L'aigle annonce à la terre, au ciel, au monde entier,

Qu'il a reconnu l'héritier
Et de la foudre et de l'empire.
Toi qu'aux vœux des Français l'amour vient de donner,
Qu'en ton berceau sa main se plaît à couronner,
Je te présage un règne aussi grand que prospère,
Si, tout en l'admirant, tu peux, sans t'étonner,
Entendre ou lire un jour l'histoire de ton père.

FABLE XIII.

LE CHIEN ET LES PUCES[47].

A-t-on des puces, mes amis,
Il faut songer à s'en défaire.
Mais loin qu'il fût de cet avis,
Certain barbet jadis faisait tout le contraire,
Et du ton d'un riche, ou d'un grand
Qui s'enorgueillirait des amis de tout rang,
Dont toute bonne table en tout pays foisonne,
Disait, au lieu de se gratter :
« Que de gens je puis me flatter
« D'avoir autour de ma personne !
« Un peuple tout entier accompagne mes pas.
« — Rien de plus vrai, dit une puce ;
« Mais, crois-moi, ne t'en prévaux pas :
« S'il tient à toi, c'est qu'il te suce. »

FABLE XIV.

LE COQ ET LE CHAPON.

« L'excellente caricature! »
Disait un jeune coq en riant aux éclats :
« Un chapon, malgré l'aventure
« Qui l'oblige au moins gai de tous les célibats,
« Vouloir être chef de famille !
« De poussins quelle bande autour de lui fourmille !
« S'il était sincère aujourd'hui,
« Il conviendrait, le pauvre hère,
« Qu'entouré des enfants d'autrui,
« Il croit quelquefois être père.
« — D'accord, dit le Manceau, mais quelquefois aussi,
« Conviens-en, l'ami, tu crois l'être?
« — Compère, autour de nous je ne vois, Dieu merci,
« Qu'enfants auxquels j'ai donné l'être.
« — Poussé par le plaisir bien plus que par l'amour,
« Lovelace [48] de basse-cour,
« A demi, je le sais, tu leur donnas le jour.
« Mais quel soin les a fait éclore?
« Sous ton aile, en naissant, vinrent-ils se ranger?

« Dans le besoin, dans le danger,
« Es-tu le protecteur que leur faiblesse implore!
« Entre eux et toi jamais fut-il rien de commun?
« Pas un ne te connaît, tu n'en connais pas un.
« Séparons-nous; et puis, observe
« Vers qui les conduira l'instinct reconnaissant.
« Tu leur donnas la vie... une fois; et moi, cent;
« Chaque jour je la leur conserve.
« Les doux soins dont tu te défends,
« C'est la paternité. Prodigue tes caresses:
« Tu peux avoir eu des maîtresses,
« Mais tu n'as jamais eu d'enfants. »

FABLE XV.

LA CLOCHE ET LE CARILLONNEUR.

Le voisinage d'un clocher
Est un assez sot voisinage.
Soit dit sans le leur reprocher,
Les cloches ont certain langage
Dont on se fatigue aisément :
Langage à vous rompre la tête,
Langage à tout événement,
Langage en vogue également,
Un jour de deuil, un jour de fête,
De baptême ou d'enterrement.
Ainsi maints hommes de génie
Que le bon Dieu fit tout exprès
Pour ennuyer leur compagnie [49],
A tout propos, sur tous sujets,
A pérorer sont toujours prêts.
Mais ces gens-là n'ont pas l'excuse
Que la cloche peut opposer
A tout mécontent qui l'accuse
De rarement se reposer.

« Par trop si je me fais entendre,
« Ami, dans sa mauvaise humeur,
« Est-ce à moi que l'on doit s'en prendre?
« Qu'on s'en prenne au carillonneur! »

Exposés au même reproche,
Que de médisants, aujourd'hui,
Ne sont pourtant, comme la cloche,
Qu'un instrument mû par autrui!

FABLE XVI.

LA BOUCHE PLEINE.

« Demande-t-on la bouche pleine ? »
Disait ma femme à son marmot :
« Fi ! qu'il est laid ! fi ! qu'il est sot !
« Il n'aura plus rien pour sa peine. »
Le marmot de pleurer, non qu'il eût appétit ;
Mais il était à table, et c'était là son centre ;
Mais il était de ceux dont le proverbe dit :
« Tes yeux sont plus grands que ton ventre. »
Ambitieux ! ambitieux !
Vous qui, comblés des dons de la fortune,
La poursuivez encor d'une plainte importune,
C'est ainsi que sont faits vos yeux.
A de nouveaux honneurs vous parvenez à peine,
Qu'à des honneurs nouveaux déjà vous prétendez.
Un peu plus de raison, enfants, vous l'entendez,
Demande-t-on la bouche pleine ?

FABLE XVII.

LES OURS MAL LÉCHÉS [50].

Une ourse avait mis bas; ourses du voisinage
D'accourir pour voir le poupon.
« Est-ce une fille? Est-ce un garçon?
« Est-il bien gros? Est-il bien sage?
« Sans que ce soit un damoiseau,
« Puisqu'il est le fils de son père,
« Comme un ange il doit être beau,
« Pour peu qu'il ressemble à sa mère.
« — Comme un diable il est laid, commère, »
Devait répondre la maman,
Si sur ce point, une fois l'an,
Maman pouvait être sincère.
La nôtre à tous les yeux cachait son nourrisson;
Masse informe, ébauche grossière,
Ours, qui d'ours n'avait que le nom;
D'un ours c'était bien la matière,
Mais il manquait la façon.
C'est à la lui donner que la dame s'applique.
Au fond d'un antre obscur, loin du monde et du bruit,

C'est à lécher sans cesse et relécher son fruit
Qu'elle met son étude unique.
Ses efforts n'ont pas été vains :
Ainsi qu'on voit la molle argile,
Sous les doigts d'un artiste habile,
Prendre un buste, un visage, et des pieds et des mains ;
Grâce aux soins qui le débarbouillent,
Du petit monstre, en peu de jours,
Les traits tour à tour se débrouillent,
Et c'est, s'il n'a changé, le plus joli des ours.
Sa mère, je le crois, ne lisait point Horace ;
Mais nous qui le lisons, nous autres beaux esprits,
Pourquoi moins qu'elle user de ses sages avis ?
Cent fois sur le métier remettez vos écrits,
A dit le maître du Parnasse.
Vains préceptes ! nos vers sont à peine ébauchés,
Que de les mettre au jour rien ne peut nous distraire,
Aussi sur le théâtre, aussi chez le libraire,
Mes amis, que d'ours mal léchés !

ÉPILOGUE.

Tandis que sur l'herbe étendu,
Au bord d'une onde enchanteresse,
Fuyant et la molle paresse
Et le travail trop assidu,
Je ris de l'humaine faiblesse,
Et j'use mes moments perdus
A médire de notre espèce,
Mais non pas des individus;
Qui peut troubler la paix du monde?
Contemplant les plaines de l'onde,
L'Europe a réclamé ses droits.
Napoléon s'arme, il se lève,
Et dans sa main brille le glaive
Qui fait et qui défait les rois.
Dans les secrets de sa colère,
Imprudent qui veut pénétrer!
J'ignore en quels lieux de la terre
Albion va le rencontrer;
Mais quels honneurs, mais quelle gloire
Seraient promis à ma mémoire,
Si je pouvais croire aujourd'hui,

Que mes rivaux dans l'art des fables
Ne me sont pas plus redoutables
Que l'univers entier pour lui[51]!

EN MAI 1812.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE I.

LE SIROP ET LES MOUCHES.

« On suivait Paul hier, on le fuit aujourd'hui.
« Me direz-vous, monsieur, à quelle circonstance
« Il faut imputer l'inconstance
« Que le public montre envers lui ? »
Après un moment de silence,
Monsieur l'abbé répond : « Mets d'abord, mets, mon fils,
« Ce bocal sur notre fenêtre.
« Est-il découvert ?—Non.—Découvre-le.— Mon maître,
« Il est plein de sirop. — Fais ce que je te dis.
« — Vous en aurez regret. — Peut-être.
« Tu riras si je m'en repens.
« — Ne voyez-vous donc pas quel essaim nous arrive ?
« Voilà déjà plus d'un convive,
« Qui se régale à nos dépens.

« — Il faut que tout le monde vive, »
Répond le sage en souriant.
« Le sucre est un mets très friand;
« Mais n'est-il fait que pour nos bouches?
« Et la terre est-elle, entre nous,
« Chiche à ce point d'un mets si doux,
« Qu'on n'en puisse laisser aux mouches?
« Il nous en reste assez pour toi.
« — Il est vrai. — Quant à Paul, quant à cette injustice,
« Dont tu veux savoir le pourquoi,
« Nous en reparlerons; pour l'instant laisse-moi :
« L'objet vaut qu'on y réfléchisse. »
Cependant autour du bocal
Bourdonne l'essaim parasite,
Et, comme à qui mieux mieux, chacun s'y précipite :
Si vaste qu'elle soit, la panse de cristal
Pour tant de commensaux bientôt est trop petite.
Ce spectacle amusa l'écolier jusqu'au soir.
N'ayant alors plus rien à voir,
Il reprit son propos. « — Un peu de patience.
« Est-ce en un jour, mon fils, que l'on peut tout savoir?
« Demain peut-être, grâce à notre expérience,
« En dirai-je un peu plus. » De crainte d'accident,
L'enfant veut recouvrir le vase en attendant.
Mais notre précepteur autrement en décide.
Il avait ses raisons. Le sirop cependant,
De doux qu'il fut, devient acide.
Plus matinal que le soleil,

Notre écolier à son réveil
De courir au bocal. Mais quelle est sa surprise !
Il ne retrouve, au lieu de ce peuple goulu,
Q'une mouche confite, et qui, comme à la glu,
Dans le sucre se trouvait prise.
« D'où provient tout ce changement?
« — Du motif qui, dans ce moment,
« Loin du malheureux Paul écarte tous les hommes.
« Les mouches, les amis dans le temps où nous sommes
« Se ressemblent plus qu'on ne croit.
« Cet essaim qui croît ou décroît,
« Suivant que la liqueur est plus douce ou plus aigre,
« T'apprend ce qu'entre humains parfois nous éprouvons,
« Suivant que le sort verse au vase où nous buvons,
« Ou du sirop, ou du vinaigre. »

FABLE II.

LES CHIENS QUI DANSENT ET LES CHIENS QUI NE DANSENT PAS.

Je suis un peu badaud, je n'en disconviens pas.
Tout m'amuse; depuis ces batteurs d'entrechats,
Depuis ces brillants automates,
Dont Gardel [51] fait mouvoir et les pieds et les bras,
Jusqu'à ceux dont un fil règle et soutient les pas [52],
Jusqu'aux Vestris [53] à quatre pattes,
Qui la queue en trompette, et le museau crotté,
En jupe, en frac, en froc, en toque, en mitre, en casque,
La plume sur l'oreille, ou la brette au côté,
Modestes toutefois sous l'habit qui les masque,
Moins fiers que nous de leurs surnoms,
Quêtent si gaîment les suffrages
Des musards [54] de tous les cantons
Et des enfants de tous les âges.
L'argent leur vient aussi. Peut-on payer trop bien
L'art, le bel art de Terpsichore?
Art unique! art utile au singe, à l'homme, au chien.
Comme il vous fait valoir un sot, une pécore!

C'est le clinquant qui les décore,
Et fait quelque chose de rien.
La critique, en dépit de mon goût et du vôtre,
Traite pourtant, lecteur, cet art tout comme un autre.
Quels succès sous sa dent ne sont pas expiés?
Qui n'en est pas victime en est le tributaire [55].
Le grand Vestris, le grand Voltaire [56],
Par sa morsure estropiés,
Prouvent qu'il faut qu'on se résigne
Et qu'enfin le génie à cette dent maligne
Est soumis de la tête aux pieds.
De cette vérité, que je ne crois pas neuve,
Quelques roquets tantôt m'offraient encor la preuve.
Tandis qu'au son du flageolet,
Au bruit du tambourin, sautillant en cadence,
Ces pauvres martyrs de la danse
Formaient sous ma fenêtre un fort joli ballet,
Un mâtin, cette fois ce n'était pas un homme,
Un mâtin, qui debout n'a jamais fait un pas,
Campé sur son derrière, aboyait, Dieu sait comme,
Après ceux qui savaient ce qu'il ne savait pas,
Après ceux, et c'est là le plaisant de l'affaire,
Après ceux qui faisaient ce qu'il ne peut pas faire.
Quoique mauvais danseur, en mes propos divers,
Pour la danse, en tout temps, j'ai montré force estime.
En douter serait un vrai crime;
J'en atteste ces petits vers.
Mais que sert mon exemple à ce vaste univers?

Je n'en crois donc pas moins le sens de cette fable
Au commun des mortels tout-à-fait applicable.
Chiens et gens qui dansez, retenez bien ceci:
L'ignorant est jaloux et l'impuissant aussi.

FABLE III.

LE HANNETON.

« Tu bourdonnes, n'es-tu pas libre? »
Disait un écolier au hanneton fâché
D'avoir toujours un fil à la patte attaché.
Ainsi parlait Octave[57] à ses sujets du Tibre.
Ainsi naguère encor j'entendais raisonner
D'honnêtes gens, qui tous n'étaient pas sur le trône.
La liberté pour eux, c'est un fil long d'une aune
Au bout duquel on laisse un peuple bourdonner.

FABLE IV.

LE SERMON DU CURÉ.

Mes bons amis, je dois en convenir,
Je n'imaginais pas qu'un mort pût revenir;
Que bien empaqueté, soit dans cette humble bière
Des humains du commun la retraite dernière,
Soit dans ce lourd cercueil dont le plomb protecteur
Plus long-temps au néant dispute un sénateur,
Au grand air un défunt pût jamais reparaître;
Et par aucun motif, si pressant qu'il puisse être,
Se reproduire aux yeux des badauds effrayés,
A ses vieux ennemis venir tirer les pieds,
Sommer ses héritiers de tenir leurs promesses,
Et forcer ces ingrats à lui payer des messes.
Un curé de notre canton,
Qui, s'il n'est esprit fort, est du moins esprit sage,
Deux fois par semaine, au sermon,
L'affirme cependant aux gens de son village.
« Or ça, lui dis-je un jour, plaisant hors de saison,
« Tantôt vous commenciez un somme,
« Ou bien vous perdez la raison.

« — La raison, répond le bonhomme,
« Laquelle à mon avis doit régner en tout lieu,
« Même en chaire, enseigne qu'à Dieu
« Au monde il n'est rien d'impossible.
« — Aucune vérité n'est pour moi plus sensible.
« — Vous reconnaissez, frère, en accordant ce point,
« Qu'à mon petit troupeau je n'en impose point,
« En lui disant que Dieu, mécontent qu'on se livre
« A de pernicieux penchants,
« Peut laisser les défunts lutiner les méchants,
« Afin de leur apprendre à vivre.
« — Bien ! et vous le prouvez ? — Appuyant quelquefois
« Ce dogme édifiant d'un pieux stratagème,
« Vers le soir, dans la grange ou sur les bords du bois,
« Je le prouve en faisant le revenant moi-même.
« Tantôt vêtu de blanc, tantôt vêtu de noir,
« J'ai vingt fois relancé jusque dans son manoir
« Tel maraud qui, déjà coupable au fond de l'âme,
« Et pendable un moment plus tard,
« Convoitait du voisin le fromage ou le lard,
« Ou bien la vache, ou bien la femme.
« Changeant, suivant le cas, et de forme et de ton,
« Assisté du vicaire et surtout du bâton,
« Ainsi dans ma paroisse exorcisant le crime,
« Régénérant les mœurs, je fais payer la dîme,
« Donne un père à l'enfant qui n'en aurait pas eu;
« Et quand au cabaret dimanche on s'est battu,
« Mettant l'apothicaire aux frais du bras qui blesse,

« Je fais faire ici par faiblesse
« Ce qu'on n'eût pas fait par vertu.
« Osez-vous m'en blâmer? — Moi, curé, je le jure,
« De tout mon cœur je vous absous;
« Et qui plus est je me résous
« A tolérer parfois quelque utile imposture.
« Par un vil intérêt vers le mal entraîné,
« Au bien si rarement quand l'homme est ramené
« Par le noble amour du bien même,
« En employant l'erreur qu'il aime
« Dominons le penchant dont il est dominé.
« Sans trop examiner si la chose est croyable,
« De la chose qu'on croit tirons utilité.
« Un préjugé sublime, une erreur pitoyable
« Peut tourner au profit de la société;
« Il est bon que Rollet tremble en rêvant au diable,
« Et César en pensant à la postérité [58]. »

FABLE V.

LA LANGUE DU CHIEN.

On ne supporte qu'à moitié
Le poids des misères humaines,
Quand le ciel accorde à nos peines
Les tendres soins de l'amitié.
Près de ce chien voyez son maître :
Blessé par le poignard d'un traître,
Dans sa douleur comme il sourit
A l'infatigable tendresse
De la langue qui le caresse
Et tout à la fois le guérit !

FABLE VI.

LES BROCHETS.

Quelques brochets jetés dans nos étangs
N'y sont pas tout-à-fait nuisibles.
Craints des poissons de tous les rangs,
Mais au fretin lui seul terribles,
S'ils vivent des petits, ils font vivre les grands.
Des avortons, sans cesse, engloutissant la tourbe,
Ils accroissent d'autant la part des gros mangeurs;
Et de plus à ces bons nageurs
Ne laissent pas le temps de croupir dans la bourbe.
Il faut dire la vérité :
La critique est utile, et sa sévérité
Dont notre apologue est l'emblème,
Peut avoir au Parnasse un salutaire effet;
Mais encor, pour cela, faut-il que le brochet
Ne soit pas du fretin lui-même.

FABLE VII.

HERCULE, LE LION, ET LES VERMISSEAUX.

Hercule avait chassé sur le mont Pélion.
Percés de traits inévitables,
Frappés de coups épouvantables,
Que de monstres défaits! Un énorme lion
A l'œil étincelant, à la voix menaçante,
A la faim toujours renaissante,
Depuis dix ans la crainte et l'horreur de ces lieux,
Ou le roi [59], si vous l'aimez mieux,
Malgré sa griffe aiguë et sa dent meurtrière,
Vaincu lui-même enfin gisait sur la poussière.
Du lion Néméen c'était l'affreux pendant.
Expirant comme lui sur une roche aride,
Il menaçait encor son vainqueur intrépide,
Dont la suite de loin tremble en le regardant.
Quelques vermisseaux cependant,
Qui, vils rebuts de la nature,
Sur quiconque a vécu s'arrogeant certains droits,
Des ânes, des lions, des goujats et des rois
Et des dieux mêmes, que je crois,

Font également leur pâture,
Quelques vermisseaux prétendaient
Qu'à tort on avait fait le défunt si terrible;
A leur gré, rien de plus risible
Que les bruits qui s'en répandaient.
« Trois coups ont suffi pour l'abattre.
« Il serait dès long-temps ce qu'il est aujourd'hui,
« Si, loin de trembler devant lui,
« Tel qu'il a digéré l'avait osé combattre.
« S'il a vaincu, s'il a régné,
« Sa force était dans leur faiblesse.
« — Cessez, dit Hercule indigné,
« Cessez un discours qui me blesse:
« Pareils à maint historien
« Qui dans sa nullité dissèque aussi la gloire,
« Vous réduisez l'obstacle à rien
« Pour réduire à rien la victoire.
« Quoi que vous en disiez, le roi de ces forêts
« N'était ni faible, ni timide.
« Songez que pour le vaincre il a fallu les traits,
« La massue et le bras d'Alcide. »

FABLE VIII.

L'ÉCUREUIL QUI TOURNE DANS SA CAGE ET LE CHIEN QUI TOURNE LA BROCHE.

« Laridon [60], soit dit sans reproche,
« C'est un sot métier que le tien, »
Disait un écureuil à certain citoyen
Qui de son espèce était chien
Et de son métier tournebroche.
« Pardon, petit ami, pardon;
« Mais ce que tu dis là, répond le Laridon,
« On le dirait peut-être avec plus de justice,
« Du métier que le long du jour
« Tu fais enfermé dans ce tour.
« — Ce n'est pas un métier; ce n'est qu'un exercice.
« — J'estime autant l'oisiveté.
« Cesse de tirer vanité
« De consommer ta force en efforts si futiles;
« Et méprise un peu moins mon humble activité.
« Tous tes pas sont perdus; tous les miens sont utiles. »

FABLE IX.

LE RAT ET LE VAISSEAU.

Fier de sa charge magnifique,
Fier de porter, je ne sais où,
Pour je ne sais qui, l'or du Chili, du Pérou,
Et du Potose et du Mexique[61],
Un gros vaisseau marchand revenait d'Amérique.
Le joyeux équipage était des plus complets :
Passagers, matelots, soldats, maîtres, valets,
Favoris de Plutus, de Mars ou de Neptune,
L'emplissaient, l'encombraient de la cave au grenier,
Ou du fond de cale à la hune,
Pour parler en vrai marinier[62].
De Noé l'arche était moins pleine.
Un rat cependant grimpe à bord,
Et, sans montrer de passe-port,
Sans saluer le capitaine,
S'établit parmi les agrès.
Un pareil commensal ne vit pas à ses frais.
Aussi s'aperçoit-on, tant au lard qu'au fromage,
Grignotés, écornés par l'animal rongeur,

Qu'on nourrissait un voyageur,
Qui n'avait pas payé passage.
Le conseil de guerre entendu,
Vu l'urgence, un décret rendu
Hors la loi met la pauvre bête.
En maint lieu maint piége est tendu,
Et des mâts maint chat descendu
De maint côté se met en quête.
Le proscrit, qui d'un coin oyait et voyait tout,
Et tremblait un peu pour sa tête,
Dès que le conseil se dissout,
Au patron, d'un peu loin, présente sa requête.
« Pitié, pardon, grâce, seigneur!
« Je renonce à la friandise.
« Foi de rat, foi d'homme d'honneur,
« Je vous paîrai le tort qu'a fait ma gourmandise.
« Seigneur, qu'on me débarque au port le plus voisin,
« J'y trouverai quelque cousin,
« Ou rat de cave [63] ou rat d'église [64],
« Mais gens à vous payer tout prêts.
« Le continent doit être près.
« Que ce soit Angleterre, ou Chine, ou France, ou Perse,
« J'ai partout là des intérêts
« Ou de famille ou de commerce;
« J'ai partout là crédit. — Ni crédit, ni pardons
« Pour les escroqueurs de lardons,
Dit en jurant l'homme à moustache.
« Force à la loi : Raton! Minet! » Le rat se cache.

Gascon, fils de Normand, il savait plus d'un tour.
Mais à quoi bon ? La nuit, le jour,
Cerné, guetté, chassé, harcelé sans relâche,
Il ne mange, boit, ni ne dort.
Peut-il échapper à son sort ?
Partout on a mis des ratières,
Partout on a fait des chatières,
Partout la peur, partout la mort !
Elle est préférable à la vie,
De terreurs ainsi poursuivie !
Mourons donc, mais en homme, et vengeons-nous d'abord.
Il dit, et de ses dents, meilleures que les nôtres,
Usant, limant, rongeant, perçant en maint endroit
La nef qui sur le Styx s'en va voguer tout droit,
Dans l'abîme qu'il s'ouvre il entraîne les autres.
Je tiens même d'un souriceau,
Qu'heureux plus que Samson [65] au jour de sa revanche,
A la ruine du vaisseau
Il échappa sur une planche.

En préceptes, lecteur ami,
Ce petit apologue abonde.
Si je l'en crois, en ce bas monde
Il n'est pas de faible ennemi.
De plus, le sage en peut induire,
Et l'homme puissant doit y voir
Qu'il est dangereux de réduire
Le petit même au désespoir.

FABLE X.

L'ARBRE ET LE JARDINIER.

— Lève une tête un peu moins haute,
Toi qui n'es bon qu'à me chauffer.
Tes fruits sont affreux. — C'est ta faute.
Ne devais-tu pas me greffer?

FABLE XI.

L'HUITRE ET LA PERLE.

Après n'avoir rien pris de toute la semaine,
Un pêcheur trouve une huître au fond de son filet:
« Rien qu'une huître! voyez, dit-il, la bonne aubaine,»
En la jetant sur le galet.
Comme il s'en allait, l'huître bâille,
Et découvre à ses yeux surpris
Une perle du plus grand prix
Que recélait sa double écaille.
Patience, au milieu du discours le plus sot
Ou du plus ennuyeux chapitre,
On peut rencontrer un bon mot,
Comme une perle dans une huître.

FABLE XII.

LE LOUP ET SA MÈRE.

LA LOUVE.

Rarement à changer on gagne.
Pourquoi veux-tu courir les champs?
Crois-moi, reste sur la montagne.
J'aime ces bois, j'aime les chants
Que ce vieux pâtre y fait entendre.
Son chien n'est pas des plus méchants.
Plus prompt à fuir qu'à se défendre,
S'il aboie, il ne mord jamais;
On n'y vit que de chevreau; mais,
S'il n'est gras, du moins est-il tendre.

LE LOUP.

Qui? moi! rester dans ces déserts
Pour n'ouïr que les mêmes airs
Sur des pipeaux toujours plus aigres?

Qui ? moi ! rester sur ce rocher
Pour jeûner ou pour n'accrocher
Que des chevreaux toujours plus maigres ?
A ce mets borner mon espoir,
Et d'agneaux quand la plaine abonde,
N'en pas tâter, n'en pas plus voir
Que s'il n'en était point au monde ?
Ah ! fuyons loin de ce canton,
Théâtre obscur pour mon courage !
Vous le savez : dès mon jeune âge,
J'aimai la gloire et le mouton.
J'y retourne : en un frais bocage
Qu'environnent des prés fleuris,
Où sont rassemblés et nourris
Les doux agneaux du voisinage,
Demain, ce soir, je m'établis
Tout au beau milieu des brebis.
Défrayé par droit de conquête,
Comme un héros russe ou prussien,
J'engraisse là sans craindre rien ;
Car est-il ou berger ou chien
Assez fort pour me faire tête ?

LA LOUVE.

Sur ce point je suis sans effroi.
Pris séparément, ce me semble,

Aucun d'eux n'est plus fort que toi;
Mais si l'intérêt les rassemble,
Mon fils, crois-tu de bonne foi
Être aussi fort qu'eux tous ensemble?

FABLE XIII.

LES CHARBONNIERS, LES MEUNIERS, ET LE MARGUILLIER.

Entre nos frères les meuniers
Et nos frères les charbonniers
J'ai vu régner long-temps une haine assez forte.
A quel propos? C'était... que le diable m'emporte,
Si plus qu'eux-mêmes je l'ai su!
Eh! n'est-ce pas souvent pour un malentendu
Qu'un premier combat se donne?
Le tort en est à tous, comme il n'est à personne,
Au second, où l'on rend ce que l'on a reçu,
Où l'on se bat du moins parcequ'on s'est battu.
Mais revenons au fait: ainsi qu'on peut le croire,
Chaque héros dans sa valeur,
Se signalant pour sa couleur,
Criait haro sur l'autre, et tombait, dit l'histoire,
Charbonnier sur la blanche et meunier sur la noire.
Par la seule nature armés,
Les voyez-vous en cent manières
Les bras tendus, les poings fermés,

Venger l'honneur de leurs bannières ?
Que de coups donnés et rendus!
Que de flots de sang répandus
Par tous ces nez cassés des mains de la victoire !
Chantre de Jeanne et de Bourbon [66],
C'est ta voix qui devrait transmettre la mémoire
De tous ces preux couverts de gloire et de charbon,
Couverts de farine et de gloire!
Certain jour cependant que ces poudreux guerriers
Se reposaient sur leurs lauriers,
Un philosophe, un philanthrope,
Un marguillier [67], mortel ennemi des combats,
Tenta de mettre un terme à ces trop longs débats.
D'un manteau neutre il s'enveloppe;
Et le voilà, du matin jusqu'au soir,
De l'un à l'autre camp sans cesse en promenade;
Qui va, vient et revient, en courtier d'ambassade,
Du noir au blanc, du blanc au noir.
Or, à son drap qui n'est noir, ni blanc, mais pistache,
Tantôt le blanc, tantôt le noir laisse une tache.
Comme on en murmurait d'un et d'autre côté :
« Charbonniers et meuniers, dit-il, parlons sans feinte :
« Voit-on les deux partis, sans prendre un peu la teinte
« Des gens à qui l'on s'est frotté ? »

FABLE XIV.

LE CACHET.

Sur la cire brûlante imprimons une image ;
Elle s'y fixera d'autant plus fortement
Que le cachet si mou dans le premier moment,
En se refroidissant se durcit davantage.
Leçon pour nous : par un outrage
Avons-nous blessé notre ami,
Et du mal dont il a gémi
Voulons-nous effacer jusqu'à la cicatrice ;
Qu'au plus tôt il soit réparé,
Avant qu'en son cœur ulcéré
L'amitié se refroidisse.

FABLE XV.

LES AMIS A DEUX PIEDS, ET LES AMIS A QUATRE PATTES.

« Je préfère un bon cœur à tout l'esprit du monde,
« Et d'amis à deux pieds je me passe fort bien, »
Disait certain monsieur qui vit avec son chien
Dans une retraite profonde.
« Je n'ai pas d'autre ami que lui,
« Humains; et s'il tient aujourd'hui
« La place qu'en mon cœur long-temps vous occupâtes,
« C'est qu'il ne m'est pas démontré
« Que l'on ait aussi rencontré
« L'ingratitude à quatre pattes. »

FABLE XVI.

LA FEUILLE [68].

— De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène.
Sans me plaindre ou m'effrayer,
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

FABLE XVII.

LES SABOTS DE POLICHINELLE.

Polichinelle, à toi nous voilà revenus.
J'y reviens volontiers, c'est un ami d'enfance ;
Garçon d'esprit d'ailleurs, dans son extravagance,
Fertile en mots profonds, des badauds retenus ;
Garçon d'humeur toujours égale,
Non pas comme un quidam que nous avons connu,
Du matin jusqu'au soir plus mauvais que la gale ;
Mais toujours avenant, mais partout bien venu,
Trinquant avec qui le régale,
Et point fier, quoique parvenu.
Rien n'est indifférent dans un homme aussi rare.
Sachez donc, mes amis, quelle ingénuité
En son accoutrement, qui vous paraît bizarre,
Lui fait joindre aux galons, dont le riche se pare,
Les sabots de la pauvreté.
La fortune en tout temps ne lui fut pas prospère.
Il eut un bûcheron pour père ;
Bon homme, en qui l'amour paternel décroissait
Juste dans la mesure où son fils grandissait ;

Et qui disait parfois : « Je crois, Dieu me pardonne,
« Que j'aimais mieux l'enfant quand il était petit.
« Dieu fait bien ce qu'il fait; mais d'où vient qu'il me donne
« Un fils de si bon appétit ? »
Il est vrai que ce fils, encore à la lisière,
Si j'en crois un voisin qui l'a vu de ses yeux,
Coûtait plus à lui seul que sa famille entière,
Ne faisait rien qui vaille, et n'en mangeait que mieux.
Sur la nature enfin l'avarice l'emporte.
L'indigent est cruel comme l'ambitieux.
Lassé d'une charge aussi forte,
Le bon père, un beau jour, met son fils à la porte.
Voilà Polichinelle à la grâce de Dieu;
Ce qui, dans le siècle où nous sommes,
Veut dire abandonné des hommes,
Et n'ayant pain, ni feu, ni lieu.
Il ne lui reste rien au monde,
Que deux chemises sans jabots,
Une panse un peu large, une échine un peu ronde,
Un vieil habit et des sabots.
Au surplus, ne sachant rien faire,
Sinon boire et manger, talent assez commun ;
Il apprit vingt métiers, mais il n'en sait pas un :
Comment sortira-t-il d'affaire ?
Il y pense en pleurant. Cet heureux don des pleurs,
Qui dans le cœur d'autrui fait passer nos douleurs,
Bien qu'au cerf rarement l'épreuve en soit utile,
A servi quelquefois l'homme et le crocodile.

Il a sauvé Sinon, je l'ai lu dans Virgile[69];
Il sauva notre ami : non pas qu'en larmoyant
Il ait produit l'effet que je viens de décrire,
Au contraire ; on pleurait peut-être en le voyant,
Mais c'était à force de rire.
Cet effet singulier lui tint lieu de talent
Près du sieur Brioché [70], si fameux dans l'histoire.
« Voilà, dit ce grand homme, un paillasse excellent
« Pour mon théâtre de la Foire.
« En place de mon grimacier,
« Dont le public paraît ne plus se soucier,
« Si j'engageais ce bon apôtre? »
Polichinelle accepte ; il faut gagner son pain.
Hélas ! il serait mort de faim
S'il avait pleuré comme un autre.
Il débute ; en dehors d'abord il se montra,
Et puis en dedans il entra.
Or vous savez, messieurs, mesdames,
Dans son métier s'il prospéra,
S'il fut charmant dans l'opéra,
S'il fut excellent dans les drames.
Auprès de Melpomène il perdit son procès ;
Mais il fit sa fortune en faisant la culbute.
Que d'acteurs contre sa chute
Voudraient changer leurs succès!
Dans son heureux caractère
Rentré pour n'en plus sortir,
Grâce à l'argent des sots qu'il a su divertir,

Il est capitaliste, il est propriétaire.
C'est presque un seigneur, vraiment!
Au reste, employant gaîment
Le bien que gaîment il gagne,
Il a maison de ville et maison de campagne,
Et, ce point-là surtout ne doit pas être omis,
Bonne table pour ses amis.
Aussi, comme il en a! Bravant mode et coutume,
Chacun sait qu'à sa guise il s'est fait un costume
Où, sans être obligé de se déboutonner,
Il boit, mange et rit tout à l'aise.
Cet habit vaut le nôtre, il l'a fait galonner.
En jabot de dentelle il a changé sa fraise.
Mais quand tout devrait l'inviter
A quitter les sabots, il veut, ne vous déplaise,
Il veut ne les jamais quitter.
La raison qu'il en donne au reste est fort honnête.
« Souvent les parvenus se sont trop oubliés;
« Quand l'orgueil me porte à la tête,
« Dit-il, je regarde à mes pieds.
« Ils me rappellent tout; mes parents, leur misère,
« La détresse où j'étais quand Brioché me prit.
« — Polichinelle, en tout le sort te soit prospère!
« C'est le fait d'un bon cœur, comme d'un bon esprit,
« De ne point rougir de son père. »

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE I.

LA DÉBACLE.

Ici point d'hiver éternel,
Et parfois en solide glace
Du liquide élément s'il durcit la surface,
Ce n'est pas pour long-temps. D'un regard paternel,
Le soleil consolant la nature éplorée,
Vient réparer bientôt le mal qu'a fait Borée.
Cependant jusqu'aux jours nouveaux,
Que le Bélier céleste avec les fleurs amène,
A nos regards et la terre et les eaux
Ne forment qu'une même plaine.
Naguère un imprudent s'avisa d'y bâtir.
« Mais vous n'y pensez pas, lui disait-on. — J'y pense;
« Et veux ici même établir
« Le centre d'un domaine immense.

« — Mais c'est bâtir sur l'eau. — C'est bâtir sur le roc.
« Qu'on me trouve un terrain plus égal et plus ferme.
« Cède-t-il sous le poids? fléchit-il sous le choc?
« — Mais sa solidité pourrait avoir un terme.
« Attendons le dégel prochain.
« — Plus de mais. A l'instant que l'on se mette en train.
« Si la tour de Babel n'est pas encor finie,
« C'est qu'on y parlait trop. Son avis à chacun,
« C'est de droit; mais de fait, comme on n'en suivra qu'un,
« Suivez le mien. » Discours d'un homme de génie
Qui n'avait pas le sens commun!
N'importe : la maison s'élève,
S'étend, et se couvre et s'achève.
Quoique faite à la hâte, elle effaçait, dit-on,
Les plus beaux castels du canton.
En son manoir notre homme aussitôt s'emménage,
Et souriant à son ouvrage,
« Nous pouvons de l'hiver attendre ici la fin;
« Au printemps, grâce à Dieu, nous ferons le jardin;
« Qu'il vienne! » Il est venu... Tout près du Capricorne,
Le soleil, se tournant enfin vers nos climats,
Prend pitié du Cancer [71], qui, transi, triste et morne,
Grelottait couvert de frimas.
Quoique de loin, partout où ses rayons se glissent,
La neige disparaît, les glaçons s'amollissent,
L'hiver recule et fuit vers les antres du nord.
Et notre château? Comme il tint ferme d'abord,
A sa solidité l'on s'obstinait à croire.

Les gens qu'il abritait chantaient déjà victoire.
Quand, avec un horrible bruit,
Tout-à-coup on entend, on voit s'ouvrir la glace!
Plus d'édifice : un souffle, un moment l'a détruit;
Et l'œil des bords du lac où je l'ai vu construit,
Aux flots indifférents demande en vain sa place.

Les états ont de temps en temps
Des jours d'hiver et de printemps.
Qui bâtit alors sa fortune
Doit, se défiant de ses yeux,
Consulter le temps et les lieux,
Et surtout la raison commune.
Le bon sens est parfois l'objet de nos mépris.
C'est à tort; d'ordinaire il indique l'obstacle,
Il juge le terrain, que tant de grands esprits
Souvent n'ont bien connu qu'au jour de la débâcle.

FABLE II.

LE VILAIN ET LE GALANT HOMME.

Un misérable, un malotru,
Un vilain, tout couvert de haillons et de boue,
Montrait le poing, faisait la moue
A quiconque était bien vêtu.
Il tenta même un jour d'engager la bataille
Avec un cavalier, fils de bonne maison,
Qui, bien que d'humeur et de taille
A mettre un homme à la raison,
Se tenait hors de toute atteinte.
Mon vilain, qui s'était mépris,
Et prenait l'effet du mépris
Pour un effet de la crainte,
N'en devint que plus fanfaron:
« Si je ne le voyais, dit-il, pourrais-je croire
« Qu'un beau monsieur soit si poltron!
« — Oui, j'ai peur d'un combat sans gloire,
« Dit l'homme au bel habit: puis-je, sans m'avilir,
« Même y remporter la victoire,
« Et te battre sans me salir? »

FABLE III.

LE DIAMANT BRUT ET LE DIAMANT FAUX.

Chez mon voisin le lapidaire
Sont deux gros diamants, l'un brut, et l'autre faux,
Bien qu'il soit de l'eau la plus claire.
L'un semble un vrai caillou; l'autre, tout au contraire,
Brillant de mille feux, se montre sans défauts;
Du Sancy, du Régent [72] on le croirait le frère;
Et ce n'est pourtant que du verre!

Heureux effet de l'éducation!
Notre diamant brut, c'est l'esprit sans culture,
C'est l'esprit tel qu'il est donné par la nature:
Qu'attend-il pour briller dans sa perfection?
Qu'une main savante, au plus vite,
Lui donne ce poli, qui, par l'art inventé,
Parfois même à la nullité
Prête aussi l'éclat du mérite.

FABLE IV.

LE CHASSEUR ET LE GIBIER.

Ici-bas rien de général ;
Bonheur, malheur, tout s'y compense.
Souvent l'un voit son bien où l'autre voit son mal.
Cette fable au lecteur le prouvera, je pense.
Suivi d'un basset efflanqué,
L'ami Guillot part pour la chasse ;
Lièvre, lapin, perdreau, bécasse,
Tout est tiré, tout est manqué.
« Jour de guignon, dit-il en se grattant la tête !
« — Maître, dit le basset, on ne peut le nier,
« De guignon pour le braconnier ;
« Mais pour le gibier, jour de fête ! »

FABLE V.

ARACHNÉ ET PROGNÉ.

Quand Progné [73], changeant de forme,
Prit rang parmi les oiseaux ;
Quand Arachné, laissant et navette et fuseaux,
Des insectes filants devint le plus difforme,
Si ce n'est le jour même, au moins le lendemain,
Il leur fallut songer à leur cuisine.
Si malheureux qu'on soit, quand on n'est pas Romain,
Rarement on se détermine
A se laisser mourir de faim.
Or donc, loin d'être sourde à la voix de nature,
Qui de nos vrais besoins tout bas nous avertit,
Chaque dame écoutant un nouvel appétit,
Se met aux moucherons pour toute nourriture.
« Grâce au ciel, dit Progné, Jupiter, à foison,
« Sur les eaux, dans les airs, en offre aux hirondelles.
« Mais comment faites-vous, vous qui n'avez point d'ailes
« Et ne quittez pas la maison?
« — Grâce aux filets que je sais tendre,
« Je passe ici fort bien mon temps,

« Dit Arachné ; courez, j'attends ;
« Et je ne perds rien pour attendre. »

Ainsi, tandis qu'en son avidité,
Et par terre et par mer poursuivant la fortune,
Le commerçant tourmente et Cybèle et Neptune ;
Sous son toit, sans fatigue et sans oisiveté,
L'artisan la saisit au sein de sa patrie,
Et nous apprend que l'industrie
Vaut autant que l'activité.

FABLE VI.

LES ARTILLEURS ET LES ARTIFICIERS.

Dès que frère Roger Bacon [74],
Avec un peu de sel, de soufre et de charbon,
Eut fait une nouvelle foudre;
Pendable imitateur des célestes carreaux,
Pour le malheur de l'homme et celui des perdreaux,
Dès qu'il eut inventé la poudre;
On vit deux genres d'ouvriers,
Par un contraste assez étrange,
Faire usage à l'envi de ce bruyant mélange,
Ce sont les artilleurs et les artificiers :
Les uns agents du dieu qui préside aux conquêtes,
Et les autres d'un art qui brille dans nos fêtes.
Ainsi le salpêtre infernal,
Selon l'artisan qui l'emploie,
Donne également le signal
De la fureur et de la joie.
Au gré des caprices du sort,
Tantôt il forme ces tempêtes
Qui, funestes à tant de têtes,

Sortent du bronze avec la mort;
Tantôt, ministre d'allégresse
Au sein de la publique ivresse,
Allumé par la paix, la gloire et les amours,
Il rayonne en soleil, il rejaillit en gerbes,
Il étincelle en pluie; et dans ses jeux superbes
Prête aux plus sombres nuits l'éclat des plus beaux jours.

Ces effets opposés, l'esprit sait les produire.
Peut-on le louer trop? Peut-on trop l'accuser?
S'il a le don d'amuser,
A-t-il moins le don de nuire?

FABLE VII.

L'ÉCREVISSE.

Les citoyens d'un lac, en un jour de détresse,
A travers champs voulaient dépêcher un courrier,
Je ne sais trop à quelle adresse.
Tout nageur n'est pas propre à faire ce métier.
Poissons, ainsi que nous, dans leur diplomatie
Ont quelquefois besoin d'un ministre amphibie.
L'écrevisse à l'instant, sans se faire prier,
Pour le message se propose.
« De mon agilité que le sénat dispose.
« A la course, à la nage habile également,
« Je puis servir l'état sur plus d'un élément.
« Pour l'esprit, sur le mien je crois qu'on s'en repose. »
Un Gascon n'aurait pas mieux dit.
A ce discours, comme on le pense,
La gent écaillée applaudit.
On donne à l'orateur ses lettres de crédit,
Ou, si vous l'aimez mieux, ses lettres de créance.
Puis, en lui désignant et la route et l'endroit
De l'œil, car sûrement ce n'était pas du doigt,

« Devant vous, disait-on, marchez, allez tout droit. »
En arrière aussitôt notre courrier s'élance,
En saluant les assistants.
« Mais que faites-vous là? disaient ses commettants.
« — Ne le voyez-vous pas? J'avance. »

Le nombre de ces gens ne peut se calculer
Qui, dans ce siècle de lumière,
Avancent de cette manière :
Marcher, pour eux c'est reculer.

FABLE VIII.

LES BARONS, LES OISEAUX, ET LES ARTISTES.

Certain baron, dans son petit domaine,
Se disait heureux comme un roi,
Et l'était un peu plus peut-être. Exempt d'effroi,
De soucis même, exempt surtout de gêne,
Sans dégoûts, sans besoins, mais non pas sans désirs,
Tantôt dans son manoir accueillant les plaisirs,
Tantôt les rencontrant dans les bois, dans la plaine,
Tantôt chez les voisins, à table, au jeu ; l'ennui
Ne l'a surpris jamais ni chez eux ni chez lui.
Au titre de baron, dont son rang le décore,
Disons qu'il unissait un autre titre encore,
Celui de bienfaisant ; comme il faut déclarer
Qu'attaqué sur ce point d'une étrange faiblesse,
De ce titre il semblait encor plus se parer
Que de ses titres de noblesse.
Ridicule, s'il en est un !
Mais comme il n'est pas très commun,
Et que tout, grâce à lui, prospérait à la ronde,
N'allons pas en rire trop haut;

Et dans un gentilhomme excusons un défaut
Qui le rendait utile au monde,
Qui, jusqu'en leurs greniers cherchant des malheureux,
(Il en est même ailleurs dans les temps où nous sommes!)
Étendait ses soins généreux
Aux animaux ainsi qu'aux hommes,
Dispensait de la même main
Aux oiseaux son froment, aux indigents son pain;
Et ne permettait pas au chasseur inhumain
D'effrayer le bonheur tranquille
Des amants, des époux ailés
Qui, dans ses créneaux rassemblés,
Sous sa protection venaient chercher asile.
Aussi, quels doux concerts en la douce saison
Retentissaient autour de la noble maison!
Louanges par le cœur dictées!
Louanges, dont l'accord est d'autant plus flatteur
A l'oreille du bienfaiteur,
Que sans les rechercher il les a méritées!
Tôt ou tard, à la mort chacun doit son tribut.
Baron même, on finit par arriver au but
Où tendent tous les pas de toute créature;
Où, petit à petit, la main de la nature
Nous entraîne incessamment;
Et qu'à pied l'on atteint quelquefois plus gaîment,
Mais non moins vite qu'en voiture.
Or le décès du meilleur des barons,
Mort trop tôt, bien pourtant qu'il ne soit pas mort jeune,

Fut le signal du deuil pour tous les environs;
Et qui pis est celui du jeûne.
Perdre qui vous nourrit, c'est un double malheur!
Le temps s'efforce bien d'en vaincre la douleur;
Mais l'appétit toujours fidèle,
A l'heure de chaque repas
Qu'on dut faire et qu'on ne fait pas,
Sans charité la renouvelle.
Le vieux baron défunt, voilà notre château
Sous les lois d'un seigneur nouveau.
Celui-là, dit l'histoire, était un hobereau
Qui, dernier rejeton d'une famille ancienne,
Et fier d'en réunir les titres et les biens,
Ne connaissant que lui, ses aïeux et ses chiens,
N'estimait, n'aimait rien que leur race et la sienne.
Aussi chiens de tous poils et chiens de tous museaux,
Chiens couchants, chiens courants, chiens à queue écourtée,
A pieds droits ou tortus, à jambes de fuseaux,
Troupe à servir ses goûts par les siens très portée,
Suivait-elle en tous lieux ses pas,
Partageant ses plaisirs et voire ses repas.
Vrai Jupiter d'ailleurs, quittant fort peu la foudre,
Quand monseigneur levait le nez vers ses créneaux,
S'il daignait penser aux moineaux,
C'était pour leur tirer sa poudre.
Quant à la graine, adieu panier [75] !
Tous les oiseaux jusqu'au dernier
L'un après l'autre délogèrent.

Les échos attristés en perdirent la voix;
Et comme les amis des bois,
Les amis du château, dit-on, s'en affligèrent.
Du silence éternel qui règne autour de lui,
Monseigneur même un jour éprouvant quelque ennui :
« Pourquoi fuir de cette demeure ? »
Dit-il, d'un ton de maître, au plus gai des pinsons
Qui fuyait en sifflant. « J'aime assez vos chansons.
« Revenez et chantez. — Moi, baron, que je meure
« Si j'y reviens, répond l'autre à son suzerain.
« Vous aimez la musique et vous faites du train !
« Et vous nous condamnez à jeuner en trapistes [76] !
« Serviteur : apprenez qu'aussi bien qu'aux artistes,
« Il nous faut pour chanter, la paix et puis du grain.

FABLE IX.

LE CERF-VOLANT.

Un cerf-volant aux ailes d'or,
A la queue ondoyante, aux pendantes oreilles,
En longueur, en grosseur, en pesanteur pareilles,
Dans les cieux avait pris l'essor.
Emporté par les vents bien au-delà des nues,
Dans les hautes plaines de l'air
Où se forge la foudre, où s'allume l'éclair,
Et de Garnerin [77] si connues,
Tout voisin du séjour des dieux,
Il échappait aux meilleurs yeux.
Sa tête n'y tint pas. Tous les jours elle tourne
A gens montés moins haut! « N'était ce maudit fil,
« J'irais plus haut encor! J'irais, s'écriait-il,
« Jusqu'au trône éternel où Jupiter séjourne.
« Ne puis-je m'en débarrasser? »
Comme il disait ces mots, le fil vient à casser.
Vous devinez le reste; il dégringole. En butte
Aux outrages des vents qu'il croyait dominer,
Nouvel Icare, il voit son vol se terminer

Par la plus misérable chute.

Méditez la leçon que ce récit contient,
Étourdis, dont la tête est parfois blanche et chauve:
La puissance qui nous retient
Est souvent celle qui nous sauve.

FABLE X.

LA RIVIÈRE ET LES RUISSEAUX.

Un fleuve qu'enorgueillissait
Sa puissance presque royale,
Gourmandait les ruisseaux dont l'urne libérale
En se vidant le remplissait :
« Vos tributs se font bien attendre ;
« Prenez-vous de nouveaux détours ?
« Ils murmurent, je crois ? Trève à tous ces discours
« Que je suis ennuyé d'entendre. »
Ces discours étaient donc bien sots ? — Un roi sensé
Ne s'en serait pas offensé.
« Xercès aux flots jadis donna les étrivières [78] ;
« Bien loin de l'imiter, sire, avec vos vassaux
« Prenez, lui disaient-ils, de plus douces manières ;
« Au fleuve, avec le temps, chacun porte ses eaux :
« Ne tarissez pas les ruisseaux,
« Ce sont eux qui font les rivières. »

FABLE XI.

LE CHAT, LE CHIEN, ET LE MAÎTRE.

Amitié! doux penchant que la nature a mis
Au nombre des besoins pour tout être sensible,
Bien que par choix le sage à ton joug soit soumis,
D'un peu d'illusion n'es-tu pas susceptible?
Chacun veut avoir des amis.
Ne vous en faut-il pas, bonnes gens que vous êtes,
Dans les plaisirs, dans le danger,
Pour conserver vos biens, voire pour les manger?
Sans eux, rien de complet dans vos deuils, dans vos fêtes,
Point de doux entretiens, point de joyeux repas;
Et, si chez les humains vous n'en rencontrez pas,
N'en cherchez-vous pas chez les bêtes?
Monsieur Guillaume en avait deux:
C'était son chien, son chat. Assis au milieu d'eux,
Voyez-le, chaque jour, accorder part égale
A ces fidèles commensaux,
Des mets les plus exquis, des plus friands morceaux
Dont à dîner il se régale.
Aussi comme on l'aimait! « Je veux, disait Raton,

« De ma peau qu'on fasse un manchon ;
« Je veux être écorché, si jamais j'abandonne
« Une condition si bonne.
« Et moi ! je veux mourir sous le bâton ;
« Je veux, disait Pataud, que sans grâce on m'assomme
« Si l'on me voit quitter jamais un si brave homme. »
Chacun était de bonne foi.
Monsieur Guillaume en eut trop tôt la preuve.
Hélas ! c'est une triste épreuve
Que de se voir contraint à sortir de chez soi ;
Que de voir le doux héritage
Où, plus heureux qu'un roi, l'on vivait sans souci,
D'un avide étranger devenir le partage.
Job eut ce déplaisir ; monsieur Guillaume aussi.
Sa cuisine en pâtit. Adieu chapons du Maine,
Adieu veau de Pontoise, adieu gras ortolans,
Fins jambons, pâtés succulents ;
Vous fuyez l'indigent ; le pain lui reste à peine !
Le pain sec ! c'est bien peu pour un chien, pour un chat.
Raton, sensible et délicat,
Prétend qu'aux frais du pauvre il est cruel de vivre,
Reste, et se croit discret quand il n'est qu'un ingrat.
« Et toi, Pataud ? — Raton, moi refuser de suivre
« Celui qui fut mon bienfaiteur ?
« Me prends-tu pour un homme ou pour un chat ? Mon cœur
« Sans scrupule à l'instinct de l'amitié se livre.
« A force de fidélité
« Elle craint peu d'être importune.

« Mon maître m'a fait part de sa prospérité,
« J'aurai part dans son infortune.
« Le sentiment me dit, ainsi que la raison,
« Qu'en agir autrement serait agir en traître.
« Adieu; je suis le chien du maître.
« — Et moi le chat de la maison. »

FABLE XII.

LE BON GRAIN ET LE MAUVAIS.

AUX AMIS QUI ME RESTENT.

Voyez, à l'arrière-saison,
Sous le fléau qui le travaille,
Le blé jaillir de sa prison
Et se séparer de la paille.
Bientôt après, dans le grenier
Où le métayer le renferme,
Où d'un bras souple autant que ferme
Le vanneur le tourmente en ce vaste panier[79],
Voyez-le, s'épurant par cette autre fatigue,
Se séparer du mauvais grain,
Qui trop souvent au bon dispute le terrain,
Et dont la providence est vraiment trop prodigue.
C'est votre histoire, ô mes amis!
Si l'épreuve un peu rude où le sort m'a soumis
A tant soit peu réduit votre nombre, j'atteste
Que, sur cet osier agité
Par les mains de l'adversité,
Le pur froment du moins me reste.

FABLE XIII.

LA FUSÉE.

En lumineux sillons, dans son élan rapide,
Du sein de la poussière allant frapper les cieux,
D'où vient que la fusée, échappant à nos yeux,
Tout aussitôt se perd dans l'ombre et dans le vide?
C'est que l'ardent salpêtre enfermé dans son cœur
Brise, en la consumant de sa propre splendeur,
Cette prison qu'il s'est ouverte.

La cause de notre grandeur
Peut l'être aussi de notre perte.

FABLE XIV.

LE FROMAGE.

Nous l'avons nous-même éprouvé,
A maint appétit dépravé
L'homme se livre, et c'est dommage!
Quelle en est la cause? Aux gourmets
D'où vient leur goût pour certains mets
Et surtout pour certain fromage?
Du fond sur lequel est basé
Le goût que tel homme blasé
A pour son infâme entourage.
Le corps, le cœur est-il repu?
C'est le mets le plus corrompu
Qui le ragoûte davantage.

FABLE XV.

LES DEUX BAMBOUS [80].

L'an passé, c'était l'an quarante;
L'an passé, le grand-turc disait au grand-visir :
« Quand pour régner sous moi j'ai daigné te choisir,
« Rustan, je te croyais d'une humeur différente.
« Rustan met son plus grand plaisir
« A me contrarier; quelque ordre que je donne,
« Au lieu d'obéir, il raisonne;
« Toujours des si, toujours des mais;
« Il défend ce que je permets;
« Ce que je défends, il l'ordonne.
« A rien ne tient qu'ici je ne te fasse voir
« A quel point je suis las de ces façons de faire.
« Tu frises le cordon sans t'en apercevoir.
« Va-t'en. Qu'on fasse entrer mon grand-eunuque noir.
« C'est celui-là qui connaît son affaire;
« C'est celui-là qui, toujours complaisant,
« Sans m'étourdir jamais de droit et de justice,
« N'ayant de loi que mon caprice,
« Sait me servir en m'amusant.

« Jamais ce ton grondeur, jamais cet air sinistre.
« Ainsi que tout désir m'épargnant tout travail,
« Il conduirait l'empire aussi bien qu'un sérail:
« J'en veux faire un premier ministre.
« — En fait de politique et de gouvernement,
« Sultan, dit le visir, chacun a son système;
« Te plaire est le meilleur : le mien conséquemment
« Est mauvais; toutefois ne pourrais-je humblement
« Te soumettre un petit problème?
« — Parle. — Ce n'est pas d'aujourd'hui
« Que péniblement je me traîne;
« Vieux et cassé, sultan, dans sa marche incertaine,
« Ma faiblesse a besoin d'appui.
« Or, j'ai deux roseaux de la Chine :
« Plus ferme qu'un bâton, l'un ne sait pas plier;
« L'autre, élégant, léger, droit comme un peuplier,
« Est plus souple qu'une badine.
« Lequel choisir? — Lequel, Rustan? Je ne crois pas
« Qu'un flexible bambou puisse assurer nos pas.
« — Tu le crois, lorsque tu m'arraches
« Ton sceptre affermi par mes mains
« Pour le livrer à des faquins
« Sans caractère et sans moustaches? »

Rois, vos ministres sont pour vous
Ce qu'est pour nous ce jonc dont l'appui nous assiste.
Je le dis des visirs ainsi que des bambous,
On ne peut s'appuyer que sur ce qui résiste.

FABLE XVI.

LA PLUME ET L'ÉPÉE.

« Rentreras-tu dans le fourreau
« Instrument funeste à la terre ?
« Ta soif, que rien ne désaltère,
« Veut-elle encor du sang nouveau ?
« La nature en est épuisée.
« Depuis vingt ans, sous vingt prétextes différents,
« N'arrose-t-il pas par torrents
« L'Europe sous les pas de tant de conquérants
« Horriblement fertilisée ?
« Que dis-je ! As-tu jamais donné trève aux humains ?
« De tout temps, à toute heure, en tout pays, tu frappes ;
« De Caïn jusqu'à nous, passant de mains en mains,
« Aux brigands, aux héros, soldats grecs ou romains,
« Soldats des empereurs, gaulois, chinois, germains,
« Soldats des rois, soldats des papes ;
« Tranchant tout, ne dénouant rien ;
« Souvent meurtrier même au droit qui te réclame,
« Respectes-tu quelque lien ?
« Distingues-tu le mal du bien,

« Et l'honnête homme de l'infâme?
« Maudit soit l'inventeur de la première lame!
« L'enfer dont il est citoyen,
« L'enfer dont il nourrit la flamme,
« L'enfer avait forgé son âme
« D'un acier plus dur que le tien! »
Or c'était sur ce ton solennel et sinistre
Qu'une plume au bec effilé
Gourmandait un damas [81] au tranchant affilé
Qu'un général avait laissé chez un ministre.
A cela, dites-vous, que disait le damas?
« Depuis Caïn, ma sœur, je n'en disconviens pas,
« J'ai, dans plus d'un pays, fait plus d'une équipée.
« Aveugle et sourd quand je me bats
« Tranchant surtout; en plus d'un cas
« J'ai des torts, je le sais; mais je sais qu'ici-bas
« La plume a fait cent fois plus de mal que l'épée.
« Le fer est moins terrible aux mains des scélérats;
« Est-ce lui qui, d'un trait, désolant les familles,
« Livre au plus offrant, par contrats,
« Le droit des orphelins et la vertu des filles,
« Et celle aussi des magistrats?
« De platitudes et de crimes,
« Est-ce lui par qui Londre et Paris sont remplis?
« Des mortels les plus accomplis
« Est-ce lui qui fait ses victimes;
« Du satirique obscur lui qui transcrit les rimes
« Et l'injure que, sous leurs plis,

« Couvent les lettres anonymes ?
« Pour percer l'homme ou le frapper
« Ne faut-il pas que je le joigne ?
« Encor m'échappe-t-on, pour peu que l'on s'éloigne.
« Par la fuite à ta rage on ne peut échapper.
« De loin, de près, habile à la riposte,
« Comme à l'attaque; en prose, en vers,
« Ne poursuis-tu pas ceux que tu vois de travers,
« Partout où s'étend l'univers,
« Partout où peut aller la poste,
« Partout où peut voler ce tissu trop léger,
« Chiffon, fait de chiffons [82], que, suivant son génie,
« Tout barbouilleur peut surcharger
« De sottise et de calomnie ?
« De mes coups souvent on guérit :
« Et sur le front du brave en reste-t-il des traces,
« Loin qu'elles fassent peur aux grâces,
« Ainsi que la valeur, la beauté leur sourit.
« En est-il ainsi des blessures
« Que tu fais au cœur, à l'esprit ?
« Non ! Loin de les fermer, le temps lui-même aigrit
« Le mal causé par tes morsures.
« Ce que tu mords, tu le corromps ;
« Et l'effet du venin qui sous ta dent circule
« Est de stigmatiser les fronts
« D'infamie ou de ridicule.
« Enfin, lorsque les rois à mes goûts belliqueux
« Permettent que je m'abandonne,

« Toi qui tiens conseil avec eux,
« Les ordres que je suis, dis-moi, qui me les donne? »
La plume, à cette question,
Faisait encor réflexion,
Quand un commis survient, la saisit, la retaille,
La porte à monseigneur, lequel, tant bien que mal,
S'en sert pour ordonner à notre général,
De rengaîner?... non pas; mais de livrer bataille.

ÉPILOGUE.

Il est terminé cet ouvrage,
Enfant gâté de mes loisirs,
Enfant conçu dans les plaisirs
Et les erreurs de mon jeune âge.
Age heureux! heureuse saison!
Où couronné de fleurs, où barbouillé de lie,
Enivré de plus d'un poison,
On prend plaisir à tout, même à parler raison
Entre deux accès de folie.
Age heureux, où j'avais tous les goûts à la fois!
Tout ce qui pour plaire a des droits
Sur les yeux, les esprits, les âmes,
Tout me plaisait et tout me souriait : les rois,
Les muses, les héros, la fortune, et, je crois,
Quelquefois même aussi les femmes.
Quel contraste, grand Dieu! Sous les doigts du malheur
Plus que sous le poids des années,
Voyez sur mes cheveux ces couronnes fanées
Ainsi qu'eux changer de couleur.
Entendez-vous comme il m'assiège
L'orage de l'adversité?

Comme il gronde à l'entour de mon front, dès l'été,
Non glacé, mais couvert de neige?
Sans songer à me consoler,
A ce bruit qui les importune,
J'ai vu fuir, j'ai vu s'envoler
Mes bons amis [83]... non pas, mais ceux de ma fortune;
Ceux qui mieux qu'elle encore avaient su me leurrer.
Bien que désappointé, je n'eus, s'il faut le dire,
Je n'eus ni la force d'en rire,
Ni la faiblesse d'en pleurer.
Il en fut autrement, quand le décret barbare
Qui de tout ce que j'aime aujourd'hui me sépare,
Changea mes dépits en douleurs.
Ils couleraient encor, mes pleurs,
Si d'une main tant douce, tant légère,
Que souvent je l'ai crue celle de l'amitié,
La pitié, la tendre pitié,
Ne les eût essuyés sur la rive étrangère,
Où le sort ne m'est plus rigoureux qu'à moitié;
Où j'ai retrouvé plus d'un frère;
Où ce généreux sentiment,
Que la Suisse a si prudemment
Banni de ses treize provinces [84],
Et l'Anglais de son parlement [85],
Échauffe tous les cœurs, anime également
Le Belge, le Batave, à nos malheurs vraiment
Aussi sensibles que leurs princes.
Terre de l'hospitalité!

Où m'a jeté la barbarie,
Où m'accueillit l'humanité,
Où je retrouve une patrie,
Où l'exil m'assure un tombeau
Près d'Arnauld [86] le théologique,
Et du Rousseau qu'en rhétorique,
On appelle le grand [87] Rousseau;
Chez toi je ne crains pas d'achever ma carrière.
Et puisse, avant, le ciel, propice à ma prière,
Me montrer le bonheur à son comble porté
Dans les deux parts de ce royaume,
Où l'héritier du grand Guillaume [88]
N'a pas peur de la liberté!

A BRUXELLES, EN MAI 1816.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

A

MONSIEUR ÉTIENNE[89],

DE L'ANCIEN INSTITUT DE FRANCE.

Toi dont la main légère et sûre
Saisit si bien les traits divers
Qui marquent, sur chaque figure,
L'empreinte de tous les travers
Que reproduisent tes peintures,
Peux-tu faire accueil à mes vers,
Et goûter mes caricatures?

Entre l'art qu'Ésope inventa
Et celui qu'illustra Térence
Il est fort peu de différence :
L'un et l'autre en maître imita
L'homme en vain caché dans ses voiles ;
Mais en des cadres moins étroits
Que ceux dont Ésope a fait choix,
Térence a déployé ses toiles.

Aux traits que, d'un crayon savant,
Ont esquissés les fabulistes
On n'en a pas moins vu souvent

Applaudir leurs antagonistes.
Mais lorsque Molière sourit
A Jeannot lapin mis en scène,
C'est qu'il retrouve son esprit
Dans l'esprit du bon La Fontaine.
Que je suis loin, peintre excellent,
D'avoir ce titre à ton suffrage :
Peux-tu rien voir dans cet ouvrage
Qui rivalise ton talent?
Rien qui de loin même ressemble
Aux traits de ton pinceau fécond,
Esprit gracieux et profond,
Esprit grave et gai tout ensemble?

Cher camarade en dignité,
Cher compagnon d'adversité,
Que la nature libérale,
Qui nous donna les mêmes goûts,
Ne partagea-t-elle entre nous
Le génie en mesure égale!
Tu me verrais moins effrayé.
Mais quoi! laissons cette chimère!
L'indulgence qu'à ton confrère
Refusera ton goût sévère
Il l'attend de ton amitié.

LIVRE SEPTIÈME.

FABLE I.

LES DENTS ET LES GRIFFES.

Au milieu des chiffons, vieux papiers et vieux linges,
Sans autres témoins que les rats,
Et moi qui par un trou... mais je ne compte pas,
Deux amis prenaient leurs ébats :
C'était monsieur Jacot, le plus malin des singes ;
C'était monsieur Minet, le moins malin des chats,
Indolent angora, dont l'âme était si bonne
Qu'il n'avait jusqu'alors égratigné personne,
Pas même en se fâchant : on ne m'a pas caché,
Il est vrai, que jamais il ne s'était fâché,
Jusqu'alors. Pour Jacot, c'était une autre affaire.
Jacot, très différent de son doux commensal,
Tel qu'un vrai journaliste, eût vraiment cru mal faire
Si, même en s'amusant, il n'eût pas fait du mal.

Aussi, dans sa gaîté, cruel avec délices,
Comme il semblait se divertir
Aux grimaces, aux cris qu'arrachaient ses malices
A l'ami dont ses jeux faisaient un vrai martyr;
Et des mains, et des dents, en prestesse pareilles,
Le lutinant, le taquinant,
L'agaçant, le turlupinant
De la tête à la queue, et des pieds aux oreilles.
« Jacot, un peu plus doucement, »
Lui dit d'abord très poliment
Minet d'une voix pateline,
Mais qui d'un ton plus fier se fût peut-être armé
S'il eût su quel vengeur il portait enfermé
Dans les doigts de ses gants d'hermine.
« Tout doux; est-ce ainsi qu'on badine?
« Tout doux, Jacot. » Chansons: Jacot, plus agaçant,
N'y répond qu'en recommençant;
Narguant des doigts et de la langue
Son moraliste à chaque mot,
Comme de loin fait un marmot
Au noir pédant qui le harangue.
« — Jacot, mon ami, sur ma foi,
« Ce jeu ne me plaît pas. — J'en suis fâché pour toi, »
Dit, en faisant une gambade,
Le lutin à son camarade,
« Car il me plaît beaucoup à moi. »
Nouveaux tours, nouvelles prières,
Non moins vaines que les premières.

Minet voit voltiger partout
Le poil qui manque à sa fourrure.
Minet menace ; on rit ; il jure :
« Jacot, Jacot, je sens ma patience à bout ;
« Pour la dernière fois, finis, je t'en conjure :
« Je ne réponds de rien. — Moi, je réponds de tout, »
Dit Jacot, sans finir. Il eut tort d'en répondre ;
Car de leur pacifique étui
Les griffes du matou, s'échappant malgré lui,
Sur le nez du magot tout-à-coup viennent fondre.
« Des griffes ! dit Jacot, reculant de vingt pas ;
« Des griffes ! pourquoi donc ne le disais-tu pas ?
« Traître ! Et puis fiez-vous à ces bons escogriffes !
« — Ne t'en prends, dit Minet, qu'à tes jeux imprudents.
« Ami Jacot, ce sont tes dents
« Qui m'apprennent que j'ai des griffes ! »

FABLE II.

LE MARRONIER.

Le sage a dit : « Je reconnais
« L'arbre à ses fruits, l'homme à ses faits. »
Propos sensé ; j'en fais aujourd'hui ma devise ;
Et puis j'entre en matière. Un garçon jardinier
Sur un châtaignier franc inséra par méprise,
Ou par bêtise,
Une greffe de marronier [9°].
L'arbre grandit, grossit, et de son vaste ombrage
Couvre bientôt le voisinage.
Mais plus il croît, et plus dépérit le verger.
Poiriers, pommiers, pruniers, tout pâlit, tout s'altère,
Et les bienfaits du ciel, et les dons de la terre
Ne profitent qu'à l'étranger.
« Eh ! pourquoi ? pour qu'il se couronne
« Au printemps de fleurs sans parfums,
« Ou que de ses fruits importuns
« La grêle m'écrase en automne ?
« Et pas un fruit à la maison !
« Des prunes, en mon clos autrefois si communes,

« Je ne revois plus la saison, »
Disait le maître avec raison,
Quoiqu'il se fâchât pour des prunes.
« A bas le marronier ! » Et, sans perdre un instant,
Saisissant sa cognée... — « Arrête, c'est un rêve ;
« Moi, marronier ? l'ami, vois ma souche et ma sève :
« Je suis un châtaignier, dit l'arbre en résistant.
« — Au lieu du mauvais fruit qui sur tes bras se guinde,
« J'en veux du bon, répond l'homme en frappant plus fort ;
« Meurs : tu n'en as que plus grand tort
« De produire des marrons d'Inde. »

FABLE III.

LA CHENILLE ET LE VER LUISANT.

— Savez-vous, ma pauvre cousine,
Qu'un vilain merle, à la sourdine,
A pris domicile céans;
Qu'il fait son nid dans la charmille,
Et qu'il prétend à nos dépens
Régaler un jour sa famille?
— Je le sais, mon pauvre cousin;
Un colimaçon, mon voisin,
M'en donnait avis tout à l'heure.
— Ne changez-vous pas de demeure?
— C'est mon projet, et dès ce soir,
Tout aussitôt qu'il fera noir,
Je compte bien plier bagage.
— Comme c'est mon projet aussi,
Donnons-nous rendez-vous ici:
Ma lanterne, pour ce voyage,
Offre sa lumière à vos pas.
— Souffrez que je n'en use pas,
Et qu'à tâtons je me gouverne.

Je cherche la sécurité :
Pour la trouver l'obscurité
Vaudra mieux que votre lanterne.

FABLE IV.

LE CANARD ET LE LAPIN.

« Plus j'y pense, » disait un malheureux canard,
Avec quelques dindons dissertant à l'écart,
« Plus j'y pense, et plus je m'étonne
« De mes talents. Que puis-je envier à personne ?
« Trois des quatre éléments sont ouverts à mon art ;
« C'est un de plus qu'à feu Dédale ;
« Comme lui, si je crains un peu
Le feu,
« Par une adresse sans égale,
« Sur l'eau, sur terre, en l'air, comme je me signale !
« Courir, nager, voler, pour moi ce n'est qu'un jeu,
« Et j'y défîrais le plus leste, »
Ajoutait-il en barbotant.
Un lapin, qui, tout en trottant,
Avait prêté l'oreille à ce discours modeste,
L'arrête sur ce mot : « J'aime à voir, notre ami,
« Que de toi tu n'es pas satisfait à demi ;
« Pour tes talents aussi mon estime est profonde ;
« Et je juge les miens, les dieux m'en sont témoins !

« Nager n'est pas mon fort, et voler encor moins :
« S'il faut s'évertuer ou dans l'air ou sur l'onde,
« J'en conviens donc, de bonne foi,
« J'y suis moins habile que toi.
« Mais d'autres, plus que toi, n'y sont-ils pas habiles ?
« Aidé de tes rames agiles,
« Atteindras-tu, dis-moi, sous les flots transparents,
« L'anguille tortueuse ou le brochet avide ?
« Sais-tu, comme la truite, en ton élan rapide,
« Remonter le cours des torrents ?
« Par ton essor, t'ouvrant des routes inconnues
« Dans les vastes champs de l'éther
(Jean lapin quelquefois se perdait dans les nues),
« Peux-tu suivre en son vol l'oiseau de Jupiter,
« Ou seulement suivre les grues ?
« Est-ce franchement que tu crois
« A la course égaler, en leur vitesse extrême,
« Le daim, le lièvre, le chamois,
« Ou bien Jeannot lapin lui-même ?
« Voyons, prenons pour but ce chêne que tu vois,
« Et je veux perdre ma fortune,
« Je veux perdre mon nom, si je ne fais cent fois
« Ce chemin-là pendant que tu le feras une :
« Voici mon enjeu, mets le tien;
« Vous, dindons, jugez-nous. Tu restes coi, tu n'oses !
« Qui se croit propre à tout, le plus souvent n'est rien
« Que maladroit en toutes choses :
« N'en fais plus qu'une, et fais-la bien. »

FABLE V.

LE DROIT DE CHASSE.

Un jour le roi des animaux
Défendit, par une ordonnance,
A ses sujets, à ses vassaux,
De courir, sans une licence,
Sur quelque bête que ce soit;
Promettant, il est vrai, de conserver ce droit
A quiconque en usait pour un motif honnête.
Tigres, loups et renards de présenter requête
A sa majesté : loups, pour courir le mouton;
Renards, pour courir le chapon;
Tigres, pour courir toute bête.
Parmi leurs députés, qui criaient à tue-tête,
Un chien s'égosillait à force d'aboyer.
« Plaise à sa majesté, disait-il, m'octroyer
« Droit de donner la chasse, en toute circonstance,
« A tous les animaux vivant de ma substance.
« — Gentilshommes, permis à vous de giboyer,
Dit, s'adressant au tigre, au loup, au renard même,
Des forêts le maître suprême;

« Aux chasseurs tels que vous permis de déployer,
« Même chez leurs voisins, leurs efforts, leurs astuces;
« Mais néant au placet du chien. »
Que réclamait pourtant ce roturier-là? Rien
Que le droit de tuer ses puces.

FABLE VI.

LE MAÎTRE DE LA VOLIÈRE ET LE ROSSIGNOL.

LE MAÎTRE.

Pourquoi, dans tous vos entretiens,
Me reprocher votre esclavage?
Est-ce moi qui t'ai mis en cage?

LE ROSSIGNOL.

N'est-ce pas toi qui m'y retiens?

FABLE VII.

LE PÊCHEUR ET LA TORPILLE.

Dans ses rets un pêcheur retire une torpille [91] ;
Sur la pauvrette qui frétille
L'imprudent met soudain
La main.
Autant vaut caresser la machine électrique.
Dieu sait quelle douleur à son bras engourdi
Tout aussitôt se communique :
Le pauvre homme en reste étourdi.
« Maudit poisson, » dit-il. Le poisson lui réplique :
« Pourquoi m'es-tu venu chercher ?
« Je suis d'humeur très pacifique ;
« Mais il ne faut pas me toucher.

FABLE VIII.

L'HERMINE ET LE HÉRISSON.

— Adieu, voisin le hérisson.
— Pourquoi partir, gentille hermine?
— Du cor n'entends-tu pas le son?
Vers nous le chasseur s'achemine.
— Doit-il te causer tant d'effroi?
— Déjà retentit son tonnerre.
— Crois-moi, ce n'est ni toi ni moi
Que poursuit sa juste colère;
C'est aux voleurs, c'est aux tyrans,
C'est aux ours, aux loups dévorants,
Qu'il déclare à grand bruit la guerre.
Quant à toi, paisible animal,
Qui ne lui fis jamais de mal,
Que ton pauvre cœur se rassure:
Pourrait-on te haïr? — Hélas!
Je crois bien qu'on ne me hait pas;
Mais on en veut à ma fourrure.

FABLE IX.

LE BŒUF ET LE TAUREAU.

Sa majesté lionne, à ce que dit l'histoire,
Ou bien la fable, et c'est même chose à peu près,
Sa majesté lionne, un jour, dans ses forêts,
Fit convoquer un consistoire,
Je veux dire un conseil : le roi voulait pourvoir
Aux besoins de l'état ; le roi voulait savoir
Ce qu'en pensaient les fortes têtes.
Aussitôt les plus grosses bêtes
De répondre à l'appel se sont fait un devoir.
L'éléphant vient ; Bertrand, chambellan de service,
Ouvre les deux battants à ce grave penseur.
Plus gai, mais non moins franc que Caton le censeur,
Bertrand n'était pas un novice :
Joignant beaucoup de sens à beaucoup de malice,
Ce singe, avec chaque animal,
Se comporte suivant ce qu'à la cour on pense
De ce seigneur ; il fait politesse au cheval ;
A l'âne il fait impertinence ;
Il ouvre à monsieur le chameau ;

Il ouvre à monsieur le taureau ;
Quant à monsieur le bœuf, à son nez porte close.
On se fâche pour moindre chose.
Le bœuf de se fâcher : « Quoi ! c'est à moi qu'on ose
« Refuser l'huis du prince [92] ? Est-ce de son aveu
« Qu'on ferme le conseil à des gens de ma sorte ?
« Ai-je donc la tête moins forte
« Que ce taureau ? Peut-on laisser l'oncle à la porte
« Quand on vient d'ouvrir au neveu ?
« — C'est un penseur ; mais toi, » répond le saltimbanque
En le toisant d'un œil moqueur,
« Peux-tu penser ? Les bons conseils viennent du cœur [93] ;
« Ne sait-on pas ce qui te manque ?
« Venir ici, c'est perdre et ton temps et tes pas :
« Tu rumines, l'ami, mais tu ne penses pas. »

FABLE X.

LA CHARRETTE MAL ATTELÉE.

AU ROI PÉTAU [94].

Lisez, sire, lisez ma fable, je vous prie ;
Vous y verrez un but moral,
Et pas un mot de flatterie.
C'est du rare. Thomas, roi dans son écurie,
Pour tout équipage royal
N'avait qu'un âne et qu'un cheval.
A tous deux il donnait la même nourriture,
Et les mettait tous deux à la même voiture.
N'en rions pas : je sais plus d'un gouvernement
Où l'on suit la même méthode :
Les ânes la trouvent commode ;
Les chevaux, il est vrai, pensent différemment.
Ces deux races n'ont pas des allures pareilles :
Le cheval avait mis la charrette à son pas ;
Il trottait. Différent et de cœur et d'oreilles,
L'âne trottait aussi, mais il ne tirait pas ;
Il marchait au travail comme à la promenade,

En vrai bourgeois, tandis que notre limonier,
De temps en temps, avec la charge et le fermier,
Traînait encor son camarade,
Et fourbu, chaque soir, rentrait à la maison.
Un jour il en tomba malade.
L'expérience enfin profite à la raison,
Quand on en a. « Comment, dit-il, je me condamne
« A traîner double poids, quand ce sot animal,
« Qu'on traite ici comme un cheval,
« Ne sert pas même comme un âne!
« C'en est assez : réglons notre pas sur le sien. »
Il le fait; et, depuis, Thomas, dans nos banlieues
Si connu pour trotter si bien,
A peine en quinze jours fait ses quatorze lieues.

O vous qui conduisez la charrette ou l'état,
Songez-y tous tant que vous êtes,
Le premier des talents, même en un potentat,
C'est de savoir d'abord appareiller ses bêtes.

FABLE XI.

UN TOUR DE ROUE.

Je ne sais de quelle manière
Il arriva qu'un diamant,
Du turban d'un pacha magnifique ornement,
Un jour tomba dans une ornière.
N'importe : à peine il était là,
Passe un char : la rapide roue,
En enterrant la pierre, a fait jaillir la boue
A droite, à gauche, en tous sens, et voilà,
Si le fait est comme on l'assure,
Sur le noble front d'Abdala,
Le joyau remplacé par une éclaboussure.
Le fait est vraisemblable ; on sait que dans les cours
Cette revirade est commune :
Certaine roue y fait sans cesse de ces tours,
Et c'est celle de la fortune.

FABLE XII.

LES SOULIERS NEUFS.

J'aime une chaussure commode,
Où sans être gêné mon pied soit affermi.
« Fais-toi donc chausser à la mode, »
Me dit l'autre jour un ami.
« Parmi les cordonniers dont notre siècle abonde
« Je veux t'en donner un qui, de Paris entier
« Depuis long-temps connu, fait son noble métier
« Le plus élégamment du monde.
« Il n'est pas de ceux-là qui, le genou ployé,
« Te viendront prendre la mesure :
« Un coup d'œil lui suffit. Pour tailler ta chaussure
« Le plus moelleux des cuirs est déjà déployé ;
« Sous le tranchant qui le découpe
« Quels heureux contours il a pris !
« Quelle est heureuse aussi la coupe
« Qui dessine à mes yeux surpris
« Cette surface étroite et plate
« Qui des corps les plus durs et des temps les plus froids,
« Et souple et solide à la fois,

« Défendra de tes pieds la plante délicate !
« Avec quel art ils sont brodés
« Les points dont la double couture
« Unit chaque semelle à chaque couverture !
« Avec quel goût ils sont bordés
« Ces souliers revêtus d'un vernis qui surpasse
« En couleur, en éclat, et l'ébène et la glace ! »
Séduit par ce tableau, je vais, sans répliquer,
Conduit par mon panégyriste,
Chez l'artisan, ou plutôt chez l'artiste,
Qu'à ma coquetterie il veut bien indiquer.
« A demain, » dit l'artiste en prenant mon adresse.
Le lendemain, sans faute, en effet, il s'empresse;
Il entre en s'écriant : « Aujourd'hui, grâce à moi,
« Vous voilà chaussé comme un roi ! »
Ne sachant pas que maître Blaise
Pensait que les particuliers
Comme les rois dans leurs souliers
Devaient être mal à leur aise,
Tout satisfait des miens, j'allais les lui payer;
Soudain je me ravise et veux les essayer.
Bien m'en prit. « Malheureux, quel tourment ! quel supplice !
« Un homme ayant sa tête à lui
« Peut-il penser qu'en cet étui
« Un pied comme le mien se glisse ?
« — Vous y voilà; poussez. — Et toi, ne pousse pas.
« Ainsi chaussé, dis-moi, pourrais-je faire un pas
« Sans trébucher ? Reprends tes souliers; sors, maroufle,

« Sors; et ressouviens-toi, geôlier de saint Crépin [95],
« Qu'un sage aimera mieux être libre en pantoufle
« Qu'en prison dans un escarpin. »

FABLE XIII.

LA MAISON DE VERRE.

Ne jetons pas la pierre aux gens,
Excusons leurs défauts; n'avons-nous pas les nôtres?
Par intérêt pour nous, montrons-nous indulgents,
Si ce n'est, mes amis, par bonté pour les autres.
Je ne sais qui m'a raconté qu'un fou
S'était bâti, je ne sais où,
Une maison, ou plutôt une serre,
Bien close à tous les vents en son vaste contour,
Mais de tous les côtés ouverte aux traits du jour,
Et végétait là sous le verre.
Quand on se loge ainsi on court bien des hasards,
Et les voisins à nos égards
Me semblent avoir bien des titres.
Notre homme l'ignorait; car son plus grand plaisir,
Quand il avait quelque loisir,
Était de casser les vitres.
—Les siennes? — Non, lecteur; mais les vitres d'autrui.
Au collége, à ce jeu, vous n'étiez pas plus leste.
Ce jeu-là lui devint funeste.

Un beau soir, en rentrant chez lui,
Monsieur n'y trouva pas une vitre de reste.
Comme il se dépitait, ainsi font tous les sots,
Un sien parent lui dit ces mots :
« Trouve bon qu'avec toi sur toi l'on se gouverne ;
« Sois désormais plus sage, et souviens-toi, cousin,
« Qu'il ne faut pas casser les vitres du voisin
« Quand on vit dans une lanterne. »

FABLE XIV.

LE COCHER DE FIACRE.

« On demandera vos avis
« Quand on les croira nécessaires;
« Pour vous, en attendant, gardez-les, mes amis,
« Et mêlez-vous de vos affaires:
« Je suis au siége du cocher,
« J'ai le fouet en main, vous devez en induire
« Qu'à ma volonté seule ici tout doit marcher,
« Et que vous êtes faits pour vous laisser conduire. »
Sans trop prêter l'oreille à ce qu'on lui disait,
Ainsi parlait un fiacre aux gens qu'il conduisait.
L'un d'eux, homme de sens, il en est, même en France,
A cela répliquait : « Eh! l'ami, de quel droit
« Crois-tu donc nous mener? Est-ce au plus maladroit
« Qu'en toi nous avons cru donner la préférence?
« De ton affaire on prend, dis-tu, trop de souci?
« Mais c'est qu'elle est la nôtre aussi.
« Du poste où tu te crois plus assuré qu'un autre,
« Si tu tombais, dis-moi, pourrais-tu, maître fou,
« Pourrais-tu te casser le cou

« Sans compromettre aussi le nôtre?
« Reçois mieux de sages avis :
« Phaéton se sauvait s'il les avait suivis.
« — Ce Phaéton, monsieur, quel est-il, je vous prie?
« Ce nom-là n'est connu dans aucune écurie.
« — C'est un mauvais cocher qui tomba de bien haut.
« L'entêtement était aussi son grand défaut.
« Profite de sa faute; et garde-toi de croire
« Qu'exprès pour nous verser on t'ait promis pour boire. »
Cet homme parlait d'or; mais à prêcher un sourd
On perd son temps. Notre balourd
N'en poursuivait pas moins sa course à l'aventure;
De faux pas en faux pas, de cahots en cahots,
Sifflant, faisant claquer son fouet à tout propos,
Et bref, il versa la voiture.

Un ministre naguère en a fait tout autant.
Aux gens que menaçaient ses actes arbitraires
Il allait toujours répétant:
« Mêlez-vous donc de vos affaires. »
Cette histoire est la sienne, à cela près pourtant
Que, dans la ruine commune,
Mon fiacre, ainsi que lui, n'a pas eu le talent
De sauver, en versant, sa tête et sa fortune.

FABLE XV.

LA SANGSUE ET LA VIPÈRE.

A la sangsue, un jour, j'entendais la vipère
Dire, avec plus d'orgueil encor que de courroux :
« Bien que tu mordes comme nous,
« A nous tu n'oses pas te comparer, j'espère ;
« A nous, l'effroi du genre humain ;
« Nous sur qui nul mortel n'ose porter la main ;
« Tandis qu'en son caprice étrange
« L'enfant même, au fond d'un étang,
« Va te défier dans la fange,
« Et souris quand tu bois son sang.
« — Bête aussi vaine que cruelle, »
Répond la fille des marais,
« A l'honneur je dérogerais
« Si jamais avec toi j'entrais en parallèle.
« Tandis que jusqu'au fond des eaux
« Le sage s'offre à mes piqûres,
« Pour échapper à tes morsures,
« S'il fuit l'ombre des bois et le bord des ruisseaux,
« C'est que tous les poisons ne sont pas médecines ;

« C'est que nul bien jamais n'a réparé tes torts.
« Je le guéris quand je le mords ;
« Quand tu le mords tu l'assassines. »
Ma foi, m'écriai-je à l'instant,
Tout critique,
A tout satirique,
A bon droit, en peut dire autant.

FABLE XVI.

LES TÊTES A PERRUQUES.

Ami lecteur, je suis voisin
D'un atelier, d'un magasin
Où l'art dans ses travaux, rival de la nature,
En un moment par son pouvoir
Va te changer du blanc au noir;
Où, retrouvant sa chevelure
Pour dix écus, un bon vieillard,
Redevenant frais et gaillard,
Du temps qui l'a tondu peut réparer l'injure.
Bien que ce magasin soit fort achalandé,
L'ouvrage y va parfois sans être commandé.
En ce cas, pour vendre la chose,
Aux regards du public sous le verre on l'expose.
En attendant qu'un front humain
S'en couronne à la ville, à la cour, au théâtre,
L'artiste sur un front ou de cire ou de plâtre
Met son œuvre aussitôt qu'elle sort de sa main.
Maint buste de cette manière,
Tantôt abbé, tantôt soldat,

Ou petit-maître ou magistrat,
Paraît avoir changé d'état
Et n'a changé que de crinière.
A la cour, non pas celle où vous lisez ceci,
Cour admirable en toutes choses!
La faveur fait souvent de ces métamorphoses;
Du jour au lendemain un homme y change aussi.
Petit bourgeois tel s'est couché la veille,
Qui grand seigneur aujourd'hui se réveille.
Et ce pédant que je vois conseiller,
Et ce préfet que j'ai vu marguillier,
Et tant de généraux dont la tête caduque,
Sous le coton vingt ans belliqueuse en repos,
Reprend juste à la paix le plumet des héros;
Combien de têtes à perruque!

FABLE XVII.

LES CHIENS DÉCHAINÉS.

A droite, à gauche, en sa fureur,
Répandant la rage et l'horreur
Au gré de ses sanglants caprices,
Un vieux loup était la terreur
Et des bergers et des nourrices:
Paraissait-il dans le canton,
Tout semblait devenu mouton.
« Eh bien! moi, je lui ferai tête
« Et je marche à lui le premier,
« Dit Guillot, si chaque fermier
« Veut lâcher son chien sur la bête. »
On y consent. Pour cette fois,
Tu ne reverras plus les bois,
Pauvre loup! le nombre l'emporte;
Tu te bats en homme de cœur,
Mais en vain : déjà du vainqueur
Ta dépouille a paré la porte.
Pour boire en paix à ce beau jour,
Après avoir comblé d'éloges

Tous ces héros de basse-cour,
Guillot les renvoie à leurs loges.
Mais quel est son étonnement,
Quand, rebelle au commandement,
Quand loin de reprendre sa chaîne,
Chacun d'eux tourne insolemment,
Le derrière à son capitaine,
Et qu'il les voit, d'un pied léger,
Sous son nez battant la contrée,
Comme butin se partager
Son cochon qu'il vient d'égorger,
Sa chèvre qu'ils ont éventrée!
« Vous avez là fait un beau coup,
« Lui criait la bique expirante:
« Pour nous débarrasser d'un loup,
« Vous en avez déchaîné trente. »

FABLE XVIII.

L'ABEILLE.

Dans ses travaux suivons l'abeille.
Se laissant abuser par de vaines couleurs,
S'en va-t-elle au hasard sucer toutes les fleurs
Dont l'aurore emplit sa corbeille ?
Avide uniquement de sucre et de parfums,
Éléments généreux de son trésor céleste,
Sur l'humble serpolet, sur la sauge modeste,
Sur les œillets les plus communs,
Comme sur la plus belle rose,
Nous voyons qu'elle se repose :
Nous voyons qu'elle cherche au fond des verts bosquets,
Et la mélisse et les bouquets
Que le buisson défend de son épine aiguë ;
Elle aime à les caresser : mais
La vit-on s'arrêter jamais
Sur les pavots ou la ciguë ?

Profitez de l'exemple, apprentis beaux esprits,

De l'abeille prudente imitateurs fidèles,
Pour produire de bons écrits,
Nourrissez-vous de bons modèles.

FABLE XIX.

LA TARENTULE [96].

Mes beaux jours se sont envolés.
Arts divins! grâce à vous quelquefois je l'oublie ;
Jadis vous enchantiez ma vie,
Aujourd'hui vous la consolez.

Il est aux rives de Tarente
Un insecte hideux et gonflé de venin ;
Madame Arachné, sa parente,
Est d'un naturel doux, bénin,
Gracieux, près du sien, dont les humeurs farouches
Ne sont pas seulement à craindre pour les mouches.
Vous craignez sa rencontre aussi,
Habitants de ces beaux rivages ;
Les verts gazons, les frais ombrages
Sont bien plus dangereux en vos climats qu'ici.
Qu'y trouvons-nous parfois quand vient la canicule ?
L'amour : quoi qu'on ait dit du mal que font ses traits,
En meurt-on ? L'on mourut long-temps dans vos forêts
Du mal que fait la tarentule.

Long-temps, monsieur Purgon, les efforts de votre art
N'ont rien pu contre une piqûre.
On n'avait ni Bourdois [97], ni Rymers [98], et la cure
Que ferait le génie, on la dut au hasard.
Voici comment advint l'affaire :
Un homme était au bois. Au bois qu'allait-il faire ?
Des fagots ou des vers? n'importe. Il est mordu.
Le poison dans son corps est bientôt répandu.
Bientôt une langueur stupide
Engourdit, assoupit tous ses sens à la fois.
Narcotiques accords de l'opéra gaulois,
Votre effet n'est pas plus rapide.
Le malheureux ! tel était son danger,
Qu'il avait de ses goûts perdu toute mémoire.
Gourmand, il ne veut plus manger;
Ivrogne, il refuse de boire.
Plus d'espoir ! Qu'opposer à l'accès redoublé
De la vapeur mélancolique
Dont le pauvre homme est accablé ?
La médecine est vaine; oui, mais non la musique.
Passe une noce : aux doux accents du flageolet,
Aux sons bruyans de la guitare,
Un délire nouveau du moribond s'empare;
Délire un peu plus gai, mais non pas moins complet
Que l'autre : le voilà qui s'agite en cadence;
Malgré son médecin, sa femme et son valet,
Le voilà qui se met en danse,
Sans façon, sans toilette, en voisin, tel qu'il est :

De son lit de douleur, voyez comme il s'échappe;
Voyez comme à la vie il revient en sautant.
Orphée a fait en un instant,
Ce que n'a pu faire Esculape.

Parque! déjà tu me tenais,
Déjà j'entrevoyais les bords du sombre empire;
Mais Orphée a chanté : je l'entends, je renais;
Et c'est un bienfait de sa lyre.

A M. GOSSE[99],

EN LUI ENVOYANT LA FABLE PRÉCÉDENTE.

L'heureux Tityre, au pied d'un hêtre assis,
Chantait jadis, sur la flûte légère,
Ses travaux, ses loisirs, ses jeux et sa bergère,
Tandis que son voisin, sans chiens et sans brebis,
Et sans pipeaux, bien loin de ses champs envahis,
Errait parmi les loups sur la rive étrangère.
C'est notre histoire. Il est arrivé jusqu'à moi,
Ce chant et si noble et si tendre,
Ce cri d'humanité qu'aux oreilles d'un roi,
A travers tant de cris ou de rage ou d'effroi,
Votre muse ose faire entendre.
Votre pitié n'a pas terminé mes malheurs,
Mais elle y mêle au moins des charmes,
Ceux qu'un infortuné peut trouver dans les pleurs
Qu'aux yeux d'autrui parfois arrachent ses douleurs,
Bien qu'il ait cru cacher ses larmes[100];
Ceux que pour l'homme épouvanté
Des hurlements sortis de la forêt prochaine,
Ont, loin du chemin fréquenté,

Les accents de la voix humaine;
Ceux que le pauvre diable égaré dans les bois,
Et dont la vigueur aux abois,
Des besoins dévorants voit s'approcher l'angoisse,
Au fond du cœur doit ressentir;
Dans la nuit, tout-à-coup, s'il entend retentir
La cloche de sa paroisse,
Reprenant alors quelque espoir,
Il voit, ou du moins il croit voir,
Au point d'où vient le son, luire aussi la lumière;
Et se résignant à son sort,
En attendant le jour, sur la pierre il s'endort,
Les yeux tournés vers sa chaumière.

A OLLIGNIES, DANS LE HAINAUT, EN SEPTEMBRE 1818.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

A

MES HOTES DE SCHIPLAKEN[101].

Homme excellent, c'est à vous,
C'est à vous, femme parfaite,
Que j'offre ce produit des loisirs les plus doux,
Qu'en dépit du sort en courroux
Je retrouve en cette retraite.
Là, comme au sommet de ces monts
Où j'ai vu sous mes pieds s'épaissir la tempête,
Tandis que le beau ciel qui riait sur leurs fronts
De lumière et d'azur environnait ma tête;
Là, dans un asile enchanté,
J'entends, sans être épouvanté,
Les pas du proscripteur en défaut sur ma trace;
Là, couché sous des arbrisseaux,
Parfois je m'endors même au bord de vos ruisseaux,
Tout en riant de sa menace.
Parfois aussi j'y rêve au monde, à ses travers,
A ce Paris encor plus plaisant que pervers,
Théâtre si fertile en scènes disparates,
Où l'on voit tant d'honnêtes gens,
Sur deux pieds promener cent fois moins de bon sens,
Que maint autre animal n'en traîne à quatre pattes.

Comme en mes jours les plus heureux
Alors ma gaîté se rallume;
En riant je reprends la plume,
Et griffonne une fable ou deux.
Ainsi s'est grossi ce volume.
Parmi les traits malins dont maint sot est frappé,
Peut-être allez-vous reconnaître
Maint trait à vous-même échappé,
Maint trait que vos traits ont fait naître:
Raison pour ne pas voir avec trop de dédain
L'hommage qu'un escroc vous offre en tributaire.
Couple aimable, accueillez en vrai propriétaire,
Ces fleurs de votre parterre,
Ces fruits de votre jardin.

LIVRE HUITIÈME.

FABLE I.

LE MONUMENT ET LES RATS.

On combat l'ennemi qu'on voit;
Celui qu'on ne voit pas est bien plus redoutable :
Le mal qu'il fait ne s'aperçoit
Que lorsqu'il est irréparable.
Par ordre d'un monarque on avait élevé
En face du palais, sur la place publique,
Une colonne magnifique:
C'était un ouvrage achevé,
Où le sculpteur avait gravé
Les faits et gestes ou l'histoire
De cet enfant gâté de la victoire.
Le laurier sur le front et l'olive à la main,
Fier comme un empereur romain,
Du monument lui-même il occupait le faîte.

Planer sur tout était son goût ou son défaut;
Chacun le sien : pour moi, si je montais si haut,
Je sentirais tourner ma tête.
La sienne était de bronze, elle ne tourna pas;
Il n'en tomba pas moins. Ébranlé sur sa base,
Le monument un jour sous lui-même s'écrase:
Avec le marbre et l'or voilà notre homme à bas,
Sous les pieds des goujats étendu dans la poudre.
— Qui diable a fait ce coup, lecteurs ?— Bel embarras!
Me répondez-vous, c'est la foudre.
— Vous vous trompez, ce sont les rats.

FABLE II.

LA CHATAIGNE.

« Que l'étude est chose maussade !
« A quoi sert de tant travailler ? »
Disait, et non pas sans bâiller,
Un enfant que menait son maître en promenade.
Que répondait l'abbé? Rien. L'enfant sous ses pas
Rencontre cependant une cosse fermée,
Et de dards menaçants de toutes parts armée.
Pour la prendre il étend le bras.
« — Mon pauvre enfant, n'y touchez pas !
« — Eh ! pourquoi ? — Voyez-vous mainte épine cruelle
« Toute prête à punir vos doigts trop imprudents.
« — Un fruit exquis, monsieur, est caché là-dedans.
« — Sans se piquer peut-on l'en tirer ? — Bagatelle !
« Vous voulez rire, je le crois.
« Pour profiter d'une aussi bonne aubaine,
« On peut bien prendre un peu de peine,
« Et se faire piquer les doigts.
« — Oui, mon fils : mais de plus que cela vous enseigne

« A vaincre les petits dégoûts
« Qu'à présent l'étude a pour vous.
« Ces épines aussi cachent une châtaigne. »

A LOUIS ET A GABRIELLE,

EN LEUR ENVOYANT LA FABLE PRÉCÉDENTE.

Vous qu'en vain sur mon cœur je désire presser;
Vous qui me consolez de la patrie absente,
Et de l'infortune présente,
Lorsque je puis vous embrasser;
De mon errant exil, c'est à vous que j'adresse
Ces conseils qui pour vous surtout sont de saison.
C'est un présent de ma raison,
Et plus encor de ma tendresse.

FABLE III.

L'AIGLE ET LE COQ DU CLOCHER.

Un aigle va se percher
Sur la pointe d'un clocher,
Sur la croix, sur l'oiseau qui fit pleurer l'apôtre [102].
« Plus haut que nous qui donc ose ici se nicher ?
« La première place est la nôtre,
« Lui dit le mannequin : notre droit est connu.
« Ici nous sommes nés ; et vous, quel est le vôtre,
« Mon ami ? — Mon poulet, moi, j'y suis parvenu. »

FABLE IV.

LES DEUX CHEVAUX DE COURSE.

Un noble, un très noble cheval,
Que néanmoins dans la carrière
Un cheval bourgeois, son rival,
Venait de laisser en arrière,
Dans son dépit, d'un ton moqueur,
Disait au modeste vainqueur :
« Pour me devancer à la course,
« Te crois-tu coursier de mon rang ?
« Ne sais-tu pas à quelle source
« J'ai puisé l'honneur et le sang ?
« Jette les yeux sur cette liste :
« Vois comme un généalogiste,
« Car les chevaux en ont aussi [103],
« Atteste par sa signature,
« Aux roturiers qui sont ici,
« Combien ma race est vieille et pure.
« Au criquet du meunier voisin
« Crois-tu que je doive la vie,
« Moi fils, moi neveu, moi cousin,

« Des plus fiers coursiers d'Arabie ?
« Toi qui prends des airs de grandeur,
« Où sont tes papiers ? Voilà comme
« Tout va dans ce siècle trompeur :
« Monsieur tranche du grand seigneur,
« Il n'est pas même gentilhomme !
« Tandis que d'un grand empereur
« Mon père était premier coureur,
« Le tien, passant à l'aventure
« Aux mains de gens de tous métiers,
« N'était-il pas des vils chartiers [104]
« Le limonier ou la monture ?
« Penses-tu qu'on l'ignore ? — Eh bien !
« On n'en conclut pas, je l'espère,
« Que chez moi le sang dégénère, »
Reprit le noble plébéien.
« L'ami, je crois valoir mon père ;
« Mais toi, crois-tu valoir le tien ? »

FABLE V.

LA MONTRE.

Monsieur Musard [105], en quelque endroit qu'il aille,
Toujours arrive ou trop tôt ou trop tard.
Ce n'est pas que monsieur Musard
Soit homme à rien faire au hasard ;
Soit qu'il s'amuse ou qu'il travaille,
Sa montre a tout réglé : Breguet exprès pour lui
La fit parfaite [106], et pourvu qu'on la monte,
Mieux que toute autre elle tient compte
De tous les pas qu'a faits le temps qui s'est enfui.
Jamais elle ne se dérange :
Que du froid au chaud le temps change,
Qu'on trotte ou qu'on s'arrête, allant toujours son train,
Cette inaltérable merveille,
Marche juste le lendemain
Tout comme elle a marché la veille.
Et d'un chef-d'œuvre aussi complet
Pourtant l'heureux propriétaire
Est l'homme de toute la terre
Qui sait le moins quelle heure il est.

Chaque instant le retrouve en faute ;
Mais comme de sa montre il prend toujours conseil,
Le reprend-on, « Messieurs, dit-il d'une voix haute,
« Je me règle sur le soleil. »
De tous les intérêts qu'il froisse,
Celui des gens dits de bon appétit
Est le moins indulgent, s'il est le plus petit.
Un jour, un de ces gens à jeun lui repartit,
« Réglez-vous donc sur la paroisse ! »

Réformateurs du genre humain,
Je préfère aussi, moi, l'instinct de la nature,
A ce fatras moitié gaulois, moitié romain,
Que chaque an repétrit chaque législature ;
Mais comme il a force de loi,
Dans ce monde où, malgré les sots dont il abonde,
Il vous faut vivre vous et moi,
Plions-nous à ces lois du monde.
Il avait raison l'homme à jeun :
La loi même est souvent moins forte que l'usage,
Et c'est sur le cadran commun
Que marche la montre du sage.

FABLE VI.

LA SOURCE ET LES RUISSEAUX.

Il est au monde une fontaine,
Source fraîche, limpide et saine,
Qui par vingt canaux différents
Se partage en ruisseaux errants.
Là tandis qu'en filets d'eau pure
Elle rafraîchit la verdure,
S'insinuant avec effort
Dans une terre limoneuse,
Ici goutte à goutte elle sort
Tout infecte et toute fangeuse;
Filtrant à travers ces dépôts
Où le sel durcit sous la terre,
De cette âcreté qui l'altère
Elle prodigue ailleurs les flots;
Ailleurs, de la mine homicide
Qu'elle est contrainte à traverser,
Cependant on lui voit verser
Le métal en poison liquide.
De même en son sens altéré,

Le mot innocent qui t'échappe
Par le premier tympan qu'il frappe
Est trop souvent dénaturé.
Au hasard chacun l'interprète :
Il devient plat, âcre ou méchant,
Suivant l'humeur ou le penchant
De chaque écho qui le répète.
Le mal produit par des ruisseaux
Ainsi viciés dans leur course
Appartient tout à leurs canaux ;
N'en accusons donc pas leur source.

FABLE VII.

LE JOUR ET LA NUIT.

La Nuit hier disait au Jour,
A l'heure où sur son char, sortant du sein de l'onde,
Il revenait briller au monde :
« Encore une fois de retour !
« Quand serez-vous donc las, despote que vous êtes,
« De me troubler dans mes conquêtes ?
« Croyez-vous apporter la joie ? Ouvrez les yeux ;
« Vous qui d'un seul regard embrassez tous les lieux,
« Comptez, si vous pouvez, les malheurs que vous faites.
« Le désespoir que ma pitié
« Consolait par d'heureux mensonges,
« Déjà, par vos traits réveillé,
« A perdu tout, jusqu'à ses songes.
« A tout ce bruit, à tous ces cris,
« Redoublés par l'écho surpris,
« Morphée en murmurant se renfonce en ses toiles,
« Les Amours effrayés me demandent des voiles,
« La Volupté craintive en soupirant s'enfuit,
« Et la Paix éplorée à pas pressés la suit.

« Partout où vos rayons éclatent
« La Discorde a repris ses odieux concerts :
« Les camps, les tribunaux, les marchés sont ouverts;
« Et partout les mortels, sous des habits divers,
« Ou se querellent ou se battent.
« Pour nous rendre ces biens, assez mal à propos
« Vous délaissez Thétis, qui dans les mers soupire [107];
« Croyez-moi, rentrez sous les flots;
« Retournez en ses bras partager son empire,
« Et laissez la terre en repos.
« — Un éternel repos lui serait plus funeste
« Qu'une éternelle activité,
« Répond avec sérénité,
« A la sombre divinité,
« L'ardent dispensateur de la clarté céleste.
« L'éternel repos est la mort:
« A mon aspect la terre en sort.
« Vous suspendez la vie, et moi je la ranime.
« De temps en temps si j'ai le tort
« Comme pour la vertu de luire pour le crime,
« Je le dénonce au moins; mais vous, qui vous fâchez,
« Avez-vous oublié, soit dit sans vous déplaire,
« Que, sans le dénoncer jamais, vous le cachez
« Aussi souvent que je l'éclaire,
« Que du sang le plus pur vos crèpes sont tachés,
« Et qu'après tout votre ombre obscure
« Aussi bien qu'à l'Amour est propice à Mercure [108]?
« Si méchants que soient les humains,

« Le fer n'est pas toujours meurtrier dans leurs mains.
« Celui dont le tranchant, du sein de la poussière,
« Dans le champ qu'il a fécondé
« Fait croître tous les ans la gerbe nourricière,
« En ses travaux par moi n'est-il pas secondé ?
« Et les dons de Bacchus, de Pomone et de Flore,
« Qu'est-ce donc qui les fait éclore ?
« Sans moi l'homme en peut-il attendre une faveur ?
« Est-ce votre ombre qui colore
« Ces dons qui n'ont sans moi ni parfums ni saveur ?
« A des plaisirs bien doux vos voiles favorables
« Sont chéris des amants, j'en veux convenir ; mais
« Vous conviendrez aussi que ceux que je permets,
« S'ils sont moins vifs, sont plus durables.
« Et puis... Mais, entre nous, vous m'entendez, je crois.
« Laissez-moi donc rentrer dans mes antiques droits.
« Je viens me ressaisir de la terre engourdie,
« Oui, mais non pas en conquérant
« Qui dévore tout en courant;
« J'apporte la lumière, et non pas l'incendie. »
Que répliqua la Nuit? Que peut-on répliquer
A de tels arguments ? daignez me l'expliquer
Vous qu'on voit, même ailleurs qu'en France,
Au génie, étranger pourtant à vos discours,
Reprocher encor tous les jours
Ses triomphes sur l'ignorance.

FABLE VIII.

LE VERRE D'EAU-DE-VIE.

Deux compagnons entrent au cabaret ;
Las tous les deux, ils venaient, dit l'histoire,
De la kermesse ou de la foire [109].
Sur le comptoir, sans plus d'apprêt
Ils se font apporter à boire.
Or ces deux bons amis, ou ces deux bons parents,
Étaient d'âges fort différents :
L'un, quoique garçon des plus grands,
A dix-sept ans touchait à peine ;
L'autre allait sur la cinquantaine,
Et déjà ses cheveux commençaient à blanchir.
Il n'avait pas besoin, lui, de se rafraîchir :
Grâce à quelques doigts d'eau-de-vie,
Revenu pour une heure au printemps de sa vie,
Il reprend son chemin plus leste et mieux portant.
L'homme au menton sans barbe en croyait faire autant ;
Il avait aussi bu rasade :
Cela lui fut moins bon qu'à son vieux camarade.
Par ce breuvage, l'imprudent,

D'un sang trop jeune et trop ardent,
Accrut si bien le feu qu'il lui fallut, malade,
A pas lents gagner la maison;
Non sans peine à l'eau fraîche il dut sa guérison.
Je connais plus d'un bel ouvrage
Qu'aux mains de lecteurs de tout âge
Ne mettra jamais la raison :
Si contre l'ennui qui t'obsède
A cinquante ans c'est un remède,
A vingt c'eût été du poison.

FABLE IX.

LE CHAT.

Vous connaissez Minet : c'est un chat fort honnête;
Il est franc comme un dogue et doux comme un mouton;
Les rats seuls exceptés, chacun l'aime et le fête.
L'autre jour cependant avec un gros bâton
J'ai vu Gros-Jean tomber sur cette pauvre bête.
Et pourquoi, s'il vous plaît? Un coup de trop, dit-on,
A ce bon homme avait tourné la tête,
Et Gros-Jean n'a pas le vin bon.
Un homme, un ange, en conscience,
A moins eût perdu patience:
A la main qui frappait sans rime ni raison
Sur sa peau blanche et délicate,
Tout hors de lui, Minet, en quittant la maison,
Finit par rendre un coup de patte.
Gros-Jean tout aussitôt de s'écrier: « Ingrat!
« D'un si bon maître étais-tu digne?
« Vous le voyez; le scélérat,
« Quand on le bat, il égratigne. »

FABLE X.

LE CHEVAL ET LE MAQUIGNON.

Ce fait date, mes bons amis,
Du règne de Sémiramis.
Aux champs où certain prince a depuis broute l'herbe[1],
En liberté vivait un étalon superbe;
On ne pouvait, sans l'admirer,
De ses yeux où brillait son âme,
En éclairs voir jaillir la flamme,
Que ses naseaux fumants paraissaient respirer;
Déployant à la fois sa force et sa souplesse,
Quel plaisir de le voir, au caprice des vents,
Qu'il surpassait en vitesse,
En onde abandonner l'or de ses crins mouvants,
Soit que, se jouant dans la plaine,
Il laissât loin de lui son rival essoufflé,
Soit que, le cœur d'amour et d'espérance enflé,
Il courût au bonheur dans la forêt prochaine!
Un maquignon le vit, et conçut le dessein
D'en trafiquer, après l'avoir rendu docile :
« Rien, disait-il, de plus facile,

« Si nous pouvons lui mettre un frein.
« Vouloir l'attraper à la course,
« Ce serait vouloir perdre et son temps et ses pas;
« Mais dans la ruse on peut trouver quelque ressource
« Dont l'innocent ne se défîra pas. »
Il dit, et va sur l'heure emprunter chez la reine
Un mors, non pas d'acier, mais de l'or le plus pur.
L'or étincelle aussi sur les rubans d'azur
Qui forment l'une et l'autre rêne;
En broderie enfin l'or s'attache au velours,
Dont la pourpre orientale [111]
De l'aïeul de Bucéphale
Doit compléter les atours.
Faisant briller de loin ce royal équipage,
Mon homme arrive aux champs, où sans liens,
Où riche du premier des biens,
Où maître de lui-même enfin comme un sauvage,
Mollement couché sous l'ombrage,
Las de trotter, Cadet [112] aimait à sommeiller.
Cadet au bruit de s'éveiller,
Comme la liberté toujours sur le qui-vive,
Et pointant vers le bruit une oreille attentive.
« Gentil cheval! de loin lui criait l'écuyer,
« Gardez-vous de vous effrayer:
« Si je viens ici, je le jure,
« Ce n'est pas pour vous chagriner;
« De plus près seulement je viens examiner
« Cette croupe, cette encolure,

« Ces formes que l'amour se plut à dessiner,
« Et tous les dons qu'en vous rapprocha la nature.
« O des coursiers le plus parfait!
« A-t-on jamais uni, même dans votre race,
« Tant de vigueur et tant de grâce?
« C'est pour vous que l'empire est fait.
« Que cette pourpre en soit la marque,
« Comme aussi ce bandeau que je veux attacher
« Sur ce beau front, qu'il doit parer sans le cacher.
« Des coursiers soyez le monarque. »
Ce disant, le matois, déployant le licou,
S'approchait : « Me crois-tu si fou,
« Qu'à ce lacs je tende le cou,
« Dit en ruant la noble bête?
« Le bandeau dont tu veux embéguiner ma tête,
« A l'or près, est celui dont je vois enchaînés
« Tant et tant d'animaux qu'on mène par le nez.
« Cherche ta dupe ailleurs. Où je vois une entrave
« Je ne vois rien de bon ; remporte ton trésor:
« Qu'un frein soit de fer ou d'or,
« Qui l'accepte est un esclave. »

FABLE XI.

LA PIERRE A FUSIL.

— Te voilà, dangereux cailloux
Qui portes le feu dans tes veines!
Viens-tu donc répandre chez nous
Le fléau dont elles sont pleines?
— Étourdi, ne t'en prends qu'à toi,
Si quelque étincelle m'échappe :
La faute n'en est pas à moi,
Elle est à celui qui me frappe.

FABLE XII.

LE BATTEUR D'OR.

Chez un batteur d'or, ce matin,
J'admirais à quel point ce métal peut s'étendre :
Pour me le faire mieux entendre
Sous le marteau cet homme avait mis un sequin.
Je vois bientôt cette paillette,
Deux fois moins large qu'un jeton,
Tout en s'amoindrissant, s'étaler de façon
Que la voilà deux fois plus large qu'une assiette.
« En frappant, je pourrais l'étendre plus encor,
« J'en pourrais, disait-il, dorer ma chambre entière,
« Tant extensible est la matière [113] ;
« Mais ne soufflez pas sur cet or,
« Il s'envolerait en poussière.
« — Ceci, dis-je, aide à concevoir
« Ce que sait tel docteur qui prétend tout savoir ;
« Un peu plus qu'il ne vaut, je crois qu'il s'apprécie.
« L'esprit dans ses travaux n'est-il pas limité ?
« Il doit perdre en solidité
« Ce qu'il gagne en superficie. »

FABLE XIII.

LE MOULIN A VENT ET LE MOULIN A EAU.

Las d'être garçons jardiniers,
Deux frères se firent meuniers.
Au prix des champs héréditaires
Qu'un père leur avait laissés
Joignant quelques écus par leur mère amassés,
D'un moulin les voilà tous deux propriétaires.
Mais c'est en ce point seulement
Que leur destinée est commune:
Car tous deux au même élément
N'ont pas confié leur fortune.
L'aîné sur le cours d'un ruisseau
A grands frais bâtit sa machine;
Argent, espérance et farine,
Ce bon homme à tout mis sur l'eau.
Mettant tout en l'air, au contraire,
Au haut d'un mont, sur un pivot, son frère
Établit son mouvant château.
Chez le meunier aquatique
Deux ans durant tout alla pour le mieux:

Honnête avec chaque pratique,
Il était accort et joyeux;
La meunière avait de ces yeux
Qui font valoir une boutique;
Et pendant deux hivers moins froids que pluvieux,
Et deux été moins chauds qu'humides,
La source avait abondamment
Sur la roue aux ailes rapides
Versé l'onde et le mouvement.
Mais tout-à-coup le sort volage
Avec ce pauvre diable a changé de façons.
Au retour de l'hiver les aquilons font rage,
Et, trois mois, de maudits glaçons
Aux eaux refusent le passage.
« Sache souffrir sans te fâcher
« Ce que tu ne peux empêcher, »
Dit, en se résignant, le bon meunier. La source,
Libre enfin des glaces de l'ourse,
Au printemps, il est vrai, recommence à courir;
Mais avant qu'il finisse on la voit dans sa course
Sous les feux du cancer et décroître et tarir:
Ce n'est plus qu'un filet, ce n'est plus rien. La meule
Ne peut pas tourner toute seule.
Couché sur un sac toujours plein,
Trois grands mois donc encor notre homme
Attend, en jurant Dieu sait comme,
Que l'eau revienne à son moulin.
Las de jurer, et las surtout de ne rien faire,

A la meunière il dit un jour :
« Là-haut allons donc faire un tour,
« Et voir chez le cadet comment va son affaire. »
Elle allait à merveille. En hiver, en été,
Que l'humide ou le sec gouvernât l'atmosphère,
Le moulin, dans son vol prospère,
Ne s'était jamais arrêté.
« Ton bonheur est bien grand, dit l'homme de rivière
« A l'homme de montagne. — Il tient uniquement,
« Répondit ce dernier, à la force première,
« Qui chez nous du travail fait mouvoir l'instrument.
« Si ta fortune est moins constante que la mienne,
« Mon pauvre ami, qu'il te souvienne
« Que pour ses alliés, de l'aveu des savants,
« Mon industrie a les trente-deux vents ;
« Qu'un ruisseau manque, adieu la tienne. »

FABLE XIV.

LES COCHONS ET LES TRUFFES.

Certain monsieur vêtu de soie;
Avant vos aïeux et les miens,
Ainsi, monsieur l'abbé, se vêtissaient les siens,
Au siècle où l'on assiégeait Troie,
Bien plus, au siècle même appelé siècle d'or,
Où le premier habit n'était pas fait encor.
Or donc certain monsieur habillé de la sorte,
Ou certain porc, s'il faut s'expliquer sans détour,
Fatiguait de ses cris les échos d'alentour:
Cris de joie, il est vrai; mais quant au bruit, qu'importe?
— Et pourquoi ce bruit-là? — Vous n'en feriez pas tant,
Vous qui formez aux mœurs nos apprentis tartufes [114],
Si par hasard le diable à votre œil pénitent,
En plein carême offrait des truffes,
Dans un dindon bien gras, s'entend?
Par une semblable imprudence
Vous gardant bien de signaler
Ce bienfait de la providence,

A huis clos, et dans le silence,
Vous sauriez vous en régaler.
Tout les gourmands, l'abbé, n'ont pas tant de sagesse.
Le nôtre, à qui l'odeur de ces fruits parfumés,
Que pour les dévots seuls le ciel n'a pas semés,
Inspirait des chants d'allégresse,
Compromit son bonheur par ces chants indiscrets.
Les amateurs étaient tout près;
L'un deux, portant bêche et besace,
En riant au nez du chanteur
Déterre le mets enchanteur,
Et lui laisse un gland à la place.

Résumons-nous : de ce récit
On peut tirer plus d'un profit.
En nous rappelant que le sage,
Par un ridicule transport,
N'appelle personne au partage
Des présents que lui fait le sort,
Il nous apprend qu'on peut d'une tête insensée
Voir quelquefois jaillir une heureuse pensée;
Qu'on peut dans la bouche d'un sot
Quelquefois surprendre un bon mot;
Qu'un ignorant lui-même à quelque découverte
Par l'instinct peut être conduit;
Et qu'enfin l'industrie, au premier petit bruit,
A tout saisir se montre alerte :

Pour elle tout est truffe ; et j'ai cru vous prouver
Que, par un privilége étrange,
Si le cochon sait les trouver,
C'est l'homme lui seul qui les mange.

FABLE XV.

LE SERPENT QUI CHANGE DE PEAU.

Dans son antichambre un ministre,
Tendre à tout animal rampant,
Faisait élever un serpent.
Le reptile, en son air sinistre,
Portait l'empreinte des douleurs
Dont sa vie était travaillée,
Et qui de sa robe écaillée
Ternissaient les vives couleurs.
En nœud replié sur lui-même,
Sans énergie et sans ressort,
Il semblait plus qu'à demi mort
Dans son abattement extrême.
« Il ne faut pas s'en étonner,
« Me dit un vieux naturaliste;
« Si le pauvre diable est si triste,
« On peut bien le lui pardonner.
« La belle saison va renaître;
« Pour reprendre un éclat pareil
« A celui du nouveau soleil,

« Il veut reprendre un nouvel être.
« Pline et Lacépède l'ont dit[115],
« Fuyant le bruit et la lumière
« C'est pour cela qu'en sa tanière,
« Tout serpent change alors d'habit.
« Rajeuni comme la nature,
« Bientôt sur la molle verdure
« On le revoit parmi les fleurs
« Déployer une autre parure,
« Mais hélas ! non pas d'autres mœurs. »
Cependant le ministre sonne :
Un valet vient nous annoncer
Que monseigneur ne voit personne,
Qu'à l'attendre il faut renoncer ;
Qu'il a le frisson, la migraine;
Qu'il est aux portes du tombeau.
Songeant que certain phénomène,
Observé dans certain château,
Annonçait vers ce temps critique,
Sur notre horizon politique,
Le lever d'un soleil nouveau :
« L'état de monseigneur s'explique
« Par celui de ce serpenteau,
« Dis-je à mon compagnon ; silence !
« Retirons-nous, son excellence
« Est en train de changer de peau. »

FABLE XVI.

LA RAPE ET LE PAIN DE SUCRE.

L'intérêt prend parfois l'air de la bienfaisance.

Au pain de sucre un jour la râpe, en ma présence,
Disait : De toi combien j'aime à me rapprocher!
M'accuser est ton habitude ;
Mais, malgré ton ingratitude,
Je veux te caresser. — Non : tu veux m'écorcher.

FABLE XVII.

LES DAUPHINS ET LES HARENGS. [116]

Au mois où, s'éloignant de la plage africaine,
De nos bords l'hirondelle aime à se rapprocher,
Un beau soir, du haut d'un rocher,
Je contemplais l'humide plaine.
Rien ne troublait pour le moment
La paix du mobile élément :
Les vents séditieux retenaient leur haleine;
Les zéphyrs soupiraient à peine;
De l'air le plus tranquille et du ciel le plus pur
Les flots réfléchissaient et le calme et l'azur;
Mollement balancés sur cette immense glace,
Les alcyons couvaient [117], et les dauphins joyeux,
S'évertuant à qui mieux mieux,
De leurs bonds redoublés sillonnaient sa surface.
« Dieu merci! m'écriai-je, au moins pour cet instant,
« En dépit de la fortune,
« Dans l'empire de Neptune,
« Le pauvre peuple est content.
« — Eh ! qui t'a dit cela? d'une voix des plus aigres,

Me crie un hareng des plus maigres.
« — Qui me l'a dit? mes yeux. — Tes yeux disent fort mal.
« — Et toi, crois-tu mieux dire? insolent animal,
« N'est-il pas de toute évidence
« Que ce peuple est heureux? il danse!
« — Il est plus évident, doyen des étourdis,
« Que tu ne sais ce que tu dis.
« Peux-tu te laisser prendre à des preuves si vaines?
« N'a-t-on jamais dansé pour secouer ses peines?
« Tout enfin danse-t-il en nos profonds domaines?
« Sur ce qu'on voit, juger de ce qu'on ne voit pas,
« C'est parfois s'exposer à des erreurs bien grandes,
« A celle où te voilà, quand tu crois les ébats
« Que prennent ces joyeuses bandes
« Répétés dans les mers du haut jusques en bas:
« Pendant qu'ici l'on danse, ailleurs on se chamaille;
« Et l'onde au loin rougit du sang des combattants,
« Qui, pour se livrer bataille,
« Ont profité du beau temps.
« L'apparence est trompeuse, et je crois que le sage
« Doit porter plus avant son regard scrutateur.
« Souvent la rage est dans le cœur,
« Quand le rire est sur le visage.
« Voyons donc, notre ami, ce qui se fait sous l'eau
« Au jour le plus serein, comme au jour le plus sombre:
« Les heureux, comme ailleurs, y sont en petit nombre.
« Que le temps soit vilain ou beau,
« La mer turbulente ou paisible,

« Toujours la force y règle et les droits et les rangs ;
« Monseigneur le requin n'en est pas plus sensible,
« Et n'en dîne pas moins aux dépens des harengs.
« Ces dauphins même, dont la danse
« Semble nous donner du répit,
« N'en ont que meilleur appétit.
« C'est d'eux qu'ici surtout se sauve ma prudence.
« Suis-je au bal? y sont-ils, en leur mortel effroi,
« Tant de petits poissons qui tremblent comme moi?
« Sont-ils heureux? réponds. Je te prends pour arbitre;
« Prononce entre nous deux, toi qui fais le docteur,
« Et qui raisonnes comme une huître. »

Il avait bien raison ce hareng, cher lecteur :
Force à moi de le reconnaître.
Je raisonnais vraiment tout comme a raisonné,
Comme raisonne encor tel badaud couronné,
Qui de l'état jugeait et va juger peut-être
Sur ce qu'il voit de sa fenêtre.

FABLE XVIII.

LES ÉTRENNES.

« Tout le monde est content de toi.
« Mes promesses ne sont pas vaines;
« Embrassons-nous, Charle, et dis-moi
« Ce que tu veux pour tes étrennes.
« Tu n'es pas encor d'âge à porter des bijoux.
« Serais-tu d'âge encore à vouloir des joujoux ?
« — Oui, si j'en trouvais un des joujoux à la mode,
« Tout aussi différent que la nuit l'est du jour,
« Et qui, sans étourdir par le bruit incommode
« De la trompette ou du tambour,
« Ou par des cris de basse-cour,
« Tout en parlant à mes oreilles,
« Amusât mon esprit, et même aussi mes yeux,
« Et pût en tous les temps me suivre en tous les lieux.
« Mais je rêve : où trouver des étrennes pareilles?
« — A quatre pas, chez le voisin;
« Il en possède un magasin.
« — La nouvelle est vraiment étrange.
« N'irons-nous pas, mon père? — Allons-y. » Le papa

Avec Charle aussitôt s'en va,
Non chez Grancher *, mais chez Bossange **,
Près du temple où naguère hurlait notre opéra,
Dans une belle galerie,
Par le sommet ouverte aux traits d'un jour égal,
Là sont rangés, sous le cristal,
Les trésors du génie et de l'imprimerie;
Là l'immortel Homère et l'éternel Platon,
Le folâtre Arioste et le sage Adison,
Et Voltaire et Virgile, et Montagne et Sénèque,
Et Racine le tendre, et Boileau le malin,
Aux presses de Didot rajeunis sur vélin,
Et de pourpre habillés chez Romme ou Thouvenin,
Attendent qu'on leur ouvre une bibliothèque.
Leur éclat de l'enfant éblouit les regards.
« Choisis, lui dit son père, homme alors des plus sages:
« Les produits de l'esprit, embellis par les arts,
« Du joujou qui te manque ont tous les avantages.
« Monsieur Bossange, au fait, ne vend que des joujoux,
« Mais il en tient pour tous les goûts,
« Mais il en tient pour tous les âges.
« — J'entends, » dit l'écolier, qui n'était pas un sot.
Il en donna bientôt une preuve certaine:
Papa lui proposait les Contes de Guizot [118],
L'enfant demanda La Fontaine.

* Marchand de joujoux.

** Libraire.

FABLE XIX.

LES PASSANTS ET LES CHIENS.

IMITÉE DE KRILLOFF, FABULISTE RUSSE [119].

N'ayant plus rien de mieux à faire,
Deux amis, le soir d'un beau jour,
Se promenaient, causant ou de guerre ou d'amour,
Parlant de plaisir ou d'affaire.
De sa niche ou de son taudis,
Un roquet tout-à-coup s'échappe,
Les poursuit en jappant. Au bruit du chien qui jappe,
Il en vient cinq, il en vient dix,
Il en vient quinze, il en vient trente,
Jappant à qui mieux mieux d'une voix différente;
Nos gens en étaient étourdis.
« — Ne cesserez-vous pas de nous rompre la tête? »
S'écrie enfin l'un d'eux empoignant un caillou.
« — Passons, lui dit l'autre : es-tu bête ? »
(Il aurait pu dire, Es-tu fou ?
Le mot eût été plus honnête.)
« Corrige-t-on des chiens? » Notre homme avait raison.

A cent pas ils étaient à peine
Qu'on n'entendit plus rien. Enroués, hors d'haleine,
Les roquets étaient tous rentrés à la maison.

Des bons humains tel est aussi le caractère :
Leur critique au passant est quelquefois sévère;
Contraints à la souffrir, sachons nous y ployer :
Quand ils seront las d'aboyer,
Les gens finiront par se taire.

FABLE XX.

LE CALOMNIATEUR ET LE SERPENT [120],

OU LA JUSTICE DU DIABLE.

IMITÉE DE KRILLOFF, FABULISTE RUSSE.

On nous répète que le diable
N'a jamais connu l'équité :
C'est calomnie, en vérité;
Je le prouve par cette fable.

Dans les enfers, c'était jour de gala,
On y chômait l'anniversaire
De Néron, de Caligula,
Ou d'Alaric, ou d'Attila.
N'importe, ici le nom ne fait rien à l'affaire.
Notons seulement, mes amis,
Que le diable, en ces jours de fête,
Tient cour plénière, et qu'homme, ou bête,
A lui baiser l'ergot tout pervers est admis.
Ce jour, comme il ouvrait sa royale séance,
Au mépris de la bienséance,

S'élève un grand débat. Quel en était l'auteur?
C'est monsieur le serpent, qui, d'un air de hauteur,
Dispute au calomniateur
Les honneurs de la préséance.
« — Au plus méchant tu dis qu'elle appartient; bavard,
« Trève donc à toute harangue:
« Pourrais-tu comparer le mal que fait ta langue
« Au mal que fait mon triple dard? »
A ces mots, alongeant sa tête meurtrière,
Au premier rang il se glissait,
Et, tout en sifflant, il laissait
Son compétiteur en arrière.
« — Halte-là, du plus haut de son trône infernal,
« Halte-là, dit le diable au rampant animal:
« A notre cour point d'injustices.
« Les honneurs sont réglés chez nous sur les services.
« Tu fais beaucoup de mal, je n'en disconviens pas:
« Un prompt et douloureux trépas
« Coule avec le venin dans les moindres blessures
« Qu'aux pauvres gens font tes morsures;
« Mais tes morsures, ton venin,
« Ne menacent que ton voisin.
« Le calomniateur est à craindre, au contraire,
« Partout, au même instant, dans ce vaste univers;
« Tout est voisin pour lui: ni les monts ni les mers,
« A ses assassinats ne sauraient vous soustraire;
« Il atteint l'ange au ciel, et le diable aux enfers.
« Ordonnons qu'avant les couleuvres,

« Les vipères et les aspics,
« Et même avant les basilics,
« Il prendra rang, grâce à ses œuvres. »

ÉPILOGUE [121].

Reposons-nous : pour cette fois,
C'est bien tout de bon que je crois
L'avoir fini, cet édifice,
Au son de la lyre élevé ;
Mais commencé, mais achevé,
Sous un bien différent auspice !
J'ai vu trois lustres s'écouler
Depuis qu'en sa marche incertaine
Mon pied s'avisa de fouler
Le champ qu'étendit La Fontaine.
Mon pays rayonnait alors
De l'éclat de toutes les gloires;
Et les chants de mille victoires
Se mariaient à mes accords.
Parfois un peu de tyrannie
Gênait bien notre liberté,
Mais, tolérable à ma fierté,
C'était celle au moins du génie.
O jours de triomphe et d'orgueil!
Jours évanouis comme l'ombre!
A vos prospérités sans nombre

Succède un long et vaste deuil.
Des fils du Nord j'ai vu la foule
Deux fois se presser dans Paris;
Et mes concerts deux fois repris,
Deux fois se sont tus à leurs cris,
Mêlés au fracas des débris
D'un vaste empire qui s'écroule.
Proscrit..... Mais laissons mon malheur,
Dans les publiques infortunes
Perdu, comme un cri de douleur
Dans le cri des douleurs communes;
Et puis l'attentive amitié
M'en rend la charge si légère!
Errant sur la rive étrangère,
J'y rencontre tant de pitié !
J'y rencontre aussi l'espérance,
Le plus constant de nos flatteurs,
Qui dans ses bras consolateurs
Endort quelquefois la souffrance.
Aux erreurs d'un si doux sommeil
J'ai dû parfois ma délivrance,
Et j'en gémis à mon réveil,
Qui m'exile encor de la France!

A BRUXELLES, EN FÉVRIER 1819.

FIN DES FABLES.

NOTES.

NOTES

DE L'AVERTISSEMENT

ET DE LA PRÉFACE.

[1] PAGE III.

Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

Il tenait à l'auteur de ces fables par des liens de famille et d'amitié. On ne s'étonnera pas de retrouver ici sur cet homme si recommandable et tant outragé, des renseignements qui, pour avoir été déjà publiés, n'ont rien perdu de leur intérêt.

Regnault de Saint-Jean-d'Angély (Michel-Louis-Étienne, comte) est né en 1760, à Saint-Fargeau, où son père remplissait les fonctions de président du tribunal et celles de subdélégué de l'intendance. Ce magistrat fut le premier instituteur de son fils. En 1771, le président de Saint-Fargeau ayant été exilé dans sa terre, y amena, avec ses enfants, un précepteur habile, et rendit communes au jeune Regnault les leçons données à son fils aîné, Michel Lepelletier, mort depuis victime d'un assassinat. C'est à l'université de Paris que M. Regnault termina ses études. Son père, sur

le refus d'enregistrer à son bailliage l'édit de 1771, avait été mandé par le chancelier; le jeune Regnault fut du voyage, et obtint, par la voie du concours, une place gratuite au collége du Plessis. Sorti du collége en 1777, il fit son cours de droit, et suivit le palais; il se destinait à la profession d'avocat, et comptait l'exercer à Paris. Les soins que réclamaient ses parents le forcèrent à changer de projet. Son père, affligé d'une cécité absolue, avait été obligé de renoncer à ses fonctions. Retiré à Saint-Jean-d'Angély, il y vivait dans ses propriétés. M. Regnault, après avoir prêté son serment au parlement, se rendit auprès de sa famille. Un de ses oncles était lieutenant-criminel à Rochefort, et prévôt-général de la marine de ce département. La place de lieutenant de cette prévôté vint à vaquer; on l'obtint, en 1782, pour M. Regnault, qui, avec les appointements de cette place et le produit de son cabinet, conservait à ses parents une aisance que les infirmités leur auraient enlevée. En 1788, lors du refus d'enregistrement des édits rendus sous le ministère de l'archevêque de Sens, les symptômes d'une révolution prochaine se manifestèrent sur tous les points de la France. En Saintonge, comme dans les autres provinces, les trois états se réunirent : des commissaires furent chargés de rédiger et de porter au commandant de la province le vœu général; M. Regnault fut nommé membre de ces commissions et rédacteur des pétitions. Peu après, on convoqua les états-généraux. Membre du collége électoral de la sénéchaussée de Saint-Jean-d'Angély, M. Regnault avait été chargé de la rédaction des cahiers du tiers-état. Lors de l'élection des députés, il fut choisi, presque unanimement, au premier tour de scrutin. Les principes qu'il avait professés jusqu'alors, et qui lui avaient mérité la con-

fiance de ses commettants, sont ceux qu'il n'a cessé de soutenir pendant la durée de l'assemblée constituante. Les journaux du temps font foi de la modération de ses opinions, qui, loin de menacer la monarchie, ne tendaient qu'à la raffermir, à l'asseoir sur des bases plus solides. M. Regnault n'a appartenu à aucune faction. Jamais il n'a paru à la société des jacobins. Lié par une conformité d'intentions et d'efforts avec les hommes sages et modérés de l'assemblée, il se prononça et parla toujours avec énergie en faveur des droits justement balancés du peuple et du trône. La seule réunion dont il ait été membre est celle qui avait lieu chez le duc de La Rochefoucauld, et à laquelle assistaient habituellement MM. de Lafayette, Bailly, de Liancourt, de Tracy, de Castellane, le vicomte de Noailles, Matthieu de Montmorency, Dandré, et autres membres de l'assemblée constituante, tous également connus alors par leur amour de la liberté fondée sur le respect des lois. Envoyé, en juin 1791, dans les départements du Jura, de l'Ain et du Doubs, il y comprima des mouvements séditieux près d'éclater. Pendant la session de l'assemblée constituante, il a travaillé, de concert avec M. Duquesnoi, Chéron, André Chénier, à un journal, tout à la fois libéral et monarchique, intitulé *l'Ami des patriotes*. Après l'assemblée constituante, devenu libre par la mort de ses parents, M. Regnault se fixa à Paris. Il réunit à l'exercice de sa profession d'avocat plusieurs occupations honorables et utiles. Il avait été nommé membre du conseil des finances avec MM. Blondel et Martineau, et chef du conseil du contentieux de l'ordre de Malte. Cette fortune fut renversée par la journée du 10 août 1792. Fidèle à la constitution, M. Regnault n'avait pas appris avec indifférence les dangers qui menaçaient

le trône; il s'était rendu aux Tuileries, déterminé à défendre avec son épée la monarchie, qu'il servait si courageusement avec sa plume. On l'avait prévu : désigné d'avance aux assassins, qui crurent l'égorger dans la personne du malheureux Suleau, c'est à cette erreur seule qu'il dut la vie. Les forcenés de la section, instruits bientôt de la méprise, ordonnèrent son arrestation. On mit les scellés chez lui, on enleva son mobilier. Grâce aux soins d'amis fidèles et généreux, il échappa cependant aux recherches rigoureuses et multipliées dont il fut l'objet. Depuis cette époque jusqu'à celle du 9 thermidor, ce n'est qu'en se condamnant à une réclusion volontaire qu'il évita le sort destiné aux membres de l'assemblée constituante, le sort de Barnave, de Thouret, de Bailly, au nom desquels son nom était associé par l'ordre qui les jeta dans les prisons, d'où ils ne sortirent que pour aller à l'échafaud. Rendu à la liberté par le grand événement qui la rendit à la France, M. Regnault retourna à Saint-Jean-d'Angély. Résolu de ne pas rentrer dans les fonctions publiques, il chercha à réparer, par des spéculations commerciales, les pertes que sa fortune avait éprouvées. Conjointement avec des négociants de Saint-Jean-d'Angély, de Bordeaux, de La Rochelle et de Paris, il fit des opérations dont les résultats furent avantageux. C'est alors que les circonstances les plus heureuses lui firent connaître la famille dans laquelle il devait trouver une épouse, fille de M. de Bonneuil, qui, lors du départ de Louis XVI (nuit du 20 au 21 juin 1791), avait été jeté en prison par suite de son dévouement pour *Monsieur,* depuis Louis XVIII, et nièce de M. et et madame d'Espréménil, morts tous deux sur l'échafaud, victimes de leur attachement aux Bourbons.

1794 Thermidor (chute de Robespierre)

Le bonheur de M. Regnault fut bientôt troublé par le 13 vendémiaire; il était président de sa section, secrétaire de l'assemblée électorale et capitaine des grenadiers nationaux. Il fut nommé pour rédiger et porter à la convention une adresse contre les décrets des 5 et 13 fructidor. A l'erreur qui l'avait porté à embrasser la cause des factieux, il joignit celle, beaucoup plus grave, de se placer dans leurs rangs, et de marcher à la tête de sa compagnie contre la convention, seule autorité alors légitime dans l'état. Ces circonstances réveillèrent des animosités mal éteintes, et sans un avis que M. J. Chénier fit donner à Regnault, il eût été arrêté chez lui, où les scellés furent apposés de nouveau. Une amnistie générale lui rendit peu après la liberté. Cependant le général Bonaparte avait rétabli l'honneur des armes françaises. Chargé d'un service dans l'armée, M. Regnault passa en Italie, et se rendit à Milan en qualité d'administrateur-général des hôpitaux. Là commencèrent ses rapports avec le vainqueur de Rivoli et le pacificateur de Rastadt. Bientôt se prépara l'expédition d'Égypte. Le général proposa à M. Regnault de l'accompagner. La flotte entra à Malte, prit possession de la ville, et poursuivit bientôt sa route. M. Regnault fut laissé dans l'île en qualité de commissaire du gouvernement pour l'administration civile, fonctions qu'il exerça pendant huit mois. Malte, bloquée par les escadres réunies d'Angleterre et de Russie, avait besoin de secours. M. Regnault partit pour les aller solliciter du gouvernement français : ses instances furent inutiles. L'inconcevable incurie du directoire abandonna Malte aux Anglais. Réuni à sa famille, M. Regnault s'occupait uniquement de ses intérêts privés, quand le général Bonaparte, rappelé par le danger

public, débarqua inopinément en France. M. Regnault fut du petit nombre des hommes entre lesquels a été concertée la révolution du 18 brumaire an 8. Cette révolution lia plus fortement sa fortune à celle du général qui, dès lors, gouverna monarchiquement la France. Le système du gouvernement qui venait d'être établi explique le dévouement avec lequel M. Regnault l'a servi jusqu'au dernier moment. Après avoir travaillé à la rédaction de la constitution de l'an 8, il fut nommé conseiller d'état, puis successivement président d'une section du conseil, secrétaire d'état de la famille impériale, grand-procureur près la haute-cour, et reçut le titre de comte. Cette cumulation de charges, où l'on voyait une cumulation de faveurs, excita beaucoup d'envieux : peut-être devait-elle inspirer un sentiment tout opposé, car il est juste de dire qu'aucun de ces emplois n'était une *sinécure*. Napoléon qui, de tous les chefs de gouvernement, est celui qui a su le mieux mettre à profit les aptitudes des hommes qu'il s'attachait, et le mieux s'attacher les hommes qui réunissaient le plus d'aptitudes, Napoléon avait jugé le comte Regnault, et l'employait sans ménager ses forces, en raison de l'étendue de ses connaissances et de ses facultés. Il l'appelait à presque tous ses conseils; il le chargeait de porter la parole dans presque toutes les circonstances. En résulterait-il, comme l'ont prétendu quelques juges sévères, que les reproches provoqués par certaines opérations, qui peut-être ont préparé la chute de Napoléon, doivent tomber aussi sur le comte Regnault? Nous ne le pensons pas : une telle conséquence ne saurait être juste aux yeux de quiconque a connu l'homme qui, pendant quinze ans, a fait les destinées de l'Europe. Un mot expliquera tout : ce n'était pas sur ses projets,

mais seulement sur les moyens d'exécuter ces projets que l'empereur demandait des conseils. Le comte Regnault suivit l'impératrice à Blois lors de la première entrée des alliés. Chargé par elle d'une mission près de l'empereur François, qui montrait peu d'empressement pour se rendre dans une capitale où tout devait lui rappeler les hautes infortunes de sa fille et de son petit-fils, M. Regnault ne revint à Paris qu'après le retour de Louis XVIII. Depuis les désastres de la campagne de Russie, le comte Regnault avait été sollicité fréquemment de se détacher d'une cause abandonnée par la fortune. Par ses refus, il a mérité l'honorable inactivité dans laquelle il a vécu pendant la durée de la première restauration. Cette inactivité, quant à ce qui concerne les affaires publiques, fut absolue. Retiré dans sa terre, concentré dans sa famille, il partageait entre le soin de ses affaires privées et la culture des lettres son temps, que ne réclamaient plus les affaires publiques. Nul ne fut plus surpris que lui d'apprendre le débarquement de Napoléon à Cannes; il n'en fut pas moins désigné, dès lors, comme complice d'une conspiration qu'on a punie en attendant qu'elle fût prouvée. Ce n'est qu'après le départ de Louis XVIII pour Lille que le comte Regnault vint à Paris : l'empereur lui rendit ses anciennes fonctions. Nommé par deux colléges au corps législatif, il fit, jusqu'au retour des alliés dans la capitale, ce qu'il crut être son devoir; et plus d'une fois il crut de son devoir de sacrifier aux intérêts de la chose publique ceux d'un homme que l'infortune lui rendait plus cher que jamais. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il partit pour l'Amérique, avant même qu'une décision des chambres eût donné une forme légale à cette mesure extra-constitutionnelle. Les menaces qui se re-

nouvelaient sans cesse contre sa liberté, contre sa sûreté même, le déterminèrent à prévenir l'effet d'une loi qui, dans l'état où se trouvaient alors les esprits, ne pouvait manquer d'être admise. Le comte Regnault passa deux années en Amérique; mais, au mois de mai 1817, se trouvant attaqué d'une maladie inflammatoire, d'après l'avis des médecins, qui ne jugèrent la guérison possible qu'en Europe, il quitta le sol hospitalier des États-Unis, pour venir débarquer en Belgique, où l'attendaient des persécutions qui empoisonnèrent et abrégèrent ses jours. Poursuivi mourant d'asile en asile, la maladie qui l'avait forcé à revenir d'Amérique prit un caractère alarmant. Le gouvernement français en fut instruit, le rappel du comte Regnault fut signé; mais on semblait avoir calculé avec une horrible précision la masse des maux qu'il pouvait supporter. Il arriva à Paris, le 10 mars 1819, à sept heures du soir : à deux heures du matin il n'était plus. Ainsi mourut, *tué par l'exil*, pour nous servir de l'expression de M. Étienne, un homme dont le nom se rattache à presque tout ce qu'on a fait d'utile en France pendant vingt ans; un homme qui, bon ami, bon Français, ne fut pas moins remarquable par les qualités généreuses de son âme que par les qualités brillantes de son esprit; un homme enfin qui, après avoir joué un rôle si important, ne demandait plus qu'une vie paisible et une retraite obscure au milieu d'une famille à qui sa perte a laissé de vifs regrets. Le service funèbre du comte Regnault dut se faire précipitamment, ce qui n'empêcha pas un grand nombre d'amis d'y assister. Parmi la foule qui suivait le char, on distinguait des hommes du peuple qui manifestaient la douleur la plus profonde; ils pleuraient un bienfaiteur! Les restes du comte Regnault furent déposés au cimetière du père Lachaise, entre ceux de Parny,

Delille et Fourcroy. M. Jouy, se faisant l'organe de toute une famille, prononça sur la tombe du défunt les dernières paroles de l'amitié.

La veuve du comte Regnault lui fit élever un monument où sont gravés ces vers, qui rappellent en peu de mots quelle fut la fin déplorable d'une vie tour à tour si brillante et si orageuse :

Français, de son dernier soupir
Il a salué la patrie!
Un même jour a vu finir
Ses maux, son exil et sa vie.

L'institut de France comptait M. Regnault parmi ses membres. Un talent supérieur avait ouvert l'accès de la classe de la langue et de la littérature françaises à cet orateur, qui s'illustra fréquemment aussi à la tribune académique. Porté souvent à la présidence, peut-être en considération de son rang, il justifia toujours cette faveur par des succès. Le discours qu'il prononça en 1814, à l'occasion de la réception de M. de Campenon, qui succédait à l'abbé Delille, lui concilia tous les suffrages à cette époque, où tous les partis n'étaient pas disposés à le favoriser. Le comte Regnault était grand-aigle de la Légion d'honneur, grand-cordon de l'ordre de Wirtemberg, et de plusieurs autres ordres des souverains de l'Europe.

[2] PAGE III.

Fontanes.

Fontanes (Louis), avant la révolution, simple littérateur; après la révolution, comte et marquis. Voltaire devint seigneur

au déclin de sa vie; mais ce n'est pas à la faveur qu'il dut les titres attachés aux domaines qu'il acheta. Fontanes dut les siens soit à Napoléon, soit à Louis XVIII. Les amis de ce littérateur veulent qu'on ait récompensé en lui le premier poëte et le premier orateur du présent siècle : cela n'est pas tout-à-fait juste. *Le Verger, le Cloître des Chartreux, le Jour des morts, la Forêt de Navarre*, l'*Essai sur l'homme*, poëmes presque tous imités de l'anglais, prouvent sans contredit qu'il fut versificateur habile; mais par quelle conception originale a-t-il conquis le titre de poëte? Pour savoir s'il fut, non pas le premier poëte de l'époque, mais même s'il fut poëte, attendons qu'on ait publié sa *Grèce sauvée*, épopée à laquelle il a travaillé trente ans, et dont il a lu quelques fragments à l'institut. La faculté de concevoir unie à celle d'exécuter, voilà ce qui constitue le poëte.

Un style élégant et correct, l'art de varier l'éloge ou de le renouveler par des formes ingénieuses, caractérisent les discours que Fontanes adressa à Napoléon et lui font prendre place parmi les harangueurs les plus ingénieux. Mais un harangueur n'est pas un orateur, et ce n'est pas en tournant des phrases académiques et en ajustant des compliments de cour que Démosthènes, Cicéron, Mirabeau, et Bossuet lui-même, ont mérité le titre d'orateurs; il ne s'obtient que par l'application d'une haute éloquence aux plus hautes questions de morale et de politique, aux plus grands intérêts de la société.

C'est avec le talent de Pline le jeune que celui de Fontanes aurait plutôt quelque analogie. Ses nombreux discours sont surtout des panégyriques. On y trouve autant d'esprit et moins d'affectation que dans ceux du complimenteur romain; mais on est fondé à y trouver moins de franchise. Jamais

Pline n'a révoqué les éloges qu'il a donnés à Trajan. Il n'en est pas ainsi de Fontanes, à qui Napoléon a cessé de paraître digne de louanges dès qu'il a cessé d'être puissant.

Fontanes fut créé pair de France par le roi Louis XVIII. C'est à cette occasion qu'il changea son titre de comte contre celui de marquis.

Fontanes, qui avait été attaché au ministère de l'intérieur par Lucien Bonaparte, dut surtout son avancement à la protection de la sœur aînée de Napoléon, Élisa Bacciochi, en dernier lieu grande-duchesse de Toscane. Nommé par le sénat membre du corps législatif, il fut choisi pour président de ce corps par l'empereur, qui le fit ensuite grand-maître de l'université, fonction qu'il cumulait avec celle de sénateur, et dont il fut dépouillé par le gouvernement royal en février 1815.

[3] PAGE IV.

Le moderne Cyrus.

Extrait d'une préface de la première édition du *Génie du christianisme*. C'est M. de Châteaubriand qui parle :

« L'écrivain est obligé, en conscience, de joindre sa force, « toute petite qu'elle est, à celle de cet homme puissant qui « nous a retirés de l'abîme.

« Celui, dit M. de Lally-Tolendal, à qui toute force a été « donnée pour pacifier le monde, à qui tout pouvoir a été con- « fié pour restaurer la France, a dit au prince des prêtres, « comme autrefois Cyrus : Jéhovah, le Dieu du ciel, m'a livré « les royaumes de la terre ; il m'a commis pour relever son « temple ; allez, montez sur la montagne sainte de Jérusalem, « rebâtissez le temple de Jéhovah. »

« A cet ordre du libérateur, poursuit M. de Châteaubriand, « tous les Juifs, et jusqu'au moindre d'entre eux, doivent rassem- « bler des matériaux pour hâter la reconstruction de l'édifice. « Obscur Israélite, j'apporte aujourd'hui mon grain de sable « (le *Génie du christianisme*); je n'ose me flatter que, du haut « du séjour qu'elle habite, ma mère ait encouragé mes efforts; « puisse-t-elle du moins avoir accepté mes expiations ! »

4 PAGE V.

Apologue.

Du grec *apologos*, récit. L'usage a donné un sens spécial à ce mot. Apologue, dès long-temps, ne se dit que d'un récit allégorique d'où l'on déduit une moralité; il est synonyme de fable.

Les anciens, qui usaient de l'apologue pour se faire comprendre de la multitude, substituaient quelquefois dans ce but une action à un récit.

Sertorius recourait souvent à ce moyen pour donner à ses soldats des leçons utiles. Un jour, voulant leur faire sentir les inconvénients auxquels ils s'exposaient par l'impatience de combattre, « il fit amener au milieu d'eux, dit Plutarque, deux chevaux, l'un vieux, maigre et d'une extrême faiblesse; l'autre jeune, gras, vigoureux, et remarquable surtout par la beauté de sa queue et par la quantité de crins dont elle était fournie. Auprès du cheval faible, il mit un homme grand et fort, et, auprès du cheval vigoureux, un homme petit et débile. Le signal donné, l'homme fort prit à deux mains la queue du cheval faible, et la tirait de toute sa force, comme pour l'arracher, et l'homme faible se mit à arracher petit à petit, un

par un, les crins de la queue du cheval fort. Après que le premier eut pris bien de la peine inutilement, et qu'il eut bien fait rire les spectateurs, il renonça à son entreprise; mais le petit homme faible, dans un moment, et sans aucun effort, fit voir la queue de son vigoureux cheval toute nue et dépouillée de ses crins.

« Mes amis, dit alors Sertorius, vous voyez que la patience est plus efficace que la force, et que la plupart des choses dont on ne saurait venir à bout tout à la fois, quelque effort qu'on fasse, on les fait sans peine peu à peu; car la continuation est une chose invincible. » (PLUT., *Vie de Sertorius.*)

5 PAGE V.

Fabuliste.

Ce mot vient de *fable*, mot fait avec le mot latin *fabula*, conte, récit; *fabula* dérive du mot *fari*, parler.

Ce mot *fabula* a passé dans presque toutes les langues de l'Europe moderne. Les Anglais, les Allemands et les Français en ont tiré le mot *fable*, qui leur est commun; les Italiens *favola*; les Espagnols *fabla*, synonymes du mot *fabula*, qui est aussi chez ces deux peuples un mot de la langue nationale.

Fable, dans le sens primitif, a la même signification que *conte;* mais l'usage a donné à ces deux mots des valeurs très distinctes. Le conte est un récit inventé dans le but de divertir; et quand par hasard le conte est moral, on a grand soin de l'annoncer par le titre, ce qui prouve que le conte moral est une exception dans le genre. La fable, au contraire, est un récit fait dans l'intention d'instruire. La fable doit offrir une

moralité : celles qui s'écartent de cette règle rentrent dans la classe des contes.

Le mot *fabuliste* fut, dit-on, créé par La Fontaine. Tout porte à le croire. A l'époque où ses *Fables* parurent, *fabuliste* n'était pas un mot en usage; il ne se trouve ni dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie* de 1684, ni dans la seconde de 1718; c'est dans celle de 1740 qu'il a été admis pour la première fois.

Si La Fontaine a inventé le mot *fabuliste*, qui s'applique à tout compositeur de fables, il a fait inventer le mot *fablier*, qui ne s'applique qu'à lui. Le fabuliste fabrique des fables; le fablier en produit.

Ce n'est pas en composant une fable, mais une collection de fables, qu'on a droit au nom de *fabuliste*; d'après cela je n'ai pas hésité de désigner Ésope et Phèdre comme les premiers fabulistes de l'antiquité, quoiqu'il y ait évidemment des fables plus anciennes que les leurs.

6 PAGE V.

La Mothe Houdard.

Un de nos littérateurs les plus ingénieux. Il n'est pas de genre de poésie dans lequel il ne se soit exercé, la satire exceptée; et certes cette exception lui fait honneur, car peu de personnes ont été plus que lui en butte aux traits des satiriques: tragédies, comédies, épopées, églogues, odes, cantates, opéras, chansons, énigmes, logogriphes et fables, il a fait de tout; mais il ne s'est montré supérieur en rien, parceque l'esprit et la raison ne tiennent pas lieu de génie. Ses fables, trop dé-

préciées, ne sont pas, à beaucoup près, sans mérite. Elles sont bien pensées; mais le ton dogmatique y domine trop. Fatigant partout, ce ton est surtout insupportable dans les fables, où la leçon doit être cachée sous les formes les plus attrayantes, où ce n'est qu'en égayant le lecteur qu'il est permis de l'endoctriner.

7 PAGE V.

Florian.

Ce gracieux écrivain s'est exercé avec succès dans plus d'un genre de littérature; mais c'est surtout dans la fable qu'il a réussi. Moins ambitieux, mais aussi spirituel que La Mothe, moins naïf, mais aussi naturel que La Fontaine, c'est celui de nos fabulistes que l'estime publique place immédiatement après le fabuliste par excellence.

8 PAGE VI.

La Bible en offre plusieurs exemples.

Tout le monde connaît la fable des *arbres assemblés pour élire un roi*, fable dont M. Andrieux a fait une imitation si heureuse et une application si piquante. Elle est tirée du livre des *Juges*. Peut-être est-ce plus par amour-propre que par discrétion que je ne la transcris pas ici.

Dans le troisième livre des *Rois*, chap. xx, un prophète se sert aussi de l'apologue pour faire sentir à Achab quelle faute il a commise envers Dieu en épargnant Bénadab, roi de Syrie:

« en laissant échapper de vos mains, dit le Seigneur, *un homme* « *que j'avais soumis à l'anathème.* »

Ailleurs, Joas, roi d'Israël, répond par un apologue à la sommation qu'Omasias, roi de Judas, lui fait de venir le trouver. Le cœur d'Omasias était enflé de quelques succès remportés sur les Iduméens. « Le chardon du Liban, lui répond Joas, « envoya vers le cèdre qui est au Liban, et lui fit dire : Donnez-« moi votre fille, afin que mon fils l'épouse ; mais les bêtes de la « forêt du Liban passèrent, et foulèrent aux pieds le chardon. » (*Rois*, liv. IV, chap. XIV; et *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXV.)

On se piquerait aujourd'hui d'établir des rapports un peu plus exacts entre les personnages mis en action; on ne croirait pas pouvoir marier le fils d'un chardon avec la fille d'un cèdre.

Dans l'*Ecclésiastique*, Jésus, fils de Sirach, dit : « N'entrez « pas en société avec un plus riche que vous.

« Quelle union peut-il y avoir entre un pot de terre et un « pot de fer ? Ils se heurteront l'un contre l'autre, et le pot de « terre sera brisé. » *Ecclésiast.*, chap. XIII.

Les paraboles dont l'Évangile est rempli ne sont au fait que des apologues.

9 PAGE VIII.

Il y avait, dit Nathan à David.

On n'inventera pas un apologue plus heureux que celui-ci ; on n'en écrira jamais un d'une manière plus simple et plus touchante.

J'ai cru devoir conserver à ce récit la forme naïve qu'il a

dans la Bible de Cologne; en prenant plus d'élégance, il me semble qu'il aurait perdu de ses charmes.

10 PAGE XI.

Le dragon à plusieurs têtes, et le dragon à plusieurs queues.

Les princes aussi ont fait des fables. Celle-ci est attribuée à Gengis-Kan. C'est une fiction ingénieuse par laquelle il démontrait les avantages de la nature de son pouvoir, auquel tous les princes de son empire étaient soumis, sur la nature de celui du grand-mogol, continuellement contrarié dans son action par la puissance de ses grands vassaux.

Je ne vois pas pourquoi Champfort refuse à ce récit le nom de *fable: C'est*, dit-il, *une petite histoire allégorique qui conduit à une vérité morale.* La fable est-elle autre chose?

11 PAGE XII.

Les membres et l'estomac.

Cette fable est bien ancienne; on la trouve dans Lokman et dans Ésope. D'après le témoignage de Tite-Live et de Florus, Ménénius Agrippa s'en servit très ingénieusement pour faire entendre raison au peuple romain. (Voyez Tite-Live, liv. II, chap. XXXII, et Florus, liv. I, chap. XXIII.) Shakespear a mis ce trait d'histoire en action dans la seconde scène du premier acte de sa tragédie de *Coriolan.*

Tout le monde connaît l'imitation de cette fable par La Fontaine.

[12] PAGE XIII.

La lyre avec une corde d'argent perdit son harmonie.

Voyez l'*Histoire de l'Académie française*, par Pélisson et d'Olivet, tom. II, pag. 165, article *Conrard*.

[13] PAGE XIII.

Aussi voyons-nous plusieurs grands hommes de l'antiquité recourir aux fables.

Indépendamment de Ménénius, de Démosthènes, de Sertorius, on peut citer Phocion et l'empereur Julien, hommes de bien et hommes d'esprit tous les deux.

Les Athéniens pressaient Phocion de contribuer avec les riches aux frais d'un sacrifice; importuné de leur opiniâtreté, il leur conta cette fable : « Un jour un homme fort poltron s'enrôla « pour aller à la guerre. Le voilà parti. Tout d'un coup il entend « des corbeaux croasser; il pose les armes et s'arrête. Un moment « après il se rassure, reprend ses armes, et recommence à mar- « cher : les corbeaux encore de croasser, et lui de poser encore « les armes et de s'arrêter. Enfin, après plusieurs reprises, il « leur dit : Vous croasserez tant qu'il vous plaira, mais vous « ne tâterez pourtant pas de ma peau, et s'en retourna.» (PLUT., *Vie de Phocion.*)

Les habitants d'Antioche raillaient Julien de ce qu'il suivait dans ses habits et dans ses mœurs les usages antiques de préfé-

« rence aux leurs. A mon âge, leur répondit ce philosophe, je « risquerais trop si je hasardais de me refondre ; la fable du milan « me fait peur. Le milan chantait jadis comme un autre oiseau ; « mais ayant entendu hennir de superbes coursiers, il voulut « les imiter, et fit si bien qu'il désapprit à chanter sans ap- « prendre à hennir. Depuis ce temps on ne voit pas d'oiseau « plus disgracié du côté de la voix ; et moi, si je voulais tro- « quer ma grossièreté pour des manières polies, peut-être « que je deviendrais un ambigu de rustre et d'homme poli, « sans être ni l'un ni l'autre. » (*Mysopogon de l'empereur Julien.*)

14 PAGE XIV.

L'ombre de l'âne.

Voici le conte. Un jeune homme, dit Démosthènes, avait loué un âne pour aller d'Athènes à Mégare ; c'était un jour d'été. Vers le midi, lorsque le soleil était dans toute sa force, le maître de l'âne et le voyageur se disputaient à qui profiterait de l'ombre que donnait le corps de l'animal. Je vous ai loué mon âne, et non pas l'ombre, disait l'un : non, disait l'autre; j'ai fait marché pour la bête tout entière, *circonstances* et *dépendances*.... Ici l'orateur se tait, et fait mine de s'en aller. Les Athéniens l'arrêtent : on veut savoir le dénouement. L'ombre de l'âne vous occupe, dit Démosthènes, et les matières les plus graves, vous ne les entendez qu'avec peine. (Dan. Heinsius, *Laus asini.*) M. Le Bailly a mis cette fable en vers, et ce n'est pas la moins agréable de son charmant recueil.

Cette fable et celle que l'on a citée plus haut ont été faites par des hommes libres, et plusieurs d'entre elles sont antérieures à celles de Phèdre et d'Ésope même. Cela suffit, je crois, pour prouver que c'est à tort qu'on attribue à l'esclavage l'invention de l'apologue; opinion toutefois accréditée par Phèdre, qui, étant esclave, et trouvant cette manière d'habiller la vérité d'une utilité fréquente pour les hommes de sa condition, en conclut trop facilement qu'ils en sont les créateurs, et dit à Eutyque, auquel il fait hommage du troisième livre de ses fables :

Nunc fabularum cur sit inventum genus,
Brevi docebo : servitus obnoxia,
Quia quæ volebat non audebat dicere!
Affectus proprios in fabellas transtulit,
Calumniamque fictis elusit jocis.

15 PAGE XV.

En dépit de lui-même (La Fontaine) il s'est placé au-dessus d'eux (Phèdre et Ésope).

La Fontaine se croyait véritablement inférieur aux anciens fabulistes. Voici ce qu'il dit de ses fables, comparativement à celles de Phèdre : « On ne retrouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable; ce sont » des qualités au-dessus de ma portée. »

Cette injustice du génie envers lui-même faisait dire à Fontenelle : « C'est par bêtise qu'il préfère les fables de Phèdre » aux siennes. »

16 PAGE XVI.

M. Ginguené.

Membre de l'Institut, également célèbre comme savant et comme écrivain, comme littérateur et comme poëte. Ses rapports sur les travaux de la classe de la littérature ancienne n'attestent pas moins l'étendue et la variété de ses connaissances, que l'élégance et la flexibilité de son style. La France lui doit sur la littérature italienne un ouvrage plus complet que ceux que l'Italie possède sur cette matière.

De plus, nous lui devons plusieurs morceaux de poésie écrits avec autant de goût que de sentiment; une élégante traduction du poëme de Catulle intitulé *les Noces de Thétis et de Pélée ;* et un volume de fables pleines de philosophie et d'esprit, imitées de l'italien, mais imitées avec ce talent qui invente.

Nous engageons les personnes qui désirent se faire une idée juste du talent et des principes de M. Ginguené, à lire la fable intitulée *le vieux pêcher ;* c'est la vingt-unième de son recueil. Cette fable contient d'excellents avis pour les vieillards, avis utiles, car à tout âge l'homme a besoin de leçons , avis où il leur trace la conduite qu'ils doivent tenir avec les jeunes gens appelés à les remplacer dans la carrière que leurs forces ne leur permettent plus de suivre.

M. Ginguené a été enlevé aux lettres et à l'amitié depuis la publication de cette note : le chagrin que lui causa la seconde occupation de la France par les étrangers hâta sa mort, qui eut lieu en novembre 1816.

[17] PAGE XVIII.

A un seul près, j'ai inventé tous mes sujets.

J'ai trouvé dans un recueil d'apologues en prose le sujet de la fable intitulée *la statue renversée ;* les autres fables insérées dans ce volume sont de mon invention. Je ne serais pas surpris cependant que les rapports que j'ai aperçus entre certains objets aient été saisis avant moi par d'autres personnes. Cela m'est déjà arrivé pour la fable *du fer et de l'aimant*, sujet traité par l'abbé Mangenot. Mais j'espère qu'on ne s'autoriserait pas de ces rencontres, qui ne peuvent au reste avoir lieu que dans des sujets simples, pour se croire en droit de douter de la véracité de ma déclaration.

Malgré cette assertion consignée dans mes éditions antérieures, M. le baron de Stassart a cru pouvoir affirmer que j'avais emprunté au fabuliste allemand *Kohlman* la fable *du hanneton*. Je n'ai qu'une réponse à faire à cela, c'est que je ne connais pas plus ce fabuliste et ses fables, qu'il ne me connaît probablement lui-même, excuse qu'il allèguerait sans doute, si c'était lui qu'on accusait d'être ici le plagiaire.

On trouvera à la fin de ce recueil deux fables, imitées du russe, à la demande de la bonne comtesse Orloff. J'ai eu soin d'en prévenir. *Suum cuique.*

18 PAGE XIX.

Je me suis appliqué à conserver aux acteurs que j'ai mis en scène les mœurs qui leur ont été données par la nature, ou tout au moins par l'opinion.

Les animaux, indépendamment de leurs mœurs réelles, observées et décrites par les naturalistes, ont des mœurs qui leur sont prêtées par le préjugé. Le fabuliste ne doit pas hésiter à profiter des ressources que lui offrent ces mœurs fictives, réelles en définitive pour ses lecteurs.

Le chant du cygne mourant a fourni un sujet de fable à La Fontaine, qui adoptait cette erreur en faveur de la moralité qu'il espérait en tirer. A son exemple, et dans le même intérêt, j'ai profité de la vieille opinion qui accordait au crocodile le don des larmes, à l'aigle la faculté de regarder fixement le soleil, et à l'ours le talent de former la figure de ses petits en les léchant. C'est user de la liberté que comporte le genre. Ce serait en abuser que de donner aux acteurs de l'apologue des mœurs opposées à celles qu'ils tiennent de la nature ou du préjugé. La faute du fabuliste en ceci ne serait pas moins grave que celle du poëte comique qui mettrait son personnage en contradiction avec le caractère qu'il lui aurait donné sur l'affiche.

19 PAGE XIX.

En dépit d'Aristote.

« Aristote, dit La Fontaine, n'admet dans la fable que les

» animaux; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle » est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope » ni Phèdre, ni aucun des fabulistes ne l'ont gardée.... »

Quel que soit le poids d'une opinion d'Aristote, on peut oser la contrarier, quand on a pour soi Ésope, Phèdre, La Fontaine, et le sens commun.

NOTES

DES FABLES.

[1] PAGE 5.

Alexandre Humboldt (le baron).

Ses travaux sont trop connus pour que l'on en fasse l'objet de cette note. On ne veut y constater qu'un fait, c'est que l'hommage auquel ceci se rattache est un tribut de reconnaissance autant que d'admiration, et que, pendant la durée de la persécution dont on l'a honoré, l'auteur de ces fables n'a pas eu, près des ministres et des rois mêmes, d'avocat plus chaud et plus constant que M. Humboldt.

[2] PAGE 9.

Dans l'eau propice où l'art le baigne
De ses défauts un jour se voit débarrassé.

En effet, les olives n'ont pas sur l'arbre cette saveur qui leur fait trouver place sur les tables les plus délicates. C'est à

l'aide de la préparation suivante qu'elles perdent l'amertume insupportable qui leur est naturelle.

« Quand les olives sont en état d'être confites, c'est-à-dire en juin ou en juillet, bien long-temps avant qu'elles soient propres à fournir de l'huile, on les cueille et on les met tremper quelques jours dans l'eau fraîche. Après les en avoir tirées, elles sont remises dans une autre eau préparée avec de la cendre de barille, ou de la soude, et de la cendre de noyaux d'olives brûlées, ou de la chaux; on les fait passer ensuite dans une seconde saumure faite d'eau et de sel, avec laquelle on les met dans les petits barils dans lesquels on les envoie; mais pour leur donner cette pointe agréable qu'elles ont, on jette par-dessus une essence ordinairement composée de girofle, de cannelle, de coriandre et de fenouil.

« La composition de cette essence est une espèce de secret parmi ceux qui se mêlent de confire les olives, et l'on peut dire que c'est en cela que consiste toute l'habileté de ce commerce, le reste étant assez facile à faire. » (Voyez l'*Encyclopédie.*)

[3] PAGE 11.

Le fer et l'aimant.

Il y avait plus de dix ans que cette fable était faite, quand M. Auger, littérateur non moins recommandable par la sévérité de son goût que par l'étendue de son érudition, me fit connaître celle que l'abbé Mangenot a composée sur le même sujet. La voici :

Un jour l'aimant tint au fer ce langage :

Ne m'aimez plus, ou craignez mon courroux.
Ah! dit le fer, si mon feu vous outrage,
Mon cher aimant, pourquoi m'attirez-vous?

« Je parie, écrivait-il en m'envoyant cette fable, que vous » n'aviez jamais lu ce quatrain. Vous conviendrez que la ren- » contre est singulière. J'ai pensé que vous l'apprendriez avec » plaisir. Il n'aurait pourtant pas fallu s'y frotter avec beau- » coup d'autres; mais vous n'êtes pas emprunteur, c'est là » votre moindre défaut. »

4 PAGE 12.

Actéon.

Petit-fils de Cadmus. Il eut un jour le malheur de surprendre Diane au bain; la déesse indignée lui jeta de l'eau au visage, et le chasseur, métamorphosé en cerf, fut dévoré par ses propres chiens. Sa coiffure rappelle aujourd'hui des malheurs un peu moins tragiques.

5 PAGE 17.

Polichinelle.

Grands et petits, tout le monde connaît *Polichinelle*, mais tout le monde ne connaît pas son origine.

Polichinelle est dans les farces napolitaines un personnage aussi important qu'Arlequin dans les farces vénitiennes. C'est un paysan calabrois, souvent très fin sous l'apparence de la

balourdise. Il est vêtu d'une casaque blanche et d'une large et longue culotte blanche aussi. Il porte un demi-masque brunâtre, remarquable par un très long nez aquilin. Sa coiffure est un haut bonnet de feutre gris, non pointu et sans bords. Il parle en jargon et ne bredouille pas. Son nom est *Pulcinella.*

Il y a, comme on voit, quelque différence entre ce polichinelle et le nôtre, couvert de dorures, chamarré de mille couleurs, décoré de deux bosses, et débitant ses turlupinades d'une voix qui ne peut se faire qu'à l'aide d'un instrument appelé *pratique.* Notre *Polichinelle* porte des sabots pour prouver qu'il n'a pas oublié son origine. Il est estimable sous ce rapport du moins : c'est le propre d'un bon cœur et d'un bon esprit de ne pas rougir de la condition de ses pères. Ce trait honorable pour Polichinelle est raconté avec détail dans l'une des fables nouvelles ajoutées à ce recueil.

Le mot *parlage*, dont on se sert dans cette fable à propos de Polichinelle, nous semble caractériser assez bien son éloquence, plus abondante en mots qu'en idées : c'est le mot propre dans la circonstance et en d'autres. Beaumarchais appelait l'Académie française, l'*Académie du beau parlage.*

6 PAGE 17.

Socrate.

Le plus sage des hommes. Il fut persécuté par les trente tyrans, joué en plein théâtre par Aristophane, et condamné à mort par le sénat d'Athènes, sur l'accusation de Mélitus et

d'Anitus. C'est au sujet de la mort de Socrate que Phèdre a dit :

> Cujus non fugio mortem si famam absequar,
> Et cedo invidiæ dummodo absolvar cinis.

Ces admirables vers ne font pas moins l'éloge du poëte qui les a faits, que du sage qui les a inspirés.

Voltaire dit :

> Socrate, enfant de la sagesse,
> Martyr de Dieu dans la profane Grèce.

Le théisme semble en effet avoir été la religion de ce grand homme, qui, par la force et la rectitude de son esprit, s'est élevé à la connaissance des plus hautes vérités morales. Cette force est une espèce de révélation.

7 PAGE 17.

Galilée (Galileo, Galilei).

Ce philosophe naquit à Pise en 1564. Il adopta le système de Copernic, et, plus hardi que lui, osa enseigner publiquement le mouvement de la terre autour du soleil. On n'attaque pas impunément le premier de vieilles erreurs. Socrate avait été condamné à Athènes pour avoir démontré l'absurdité du polythéisme; Galilée fut condamné à Rome pour avoir démontré l'erreur du système de Ptolémée. Bible en main, l'inquisi-

tion le condamna, comme hérétique, à être incarcéré, et à réciter, chaque semaine, pendant trois ans, les sept psaumes de la pénitence. Socrate n'en avait pas été quitte à si bon marché. Après de mûres réflexions, faites en prison il est vrai, le physicien crut pouvoir condescendre aux désirs des sept cardinaux qui l'avaient condamné, et, les genoux en terre, il se rétracta en ces termes : « Corde sincero et fide « non ficta, abjuro, maledico et detestor supra dictos errores « et hæreses. »

L'inquisition dut lui savoir d'autant plus de gré de cet effort, qu'il ne partait pas d'une intime conviction; car, en se relevant, le philosophe relaps ne put s'empêcher de dire, en frappant du pied la terre qu'il avait rendue à son ancienne immobilité : *E pur si move!* et pourtant elle tourne!

Le système professé par Galilée, d'après Copernic, était, comme beaucoup d'autres choses, renouvelé des Grecs; fondé sur les opinions de Pythagore, il avait été soutenu par Ecphantus, Séleucus, Aristarcus, Philolaüs, Cléanthès, Héraclidès, Ponticus, et enfin par Archimède, dans son livre intitulé *Arenarius.*

Nicolas Krebs, cardinal de Cusa, essaya de le faire revivre vers le milieu du quinzième siècle, dans son livre *De docta ignorantia.* Dans le seizième siècle, Copernic, chanoine de Thorn, sembla ne l'adopter que comme une hypothèse commode pour ses calculs, et, par ses calculs, fit de cette hypothèse une réalité, dans un livre dédié au pape Paul III.

N'est-il pas singulier que les opinions pour lesquelles Galilée fut si rudement tancé en 1633 par sept cardinaux soient précisément celles qu'un cardinal avait impunément ressuscitées vers 1450, et qu'en 1543 un pape semblait avoir adoptées,

en acceptant la dédicace d'un livre où leur évidence était démontrée par un chanoine?

8 PAGE 17.

L'Anitus du jour.

Voilà de ces traits qui ne regardent personne, parcequ'ils peuvent chaque jour changer d'application. Je renouvelle ici ma profession de foi : « Parcere personis, dicere de vitiis. »

Anitus était un rhéteur ennemi déclaré de Socrate. Les rhéteurs, dès ce temps, n'aimaient pas les philosophes. Celui-ci est à jamais exécrable par la mort du sage qu'il dénonça, de concert avec Mélitus, autre rhéteur. Le sang du juste retomba sur eux. Anitus, obligé de s'expatrier, par suite de l'horreur que les conséquences de sa calomnie avaient attirée sur lui, fut assommé à Héraclée, et Mélitus périt à Athènes, en expiation du même crime dont la majorité de ses concitoyens avait été complice. Il n'y a pas toujours de l'honneur à être absurde, et du profit à être atroce.

9 PAGE 18.

Fréron (Catherine).

Il a été pendant trente ans l'Anitus du jour.

10 PAGE 18.

Voltaire.

Le génie le plus étonnant qui ait existé. Il est pour l'exé-

cution ce qu'Aristote est pour le conseil. Le philosophe grec a donné des principes sur tout; le français a laissé des modèles en tout. La collection de ses œuvres est un recueil complet en poésie, en littérature et en philosophie. C'est probablement pour consoler les nations qui nous l'envient, que certaines personnes s'acharnent après la mémoire de ce grand homme, relèvent avec exagération ses défauts, ses erreurs, car il n'en est pas exempt, et atténuent, autant qu'elles le peuvent, l'éclat des beautés innombrables dont ses ouvrages en tous genres sont semés. La gloire de Voltaire n'est donc pas pour ces gens-là une gloire nationale? Le moment est venu où l'on doit s'entendre sur un objet d'un si grand intérêt. De quelque opinion que l'on soit, on ne peut prétendre qu'il faille tout louer ou tout condamner dans Voltaire. La foi n'exclut pas le goût. Soyons bons chrétiens, mais soyons aussi bons Français.

[11] PAGE 20.

Les Roussels passeront, les Jeannots sont passés.

Roussel (Cadet) est le héros de quelques farces auxquelles une originalité bouffonne et le jeu non moins bouffon d'un acteur ont donné de la vogue aux boulevarts. Jeannot avait joui, il y a trente ans, sur les mêmes théâtres, d'une faveur non moins grande, et presque aussi méritée. Il n'est plus connu que des érudits. « Sic transit gloria mundi. »

On n'a pas cru devoir mettre ici de notes relativement à Racine et à Corneille; mais une note sur Cadet-Roussel et sur Jeannot peut être de quelque utilité pour nos neveux.

[12] PAGE 37.

Les trois zones.

Il y en a proprement cinq, qui tirent leur dénomination de leur degré d'éloignement ou de proximité du soleil. La zone torride est l'espace compris entre les deux tropiques, et partagé par l'équateur. Les zones tempérées sont les espaces compris entre le tropique du cancer et le cercle polaire arctique, et entre le tropique du capricorne et le cercle polaire antarctique. Les deux zones glaciales sont les espaces circonscrits par les deux cercles polaires, et dont les pôles sont les centres.

Les noms des différentes zones indiquent la différence de leur température.

[13] PAGE 37.

M. Andrieux.

Auteur de plusieurs comédies remarquables par un talent non moins naturel que spirituel; auteur aussi de plusieurs contes, moraux sans pédanterie, ingénieux sans recherche, et gais sans licence.

M. Andrieux, membre de l'Institut, et professeur de littérature française au collége, remplissait aussi la même chaire à l'école polytechnique. Les leçons qu'il y donnait n'avaient pas moins pour objet de former la raison que l'esprit de ses élèves. Il serait difficile de trouver un littérateur qui alliât un jugement plus sain à un goût plus sûr. On a cru néanmoins devoir l'y remplacer.

[14] PAGE 39.

Sibérie.

Vaste contrée d'Asie, voisine de la zone glaciale.

[15] PAGE 39.

Cafrerie.

Pays des Cafres, contrée d'Afrique, située sous la zone torride.

[16] PAGE 41.

Colin-maillard.

Une note à ce sujet serait inutile, si le hasard ne pouvait faire tomber ce livre entre les mains de quelque étranger. Ce jeu, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, consiste à bander les yeux à une personne qui court ainsi à travers une société qui l'agace. Le colin-maillard se fait remplacer par le joueur qu'il attrape, et qu'il nomme, les yeux fermés s'entend. Casse-cou, pot-au-noir, sont les mots par lesquels on l'avertit du risque auquel il s'expose en dirigeant sa course vers un meuble ou un objet contre lequel il pourrait se blesser. Ce jeu d'enfant, qui ne déplaît pas aux grandes personnes, est moins du goût des mères que de celui des filles; ce qui donne quelques présomptions contre son innocence.

17 PAGE 43.

Momus.

Dieu de la raillerie et des bons mots. Les immortels n'étaient pas à l'abri de ses traits satiriques. Choisi par Neptune, Minerve et Vulcain, pour juger de l'excellence de leurs ouvrages, il les critiqua tous les trois. Neptune aurait dû mettre au taureau les cornes devant les yeux pour frapper plus sûrement, ou du moins aux épaules pour porter des coups plus forts. La maison de Minerve lui sembla mal entendue, parcequ'elle était trop massive pour être transportée, en cas de mauvais voisinage. Quant à l'homme de Vulcain, Momus aurait voulu qu'on lui eût fait au cœur une petite fenêtre par le moyen de laquelle on pût lire dans ses plus secrètes pensées. Vénus même ne put échapper à sa causticité; mais comme elle était trop parfaite pour que sa personne pût donner prise à la censure, c'est sa chaussure qu'il attaqua. Les critiques depuis n'ont pas toujours été si réservés, en littérature surtout. Or, vu les titres de la plupart de ceux qui, de tout temps, ont jugé les autres, en est-il beaucoup à qui l'on ne soit en droit de dire : « Sutor, « ne ultra crepidam ? »

18 PAGE 46.

En oût ce fut tout autre chose.

J'ai cru pouvoir écrire *oût* au lieu d'*août*, et en cela je suis autorisé par l'usage. On dit aussi communément *oût* qu'*août*.

Ce mot *oût* est employé dans les campagnes pour le mot moisson.

La Fontaine s'en est servi dans ce sens :

> Je vous paierai, lui dit-elle,
> Avant l'*oût*, foi d'animal.

Avant la moisson, qui se fait au mois d'août.

Oût et *août* dérivent d'*Augustus*, nom que porta en dernier lieu le sixième mois de l'année dans le calendrier de Romulus, et qui lui fut donné par le sénat en honneur d'Auguste. Ce prince avait triomphé trois fois, et subjugué l'Égypte dans ce même mois où il était parvenu au consulat, avant l'âge. Ce mois, jusqu'alors, avait été appelé *Sextilis*.

19 PAGE 46.

Les trésors de la Beauce.

La Beauce, ancien nom d'une province de France. Elle contenait le pays Chartrain, le Dunois, le Vendômois, et faisait partie de l'Orléanais: c'est aujourd'hui le département d'Eure-et-Loire.

La Beauce est très fertile en blé, ce qui la fait appeler *le grenier de Paris*.

20 PAGE 46.

Rollin (Charles).

Né à Paris le 30 janvier 1661. Il était fils d'un coutelier.

C'est à un bénédictin des Blancs-Manteaux qu'il fut redevable de son éducation. Ce moine ayant reconnu dans le jeune Rollin, qui lui servait la messe, d'heureuses dispositions pour les lettres, lui procura une bourse au collége du Plessis. Le jeune homme y fit ses humanités sous le célèbre Hersan, qui ne crut pas pouvoir se donner un plus digne successeur que son élève. Rollin le remplaça dans les chaires de seconde, de rhétorique, et dans celle de professeur d'éloquence au collége Royal. Nommé recteur de l'université en 1694, il régénéra l'instruction, non seulement en remettant en honneur l'étude du grec, mais en faisant marcher de front l'étude de la langue nationale avec celle des langues anciennes. En reconnaissance de ses services, il fut conservé deux ans dans cette dignité, à laquelle on l'éleva de nouveau en 1720.

Rollin avait quitté dès 1712 l'administration du collége de Beauvais, pour consacrer tout son temps à la composition de ses ouvrages. Ils ont mis le sceau à sa réputation. C'est par eux qu'il ne mérite pas moins de la jeunesse présente que de celle qui lui fut contemporaine; c'est par eux qu'il a été et qu'il sera l'instituteur de la jeunesse, tant que l'instruction sera puisée dans les sources du goût, et reposera sur les bases de la morale.

Rollin, érudit sans être pédant, doux sans être faible, était remarquable par la candeur et la naïveté de son caractère. Persuadé de l'utilité de ses ouvrages, il en parlait comme il en pensait, et les louanges qu'il se donnait partaient moins de son orgueil que de sa franchise.

Voltaire, qui détestait toute pédanterie, loin d'en accuser Rollin, dont il relève plusieurs erreurs, en fait assez l'éloge,

en conservant à ce professeur, dans le *Temple du goût*, les fonctions qu'il remplissait dans l'université :

Non loin de lui Rollin dictait
Quelques leçons à la jeunesse;
Et quoique en robe on l'écoutait,
Chose assez rare à son espèce.

Entre les ouvrages les plus recommandables de Rollin, on distingue son *Histoire ancienne*, son *Histoire romaine*, et le *Traité des études*. Rollin était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il mourut en 1741, à l'âge de quatre-vingts ans.

[21] PAGE 51.

M. Delille (Jacques).

Qui ne connaît ce poëte, non moins étonnant par son élégance que par sa fécondité? Ses nombreux ouvrages sont entre les mains de tout Français et de tout étranger qui aime la langue de Racine et de Voltaire. Personne, depuis ces deux grands hommes, n'a manié cette langue avec plus d'habileté et de succès.

Delille est mort en juin 1813.

[22] PAGE 51.

Les Guèbres.

Sectateurs de Zoroastre. Ils passent pour adorer le feu et le soleil, auxquels ils ne rendent un culte que parcequ'ils les regardent comme des images de l'Être suprême. Les Guèbres

croient à un Dieu unique, et n'ont été accusés d'idolâtrie que par les ignorants, qui les ont jugés sur des pratiques extérieures. Les Guèbres sont doux, charitables, hospitaliers. Leurs mœurs sont la conséquence des préceptes qui leur sont tracés dans le *Zend-Avesta*, livre qui, disent-ils, a été donné à Zoroastre par Dieu même. Ces préceptes, quant à la morale, ont quelque analogie avec ceux du christianisme, et respirent la plus douce philanthropie.

23 PAGE 52.

Un Clément.

Il fut aussi quelque temps l'Anitus du jour. Semblable à l'incendiaire qui détruisit le temple d'Éphèse, ce Clément obtint quelque célébrité en attaquant les plus illustres de ses contemporains. Si violentes et si injustes que soient ses diatribes, avouons pourtant que depuis on a fait mieux ou pis.

Quand ce critique a voulu se produire comme auteur, ses essais n'ont pas été heureux. Sa réponse à Voltaire au nom de Boileau, est une satire au-dessous du médiocre.

Sa tragédie de *Médée* n'est connue que par le bruit de sa chute; et peu de personnes savent qu'il a traduit en vers la *Jérusalem délivrée*. Après un long repos, Clément rentra dans l'arène, mais sans succès. Des coups de mâchoire ne sont pas des coups de dents; il parut lourd et usé, et mourut oublié ou éclipsé.

On l'appelait *Clément* l'*inclément*. Il était de Dijon. Il ne faut pas le confondre avec l'auteur des *Nouvelles littéraires*, autre critique, qui mourut fou à Charenton. Ce Clément-là

était de Genève. Ses écrits sont des modèles d'urbanité, de modération même, comparés à ceux de son homonyme, et pourtant il ne pèche pas par trop d'indulgence.

24 PAGE 53.

Au temps où les bêtes parlaient;
Non pas hier pourtant.

Ce trait a quelque ressemblance avec ce passage d'une fable de l'abbé Le Monnier :

Au temps que les cruches parlaient;
C'était, s'il m'en souvient, la semaine dernière.

Ce n'est pourtant pas à Le Monnier que je l'ai emprunté, mais bien à maître Rabelais, à qui notre abbé peut bien avoir aussi quelque obligation.

« Au temps où les bêtes parlaient, il n'y a pas trois jours, » dit le curé de Meudon. (Pantagruel, liv. II, chap. XV.)

Il serait assez curieux de dresser un état des emprunts faits à ce prêteur inépuisable. Il se trouverait d'assez beaux noms sur la liste de ses débiteurs, parmi lesquels figureraient Molière, La Fontaine, et Voltaire lui-même, qui décrie un peu trop dans Rabelais la monnaie qu'il pille.

25 PAGE 53.

Nestor.

Roi de Pylos. Il était du nombre des capitaines grecs qui suivirent Agamemnon au siége de Troie. Son grand âge et sa

longue expérience lui donnaient une grande influence dans les conseils; on l'écoutait avec déférence, quoiqu'il traitât souvent avec assez peu de ménagement Agamemnon, roi des rois, et Achille, égal aux dieux. Nestor avait l'habitude de sacrifier la génération présente à la génération passée. Les héros au milieu desquels il finissait sa vie ne valaient pas, disait-il, ceux au milieu desquels il l'avait commencée. Dès ce temps-là, aux yeux de la vieillesse, la jeunesse n'était qu'une race dégénérée. Cette manière de voir durait encore du temps d'Auguste :

> Difficilis, querulus : laudator temporis acti,
> Se puero, censor castigatorque minorum.

dit Horace en faisant le portrait du vieillard, portrait fait d'après des observations si justes, qu'il ressemble aux Nestors de nos jours.

Le caractère de Nestor, tracé avec une naïveté souvent sublime, ne dépare point l'épopée dans Homère; mais, placé dans des circonstances moins graves, ne serait-il pas essentiellement comique ? Il y a peu d'assemblées, de sociétés, et même de compagnies, où l'on n'acquière journellement la preuve de cette vérité.

26 PAGE 54.

> Tel, déjà capitaine au milieu des marmots,
> Guesclin, dans un enfant, faisait voir un grand homme.

Bertrand Du Guesclin, gentilhomme breton, l'homme le plus

brave, et le plus brave homme de son temps. Il était né pour les combats. Dès sa plus tendre enfance, il bataillait avec des champions de son âge. « Il n'y a pas de plus mauvais garçon « au monde, *disait sa mère* il est toujours blessé, toujours « déchiré, toujours battant ou battu. »

Il fit toute sa vie la guerre aux Anglais avec des succès divers, mais avec une intrépidité toujours égale. Vainqueur à Cocherel, vaincu à Navarette, il fut héros dans les revers comme dans la prospérité. Une maladie l'enleva devant Châteauneuf-de-Randon, qu'il assiégeait, et dont les clefs, rendues à sa mémoire, furent déposées sur son cercueil par le gouverneur de la place.

Du Guesclin était connétable de France et de Castille; il fut enterré à Saint-Denys avec les rois.

27 PAGE 55.

Dans le comptoir, Fabert ne rêvait que combats.

Fabert (Abraham) était fils d'un libraire de Nancy. Son père le destinait à l'église ou au barreau; la nature l'avait fait pour la guerre. Il se signala bientôt par des exploits si surprenants, qu'on les attribuait à un pouvoir surnaturel, et au diable plutôt qu'à Dieu, ce qui est tout simple. Un jugement solide et profond, une intrépidité à toute épreuve, ont seuls produit ces miracles, et ceux qui leur succédèrent pendant la longue carrière qu'a fournie ce guerrier. Louis XIV, en considération de tant de services, voulut décorer Fabert du cordon bleu, en le dispensant des preuves de

noblesse exigées par les statuts de l'ordre. Fabert refusa le cordon, par cela même qu'il ne pouvait faire ses preuves. « Je « ne veux pas, disait-il, que mon manteau soit décoré d'une « croix, et mon âme déshonorée par une imposture. » Fabert mourut en 1662, à Sedan, dont il était gouverneur. Il était maréchal de France.

28 PAGE 57.

Le mulot.

Mus sylvaticus. Ce quadrupède, plus petit que le rat, et plus gros que la souris, se retire comme eux dans des trous; il habite les bois et les champs.

Le fait que je raconte est vrai, aux discours près. L'éléphant du Jardin des plantes écrasa par mégarde un phascolome qui, très imprudemment, avait fait son terrier dans la cour où ce colosse se promenait.

Le phascolome, dont on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici la description, est un quadrupède nouvellement découvert dans les parties méridionales de la Nouvelle-Hollande, et qui a des rapports avec les animaux à bourse et avec les rongeurs. Sa taille est égale à celle du blaireau; il est gros et bas sur jambes; son poil, épais et grossier, est d'un gris plus ou moins brun; il n'a pas de queue, ses oreilles sont courtes; sous son ventre est une poche où il porte ses petits tant qu'ils n'ont pas acquis le développement nécessaire pour se mouvoir par leurs propres forces. Sa bouche est armée de quatre incisives, et ses pieds de devant d'ongles forts

et propres à fouir. Le phascolome est très lent dans ses mouvements; il habite les terriers, et ne se nourrit que de végétaux. On dit sa chair excellente à manger. Ce nom *phascolomis* signifie un rat, ou en général un rongeur pourvu d'une poche; les naturels de la Nouvelle-Hollande l'appellent *Wombat.*

29 PAGE 59.

Folliculaire.

C'est le nom que l'on donne à cette espèce de critiques qui rendent leurs arrêts sur des feuilles isolées, ou plutôt sur une portion de ces feuilles, de là appelées *feuilleton.*

Le nom de folliculaire marque peu de considération pour la personne à laquelle on l'applique, et ne peut, sans injustice, être donné indifféremment à quiconque écrit dans les journaux.

Les feuilletons même, qui ont été trop souvent déshonorés par les plus injurieuses diatribes, par les plus grossières turlupinades, offrent souvent des articles qui sont des modèles de goût et de modération. Il existe entre les auteurs de ces articles et les folliculaires la même différence qu'entre Aristarque et Zoïle, Boileau et Gâcon.

30 PAGE 60.

Confucius.

Nom latin donné par les missionnaires à un philosophe

chinois qui s'appelle *Confutzée* dans la langue de son pays. Ce sage, qui ne cessa pas de l'être à la cour, où il a rempli les plus honorables fonctions, finit par renoncer au ministère pour se livrer à l'enseignement de la philosophie. Il eut de nombreux disciples; mais il paraît que ses leçons étaient plus écoutées que pratiquées. « Hélas! disait-il quelque temps avant « sa mort, il n'y a plus de sages, il n'y a plus de saints; les « rois méprisent mes maximes: je suis inutile au monde, il ne « me reste plus qu'à en sortir. »

Il en sortit à l'âge de soixante-treize ans, et, comme de raison, fut beaucoup plus honoré après sa mort qu'il ne l'avait été de son vivant. Confucius, suivant MM. Chaudon et Delandine, vivait 550 ans après la naissance de J.-C., et 551 ans avant la même époque, suivant Lenglet-Dufresnoy et M. Desuigne, d'accord sur ce point avec les chronologistes susdits, à onze cent un ans près.

31 PAGE 60.

Philosophe.

Mot dont on a étrangement abusé. Dans son sens primitif, il signifie ami de la sagesse. D'après cela, ce nom respectable n'appartient pas plus aux réformateurs imprudents qu'aux fanatiques défenseurs d'institutions surannées.

32 PAGE 62.

Arachné.

Habile ouvrière, qui prétendait l'emporter sur Minerve

dans l'art de la broderie. La déesse, piquée de se voir en effet surpassée dans un défi que cette imprudente avait osé lui porter, déchira les trames, brisa les métiers de sa rivale, et la frappa sur la tête avec sa navette. Arachné se pendit de désespoir, et Minerve la changea en araignée.

Ce fait nous apprend jusqu'où peuvent nous mener les jalousies de métier. Minerve est ici dans son tort. La sagesse même ne peut donc pas répondre d'elle en toute circonstance.

33 PAGE 65.

La statue renversée.

Le fond de cette fable, ainsi que je l'ai dit, n'est pas de mon invention. Je l'ai trouvé dans un recueil en prose, intitulé *Apologues modernes*, imprimé à Bruxelles en 1789.

Il est une autre fable, imprimée sous mon nom dans quelques recueils, qui m'appartient encore moins que celle-ci; c'est une fable intitulée *L'or et le fer*. Elle est excellente. Ne l'avoir point placée dans ce volume, c'est prouver suffisamment, je crois, que je n'en suis pas l'auteur.

34 PAGE 68.

Jamais une esquisse, une ébauche,
Un simple trait peut-il sortir de ta main gauche ?

Il n'y a pas de règle sans exception. Jouvenet, devenu pa-

ralytique de la main droite, dessinait et peignait de la main gauche. Entre autres morceaux admirés, il exécuta de cette main le tableau appelé *le magnificat,* tableau que peu de peintres eussent exécuté de leur main droite. Parmi les peintres vivants, on cite aujourd'hui M. Werstappen, paysagiste belge, qui ne se sert que de la main gauche...

35 PAGE 73.

Redouté.

Redouté, peintre de fleurs, qu'il reproduit avec une fidélité non moins admirée des savants que des artistes.

36 PAGE 82.

Allons, flatteurs, faites des vôtres.

Tout homme aime à être flatté, c'est un malheur; mais un malheur plus grand, c'est qu'il y ait des gens assez lâches pour flatter. Le flatteur est l'homme qui n'a pas honte de chercher à se rendre agréable, soit en louant sciemment, avec exagération, dans les autres, les qualités qu'ils peuvent avoir, soit en leur prêtant sciemment aussi les qualités qu'ils n'ont pas. La pire espèce de flatteurs est celle qui érige les vices en vertus.

Il ne faut pas confondre l'éloge avec la flatterie; l'éloge est le prix dû aux bonnes et aux grandes actions. Celui qui refuse l'éloge à l'homme qui l'a mérité n'est pas moins injuste que le

flatteur, et il est quelquefois aussi lâche; car, s'il est toujours lâche de flatter, il est souvent courageux de louer.

Cette différence entre l'éloge et la flatterie est peut-être exprimée d'une manière assez sensible dans les vers suivants, et c'est ce qui me détermine à les rapporter. Ils sont extraits du *Retour de Trajan*, comédie qui se trouve dans le second volume de ce recueil. Pline le jeune les adresse à un libelliste qui l'accuse d'avoir flatté l'empereur.

Je ne l'ai pas flatté ; c'est le métier d'un lâche;
Ce ne sera jamais le mien.
Je l'ai loué quand il a fait le bien.
Je l'ai loué souvent; et d'un bon citoyen
C'est remplir la plus noble tâche.
Chacun à son devoir veut être encouragé
Par l'attrait d'une récompense;
Par l'espoir des grandeurs tel s'y trouve engagé,
Tel par l'espoir de la puissance.
Vous-même, sans l'espoir du gain,
Vous persisteriez moins, je pense,
Dans le plus vil métier du plus vil écrivain.
Mais ces objets de nos désirs extrêmes,
L'or, les rangs, les grandeurs, si chéris des humains,
Que sont-ils pour les souverains
Qui les possèdent par eux-mêmes?
Nous devons donc à leurs vertus
Un prix mille fois plus sublime.
C'est l'amour général, c'est la publique estime,
Qui, d'un jour bien rempli, récompensait Titus!
L'éloge encourageait cette bonté féconde,
Qui sur le genre humain chaque jour s'exerçait;
Et la voix qui le prononçait

Acquittait la dette du monde.
Sous un autre Titus j'ai rempli ce devoir, etc.

37 PAGE 83.

Eau de Dupleix.

L'eau de Dupleix est une essence dite *vestimentale*, et qui porte le nom de son inventeur.

M. Denis dont il est question dans la fable à laquelle cette note se rapporte est un personnage qu'une chanson pleine d'originalité, de gaieté et de naturel, a rendu célèbre. Cette chanson est de M. Désaugiers, qui est né pour faire des couplets comme La Fontaine était né pour faire des fables, et qui ne pouvait être égalé, si ce n'est surpassé, que par l'auteur du roi d'Yvetot, par M. Béranger, chansonnier plein d'esprit et de philosophie, homme dont le talent, si supérieur qu'il soit, est encore le moindre titre qu'on lui reconnaisse à l'estime des honnêtes gens.

38 PAGE 91.

Par un carme ou par un sonnet.

On écrit encore *sonnez*, et l'on prononce *sonnet;* on prononçait *sonnés* du temps de Boileau, si l'on juge par ces vers :

Tes biens, au sort abandonnés,
Devenir le butin d'un pique ou d'un *sonnés*.
Satire x.

Il paraît qu'insensiblement l'usage a substitué dans ce mot

sonnez le son de l'*et* à celui de l'*é* fermé. De là matière à dispute. Si l'on rime pour l'oreille, *sonnet* ne rime plus avec *abandonnés;* mais comme on rime aussi pour l'œil, *sonnez* ne rime pas avec *cornet :* voilà donc un mot mis hors du dictionnaire des rimes, pour peu que l'on s'obstine à lui conserver son ancienne orthographe.

Peut-être les rimes ne sont-elles pas assez nombreuses dans notre langue pour qu'on renonce à l'emploi d'un mot qui peut rimer. Peut-être, dans le doute où nous sommes, est-ce l'oreille qu'il faut consulter de préférence à l'œil. Ces réflexions, je l'avoue, m'ont déterminé à employer le mot *sonnez* d'après le son que lui donne la prononciation générale. Mais pour ne pas blesser l'œil en satisfaisant l'oreille, j'ai écrit ce mot conformément à la prononciation *sonnet.* Boileau a pris une licence bien plus grande, quand il a fait de *chèvrefeuille, chèvrefeuil* dans les vers suivants :

> Antoine, gouverneur de mon jardin d'*Auteuil,*
> Qui diriges chez moi l'if et le *chèvrefeuil.*

Il me semble qu'ici Boileau sacrifie un peu trop l'intérêt de l'étymologie à celui de la rime, et n'est pas, comme moi, excusé par l'usage. Je ne serais pas étonné cependant de me voir condamné par ceux-là même qui le justifient. Aux tribunaux littéraires, comme à d'autres, ce n'est pas toujours pour le plus faible que l'on montre le plus d'indulgence.

38 *bis* PAGE 92.

Chaudet (Jean-Denys).

Membre de l'Institut, de la section de sculpture, mort à

Paris en 1810, dans la force de l'âge et celle de son talent.

Les compositions de cet habile artiste sont remarquables par leur simplicité et leur naïveté. Tels sont les caractères qui appellent d'abord l'attention sur son *Œdipe* et son *Cyparisse;* attention qui se change bientôt en douce pitié, en profond attendrissement. Son *Nid d'amour*, autre morceau d'une exécution charmante, et dont les mauvaises imitations ont été si multipliées, même en Italie, le dispute à ce que les anciens ont laissé de plus ingénieux; il est impossible de l'étudier sans sourire, comme il est impossible de ne pas soupirer en contemplant le *Berceau de Paul et Virginie.*

Entre les ouvrages d'une plus grande dimension qui sont sortis du ciseau de Chaudet, on distinguait le bas-relief qui décorait le fronton du palais du corps législatif, et la statue de *Napoléon législateur*, qui était placée dans la salle où s'assemblent les députés. Que sont devenus ces chefs-d'œuvre?

Chaudet a laissé une veuve qui perpétue par ses tableaux l'honneur d'un nom aussi cher à la peinture qu'à la sculpture.

39 PAGE 98.

La Reynière (Grimod de).

Auteur de l'*Almanach des gourmands*, seul ouvrage de cette époque qui plaise à tous les partis et concilie tous les goûts.

40 PAGE 100.

Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

Voyez, dans les notes de l'avertissement, le n° 1.

41 PAGE 105.

Je n'aime pas ces paladins femelles.

Voltaire était du même avis; il dit, je ne sais où :

J'aimerais mieux.....
Une beauté douce comme un mouton.

Et, je ne sais où non plus :

Ciel! que je hais ces créatures fières,
Soldats en jupe, hommasses chevalières,
Du sexe mâle affectant la valeur,
Sans posséder les agréments du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne sont ni de l'un ni de l'autre.

Ces vers-là sont, comme on le voit, dans la bouche d'une femme, et d'une femme de sens.

42 PAGE 106.

La plume en main, burlesques Bradamantes,
Ne voit-on pas les Sapho guerroyer.

Il était réservé à notre âge de nous montrer dans certaines femmes l'oubli des bienséances porté presque aussi loin que certains hommes ont porté l'oubli des principes. Je suis loin d'approuver la rigueur avec laquelle le poëte Lebrun défend au beau sexe de prendre la plume : un pareil arrêt ne blesse pas

moins la justice que la galanterie. Celui qui l'a rendu ne connaissait probablement pas les vers de mesdames de Salm, de Beaufort, Dufresnoi et Babois, les romans de mesdames Ducos, de Souza, de Staël, et ceux par lesquels madame Cottin s'est placée à côté de nos meilleurs écrivains dans ce genre, si facile pour quiconque borne ses prétentions à se faire lire, si difficile pour quiconque a l'ambition d'être relu. A l'époque où Lebrun écrivait, n'était-il enfin de femmes célèbres par leur esprit que celles que nous citons?

Il eût été fâcheux pour les lettres que tant d'illustres contemporaines se fussent laissé décourager par notre Pindare, qui n'a été que trop souvent notre Alcée; mais ne serait-il pas à souhaiter de voir revenir à des occupations plus douces et plus décentes certaines femmes qui, entre tant de branches de littérature auxquelles leur esprit pouvait s'appliquer, ont choisi celle qui répugne le plus aux grâces de leur sexe, et qui, se livrant à la polémique, aiment mieux hurler avec les loups, à l'imitation de Fréron, de Desfontaines et de Geoffroi, que de paître les moutons avec Deshoulières?

Bellatrix, audetque viris, concurrere *virago*.

Je ne conçois pas comment une femme peut se décider à faire la guerre, même en littérature, à provoquer un combat dont le résultat ne peut jamais être entièrement satisfaisant pour sa fierté. Ou l'adversaire dédaignera la provocation, et cette modération ne peut pas tout-à-fait s'attribuer à la crainte, ou il rendra œil pour œil et dent pour dent. Or, dans le premier cas, le refus n'est-il pas un outrage? et dans le second,

où est l'honneur? La victoire se déclarera-t-elle pour l'amazone, on l'attribuera moins à sa force qu'à la faiblesse du champion; d'ailleurs, elle n'aura pas ferraillé sans prendre quelque attitude peu séante, sans recevoir quelques unes de ces atteintes qui appellent sur les héroïnes plus de ridicule que de pitié.

Une femme douée de plus de jugement que d'imagination aimera mieux ne point écrire que de grossir la liste des faiseurs de libelles. Si, pourtant, écrire est pour elle un besoin, comme il n'est pas donné à tout le monde de réussir dans les genres de compositions par lesquels se sont illustrées les dames ci-dessus nommées, qu'elle cherche la gloire dans l'utilité; à l'exemple de madame Gacon-Dufour, ou de madame Guizot, qu'elle consacre ses loisirs à écrire sur l'économie domestique ou sur l'éducation. Après le mérite de bien conduire un ménage et de bien élever les enfants, le talent de rédiger le résultat de ses observations est, j'en conviens, un de ceux que l'on peut souhaiter à la mère de famille qui, ne cultivant ni la musique ni le dessin, ne sachant manier ni l'aiguille ni la navette, après avoir fait le wisk ou le boston, et donné un temps raisonnable à la lecture, se trouve avoir des moments à perdre.

43 PAGE 106.

Cuistre en cornette, et Zoïle en jupon.

Cuistre, *coquus*, *coquister*. Ce mot, peu noble par lui-même, puisqu'il désigne ce qu'il y a de plus infime dans les employés de la cuisine, est appliqué depuis long-temps à ces

pédants ridicules par l'affectation de la science et par l'ignorance des bienséances.

Molière se sert du mot *cuistre* dans les *Femmes savantes;* c'est une des galanteries que Vadius adresse à Trissotin :

Allez, cuistre.

Voltaire dit quelque part :

Un cuistre en robe avec bonnet carré.

Ils ont quelquefois porté ce costume.

Zoïle, cuistre, né à Amphipolis, en Thrace, 259 ans avant Jésus-Christ. Il a laissé un nom tristement célèbre. Zoïle tenta contre Homère ce que, de nos jours, Geoffroi a tenté contre Voltaire: ce métier-là ne lui a pas réussi. Au lieu de le conduire à la fortune, il le conduisit au gibet. Ptolémée Philadelphe fit mettre Zoïle en croix : c'était porter un peu loin l'amour des lettres. Il suffisait d'abandonner ce misérable au mépris public, qui tôt ou tard fait justice de la sottise et de la méchanceté. C'est à l'opinion à punir les tentatives qu'un présomptueux a faites pour pervertir l'opinion. Soyons de l'avis de l'*homme aux quarante écus*. Ce bon M. André veut de la proportion en tout, et surtout entre les délits et les peines. C'est aussi l'avis de Beccaria.

44 PAGE 106.

Despautère (Jean).

Latiniste flamand. On a de lui un grand in-folio qui, sous

le titre de *Commentarii grammatici*, contient un rudiment, une syntaxe, une grammaire, une prosodie, et un traité des tropes. Il fut long-temps l'oracle des colléges. Ce laborieux grammairien était borgne. Il mourut en 1520. Sa latinité n'est pas du goût de la comtesse d'Escarbagnas.

45 PAGE 106.

Les doigts salis de l'encre de Gâcon.

Gâcon, poëte satirique. Il serait tout-à-fait oublié si son nom ne s'était conservé dans la langue usuelle comme une injure par laquelle on désigne ces libellistes qui par leur talent ne se font pas pardonner leur malignité.

On peut à Despréaux pardonner la satire;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille a su tirer des fleurs
Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frelon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, et nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, et qui choque les yeux.

VOLTAIRE, *Discours sur l'envie.*

Le poëte Lebrun, dans ses stances aux femmes auteurs, dit:

L'encre sied mal aux doigts de roses.

Cela est trop absolu pour être juste. C'est avec de l'encre

que Sévigné et Deshoulières traçaient les vers qui nous enchantent, et qui vivront autant que notre langue. C'est avec de l'encre que madame *Desbordes-Valmore* écrit ses gracieuses compositions. Je ne sache pas de doigts de roses que cette encre puisse gâter. Mais est-il griffes de harpies que ne puisse enlaidir l'encre de Gâcon ? C'est dans cette encre que toute femme doit craindre de tremper même sa plume.

46 PAGE 127.

Le roi de Rome.

Il est des gens qui me blâmeront de n'avoir pas retranché cette fable de mes dernières éditions, ce sont ceux qui m'ont le plus loué de l'avoir publiée dans la première. C'est tout simple. Ce qui est tout simple aussi, c'est que je compte pour rien l'éloge et le blâme de ces gens-là, que je reconnais toutefois pour plus prudents que moi. Quant à mes autres lecteurs, je les prie de vouloir bien relire, ou lire, les deux mots que j'ai mis à la tête de cette édition.

Encore un mot relativement à cette fable. Je n'ai rien changé aux vers qui la terminent; rien ne le commandait; rien, pas même les changements qui se sont opérés dans la condition du jeune Napoléon et de son père. Quelle que soit la destinée de ce jeune prince, la vie de son père, si féconde en leçons, en exemples, sera pour lui un grand sujet de méditation.

Si, à la lecture d'une histoire aussi remarquable par ses vicissitudes, aussi surprenante par les succès et les revers d'un homme dont la destinée était de changer la face du monde par sa chute comme par son élévation, et dont le plus grand

tort (politiquement parlant) est d'avoir poussé la fortune à bout dans l'adversité, tort qui, dans sa prospérité, avait été son plus grand mérite; si, dis-je, à cette lecture, le fils de Napoléon ne se sent pas accablé du nom qu'il porte, je le crois assez fort pour le porter.

L'analyse de la vie de Napoléon, que je n'envisage ici que de l'œil duquel il sera vu par la postérité, semble avoir été faite par Lucain dans les vers suivants, qui, depuis trente ans, servent d'épigraphe à ma tragédie de *Marius*.

Ille fuit vitæ Mario modus, omnia passo,
Quæ pejor fortuna potest, atque omnibus uso,
Quæ melior : MENSOQUE HOMINI QUID FATA PARARENT.
Pharsalia, lib. II.

Par d'étonnants revers le sort veut que j'expie
Les étonnants succès qui signalent ma vie;
Il veut faire admirer à la postérité
Mon infortune autant que ma prospérité.
Marius à Minturnes, acte II, scène I.

47 PAGE 129.

Les puces.

Un homme de goût, un critique des plus distingués de l'époque, a blâmé le sujet de cette fable : il lui paraît peu noble. Peut-être est-ce pousser la sévérité un peu loin. La Fontaine a fait *l'homme et la puce*, et personne n'a trouvé cette fable,

empruntée à Ésope, indigne de son recueil. Molière a fait dire à Orgon, dans *le Tartufe*,

> Il se vint, l'autre jour, accuser
> D'avoir pris une puce en faisant sa prière ;

et je ne sache pas que ce trait lui ait été reproché comme contraire au bon goût.

Ces observations, au reste, n'ont pour but que ma justification. Je ne dois que des remerciements à l'auteur de l'article auquel je réponds, article remarquable sous tous les rapports, et qui n'a pas moins de droits à ma reconnaissance par ses critiques que par ses éloges. Il est de feu M. Dussaut.

48 PAGE 130.

Lovelace.

Séducteur de Clarisse dans le célèbre roman de ce nom. Il est difficile de porter plus loin que lui l'art de plaire et de tromper. Malgré sa fin tragique, il a plus perverti de jeunes gens qu'il n'en a converti. Son nom, qui se donne à ses imitateurs, n'est pas toujours reçu par eux comme une injure.

49 PAGE 132.

Pour ennuyer leur compagnie.

Compagnie, société, bande, association. Il se dit des hom-

mes et des animaux : une compagnie de cavalerie, une compagnie de perdreaux. Appliqué aux hommes, ce mot indique quelquefois une association qui établit solidarité entre ses membres, quelquefois aussi une société d'une nature tout opposée, puisque l'Académie française, dont les membres n'étaient point solidaires les uns pour les autres, a toujours affecté de s'appeler *compagnie*. On trouve partout des hommes qui ennuient leur compagnie, on en trouve même dans cette compagnie-là.

Troupe et compagnie ne sont pas synonymes. Baron, de la comédie française, ayant complimenté le parlement au nom de sa compagnie, le premier président, De Harlay, l'en remercia au nom de sa troupe.

50 PAGE 135.

Ours mal léchés.

Cette fable, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est fondée sur une vieille opinion. Les anciens croyaient non seulement que l'ours, mais que les quadrupèdes en général formaient à coups de langue la figure de leurs petits. C'est ce que Virgile exprime si élégamment dans la peinture qu'il fait des soins que la louve donne à Rémus et à Romulus :

Fecerat, et viridi fœtam Mavortis in antro
Procubuisse lupam : geminos huic ubera circum
Ludere pendentes pueros, et lambere matrem
Impavidos, illum tereti cervice reflexam
Mulcere alternos, *et corpora fingere lingua.*

Ces vers ont été ainsi imités par Delille :

Là du dieu des combats gît la louve fidèle;
Deux célestes jumeaux qui sont nourris par elle
Pendaient à sa mamelle et jouaient sur son sein.
Déjà dans leurs regards est écrit leur destin;
Nés dans l'antre de Mars ils en ont le courage,
Ils sucent sans effroi leur nourrice sauvage.
Le dieu semble sourire aux fruits de son amour.
Elle, en se retournant, les flatte tour à tour;
Et sur l'espoir naissant de Rome encor naissante
Promène mollement sa langue caressante.

Trad. de l'*Énéide*, chant VIII.

51 PAGE 144.

Gardel.

Nom célèbre dans les fastes de la chorégraphie. Deux frères l'ont porté. Tous deux ont été premiers danseurs et compositeurs de ballets à l'Opéra. On doit à Gardel l'aîné les ballets de Ninette à la cour, de la Rosière, du premier Navigateur, compositions pleines de grâces et de fraîcheur; et le ballet du Déserteur, pantomime non moins amusante, non moins attachante, et, vu la liberté du genre, plus vraisemblable peut-être que le drame bouffon qui en a fourni le sujet.

Gardel l'aîné mourut vers 1789. Son frère, qui le remplaça, l'a surpassé. Dans les ballets de Télémaque, de Psyché, de Pâris, d'Achille, il a étendu les prestiges de l'opéra, et réalisé ce que les fictions de la mythologie, ce que les rêves des poëtes offrent de plus merveilleux. Les compositions les plus

piquantes de Gardel l'aîné le sont moins que la Servante justifiée, comme ses compositions les plus pathétiques ne le sont pas plus que le ballet de Paul et Virginie. Gardel le jeune a porté au plus haut point l'art de la pantomime. Il est encore dans la force de l'âge, et jouira probablement long-temps des succès qu'il a obtenus, et au nombre desquels il doit compter les heureuses imitations données à ses ouvrages par ses succès mêmes.

52 PAGE 144.

Ceux dont un fil règle et soutient les pas.

Ce n'est pas de danseurs dont il est ici question, mais de pantins, de marionnettes, de puppi, de fantoccini.

53 PAGE 144.

Vestris à quatre pattes.

La famille ou plutôt la dynastie des Vestris a régné à deux pieds pendant quatre - vingts ans sur le théâtre de l'Opéra. Le sceptre, car il y a aussi là des usurpateurs, lui est enfin échappé; mais elle n'a pas perdu l'espérance de le ressaisir. Peut-être un jeune Vestris se prépare-t-il dans l'ombre à reconquérir l'héritage de son père, qui n'est pas mort, et de feu son aïeul d'immortelle mémoire; qu'est devenu l'enfant qu'ils ont présenté, il y a quelques années, au parterre, comme leur héritier ?

Hunc tantum terris monstrarunt.

Le vieux Vestris reparut à cette occasion sur la scène,

entre son fils et son petit-fils, et Paris eut le plaisir d'applaudir, ce jour-là, trois générations à la fois.

54 PAGE 144.

Des musards de tous les cantons.

Musards. Gens qui ne sont jamais pressés de faire une chose utile.

55 PAGE 145.

Qui n'en est pas victime en est le tributaire.

L'exercice de la critique est devenu, depuis quelques années, une spéculation des plus lucratives. Tel et tel journalistes n'ont pas d'autre tactique que celle de Tunis et d'Alger. Quiconque passe sous leur batterie doit se racheter ou s'attendre à essuyer leur feu. C'est surtout pour les acteurs que ces Barbaresques-là sont à craindre. Il n'y a pas de talent si solide qu'ils ne battent en brèche dès qu'il leur refuse le tribut. Aussi le premier conseil qu'un vieux comédien donne à un débutant, c'est de ne pas aborder le théâtre sans s'être fait *assurer*, et de faire, avant d'y monter, la bourse des critiques, comme on fait en Angleterre la bourse des voleurs.

56 PAGE 145.

Le grand Vestris, le grand Voltaire.

Semblable à Charles XII, qui se couronna lui-même, le

vieux Vestris s'est lui-même proclamé *grand*. « Il n'y a, disait-il, que trois grands hommes aujourd'hui au monde, Frédéric, moi et Voltaire. » On sait que Vestris ne se piquait pas moins d'être fidèle aux bienséances qu'à la justice. C'est seulement par recherche de politesse, par courtoisie pour une tête couronnée, qu'il a fait passer ici Frédéric avant lui.

Plus modeste que Vestris, Voltaire n'a pas pris le surnom de *grand*.

57 PAGE 147.

Octave.

Ce n'est pas le plus beau nom du second des Césars. Ce nom désigne le complice des proscripteurs, le meurtrier de Cicéron, le poltron qui tremblait à Actium pendant qu'Agrippa lui conquérait le monde.

Maître de l'univers, Caius Julius Octavianus César se montra digne de l'avoir conquis. Après avoir élargi les plaies de Rome, il eut l'habileté de les refermer. Il employa à cet effet tous les moyens, y compris la clémence; mais il les employa en homme de génie. Octave, doué d'une raison sublime, finit par gouverner Rome avec tant d'habileté, que les républicains se croyaient encore libres sous un maître. C'est le chef-d'œuvre de la politique; c'est la solution de l'énigme la plus difficile que présente l'organisation sociale. Octave reçut alors le nom d'*Auguste*, nom qui le met au rang des bienfaiteurs de l'humanité; nom qu'il a mérité; nom que ses successeurs se sont fait gloire d'associer depuis à tous les surnoms que leur vanité s'est créés; nom

si glorieux enfin, qu'il n'est pas un empereur qui n'ait ajouté à la nombreuse énumération de ses titres, « semper Augustus ! »

58 PAGE 150.

Il est bon que Rollet tremble en rêvant au diable,
Et César en pensant à la postérité.

La peur du diable, toutes réflexions faites, est peut-être aussi utile à la société dans un empereur que dans un procureur.

Antoine de Lève conseillait à Charles-Quint de se défaire successivement de plusieurs princes d'Italie et de s'emparer de leurs états : « Et l'âme ? » répondit l'empereur. — « L'âme ! ré-« pondit le politique; si votre majesté en a une, qu'elle re-« nonce à l'empire. »

Rollet est le nom d'un procureur célèbre par sa friponnerie du temps de Boileau; et depuis, célèbre par ce vers de Boileau :

J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon.

On peut, d'après ce vers, appeler un fripon un Rollet. *Rollet* est devenu un nom générique.

César. Nom générique aussi. C'était originairement celui d'un homme de génie, qui, à ce titre, mérita d'être le premier homme du monde. Depuis, le nom de César est devenu le titre de nombre d'hommes qui ont gouverné despotiquement. Tous les empereurs, depuis Auguste jusqu'à Augustule, se sont appelés *Césars.* Il y a eu des Césars d'Orient, des Césars d'Oc-

cident, des Césars romains, des Césars grecs, des Césars allemands. On ne sait pas pourquoi le Grand-Turc, qui règne où siégeaient les Césars d'Orient, ne s'intitule pas *César?* Peut-être ne sait-il pas l'histoire.

59 PAGE 153.

Ou le roi, si vous l'aimez mieux.

Si ce vers a été fait à Maroc, ou quelque autre part, il est excusable. S'il avait été fait dans les Pays-Bas, ce serait un trait d'injustice, et qui pis est d'ingratitude.

60 PAGE 155.

Laridon.

Nom donné par La Fontaine à un chien, père de ceux qu'il relègue à la cuisine. Je n'ose pas me flatter qu'on trouve à celui-ci un air de famille.

61 PAGE 156.

L'or du Chili, du Pérou,
Et du Potose et du Mexique.

Contrées de l'Amérique méridionale, abondantes en or.

Cette rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.

VOLTAIRE, *Alzire*.

62 PAGE 156.

Vrai marinier.

Des puristes ont observé qu'il fallait dire *marin ;* que marinier ne se dit que des matelots de la Grenouillère et de la Rapée. Qu'ils ouvrent le livre de la loi, le dictionnaire de l'académie, dernière édition, ils y verront, lettre M, page 67, colonne 2, 4e paragrahe, qu'on appelle *mariniers* tous les bas-officiers qui servent à la manœuvre d'un vaisseau. Cette observation, utile à Paris, est faite pour ceux qui ne connaissent que la marine d'eau douce.

63 PAGE 157.

Rat de cave.

Dénomination donnée autrefois à certains employés des aides spécialement chargés de la perception des droits imposés sur les boissons. Leurs fonctions les conduisaient fréquemment sous terre. Ils sont enrégimentés aujourd'hui dans l'armée des droits réunis.

64 PAGE 157.

Rat d'église.

Valet des valets de paroisse. Les rats de cave sont bien misérables ; les rats d'église sont plus misérables encore. *Gueux comme un rat d'église*, dit le proverbe. Notre rat n'offrait pas là de bonnes cautions.

65 PAGE 158.

Samson.

Le plus robuste, le plus vigoureux des Israélites. C'est l'Hercule de la Bible. Comme le héros de la mythologie, Samson s'est immortalisé par des travaux incroyables. La mâchoire d'âne n'était pas moins terrible entre ses mains, que la massue entre les mains d'Hercule. Tous deux ont terrassé les lions; tous deux, invincibles dans les combats, ont été vaincus par des femmes. Dalila n'est pas moins célèbre qu'Omphale. Rivaux de vertus, rivaux de faiblesse, ces deux athlètes semblent modelés l'un sur l'autre. On ne saurait auquel donner la palme, si Samson, plus heureux qu'Alcide, en terminant comme lui une vie glorieuse par une mort volontaire, n'avait su rendre aussi sa mort utile à sa patrie. Il écrasa les chefs des Philistins, sous les débris du temple dont il s'écrasa lui-même. Ce trait suffirait à son immortalité. Hercule entra dans l'Olympe pour de moins belles actions.

Dulce et decorum est pro patria mori.
HORACE, liv. II. ode III.

66 PAGE 165.

Chantre de Jeanne et de Bourbon.

Le rival d'Arioste et de Virgile ; le poëte auquel la France est redevable des deux seules épopées qu'elle ait pu citer jusqu'à ce jour : Voltaire.

67 PAGE 165.

Marguillier.

Administrateur du temporel d'une paroisse. Les marguilliers réunis au curé forment un conseil qui prend le nom de fabrique; leurs importantes fonctions ne se paient que par des honneurs, aussi n'en manquent-ils pas. Ils ont un banc marqué dans l'église; ils sont largement partagés dans la distribution du pain bénit. En France la dignité de marguillier est compatible, comme on sait, avec tous les états, toutes les conditions, mais non avec tous les sexes. Comme la royauté, elle ne peut pas tomber en quenouille. Les femmes, quelque qualifiées qu'elles soient, n'y sauraient être promues. Serait-ce un effet de la loi salique? Regnard traite les marguilliers avec un peu trop de légereté:

Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier?

fait-il dire au valet des Ménechmes. Ce trait prouve qu'il ne respectait guère plus les marguilliers que les marquis; cela n'est pas juste: les marguilliers sont utiles.

68 PAGE 168.

La feuille.

Cette fable, faite à la fin de 1815, passa presque aussitôt de l'*Album* d'une femme aimable, dans les journaux de la capitale. Elle dut probablement son succès à la ressemblance qui existe entre le sort de cette feuille, jouet du caprice des vents, et celui de tant d'infortunés si tristement ballottés dès lors par les événements. Les journaux de la Belgique l'ac-

cueillirent, à l'exemple de ceux de Paris; et comme ils la publièrent avec le nom de l'auteur qui dans ce moment venait chercher un asile à Bruxelles, plusieurs Belges lui faisant application de son propre apologue, composèrent à cette occasion des vers remarquables par la générosité des sentiments qu'ils expriment. Quelques uns le sont aussi par un talent rare même en France, comme le prouve la pièce suivante; on ne peut mieux la louer qu'en la transcrivant.

A M. ARNAULT,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,

DANS SON EXIL,

Sur sa fable intitulée la Feuille.

Res sacra miser.

Noble feuille détachée
Des forêts de l'Hélicon,
Si, de ta tige arrachée,
Tu gémis dans le vallon;
Loin des aquilons perfides,
Au jardin des Hespérides,
Tu braveras le danger;
Le dieu des arts qui te guide
N'y fut jamais étranger.
A l'abri de son égide,
Viens à nous d'un vol léger:
Borne ta course rapide...
Reverdis sous l'oranger!

Par un ami des lettres, qui sait honorer les talents et le malheur.

Cet ami des lettres était feu M. Plaschaert. Il faut tout dire; son indulgence ne fut pas partagée par tout le monde. Un

M. Hubin Belge, qui aussi fait des vers, publia, dans la même circonstance, une pièce où l'on ne retrouve pas toute la bienveillance de celle-ci. Mais comme on n'y retrouve pas non plus le même talent, l'un des *proscrits*, qu'on y reproscrivait, répondit à cette épigramme par le madrigal suivant :

Votre innocence, ami Lubin,
Avait long-temps fait nos délices :
Pourquoi donc, pourquoi ces malices,
Vous qui n'êtes pas né malin ?
N'aggravez pas notre souffrance
En multipliant vos essais ;
Ou, si vous parlez de la France,
Tâchez d'en parler en français.

La Feuille a obtenu dans plus d'une langue les honneurs de la traduction. Celle qui en a été faite en russe, par le général Davouidoff, est, dit-on, remarquable par son élégance et sa fidelité. M. Davouidoff est un de ces hommes qui, nés avec le don de la poésie, ne s'y livrent que par caprice, et pour se délasser de la guerre et des plaisirs. Instruit de l'honneur qu'il en avait reçu, l'auteur de ces fables lui en adressa un exemplaire avec cet envoi :

A vous poëte, à vous guerrier,
Qui, sablant le Champagne au bord de l'Hippocrène,
Avez d'une feuille de chêne
Fait une feuille de laurier.

On ignora d'abord à Paris quel était l'auteur de *la Feuille*. A l'époque où elle fut publiée en France, les journaux y étaient soumis à la censure, qui n'aurait pas permis qu'on y insérât l'ouvrage d'un proscrit ; aussi cette fable y fut-elle annoncée

comme une pièce trouvée par les petits enfants de madame de la Sablière, dans les papiers de leur aïeule. Loin de contester le fait, les oracles et même la sibylle du temps prouvèrent que la pièce ne pouvait être que de La Fontaine, dont jadis on avait retrouvé aussi la touche inimitable dans une fable de La Mothe.

Depuis que l'auteur de *la Feuille* s'est nommé, des explorateurs en littérature se sont prévalus de ce conte, pour lui contester la propriété de cette fable; que leur répondre, s'ils ne se contentent pas de l'explication qu'on leur donne ici? Si la paternité littéraire doit se prouver comme l'autre, par une attestation légale, je conviens que je ne me suis pas mis en règle; que je n'ai pas fait inscrire cet enfant à la municipalité sur laquelle il est né, et que je ne saurais produire à l'appui de mon assertion un extrait des registres de l'état civil.

69 PAGE 171.

Il a sauvé Sinon, je l'ai lu dans Virgile.

Voyez le second livre de l'Énéide. C'est en pleurant que Sinon trouva le moyen de tromper Priam et le peuple de Troie.

His lacrymis vitam damus, et miserescimus ultro.

Trois animaux, le crocodile, le cerf et l'homme, ont, dit-on, le don des larmes. On sait quel usage en font l'homme et le crocodile [1] : quant au cerf, qui pleure de si bonne foi, je ne sache pas que ses larmes lui aient jamais servi à rien.

[1] Voyez, page 47, la fable VIe du livre II.

70 PAGE 171.

Brioché.

Il est du nombre de ces grands hommes dont l'histoire n'a point été écrite par ses contemporains. Les notions recueillies sur son compte nous ont été transmises par la tradition orale. J'ai compulsé les biographies et bibliographies tant anciennes que modernes; j'ai tout consulté, depuis Chaudon et Delandine, jusqu'à Plutarque, Moreri, Rabelais, Bayle et les frères Michaud; je n'ai rien trouvé, même chez ces derniers, touchant Brioché; ce qui prouve qu'il n'y a pas de mal à en dire. On peut donc tenir pour vrai le bien qu'on en dit ici.

Brioché, directeur de la troupe dans laquelle s'engagea Polichinelle, l'aima au point qu'il s'en fit le père adoptif; Voltaire veut qu'il n'en ait été que le père putatif. Mais de quel poids peut être ici l'opinion de Voltaire, qui, en fait d'histoire, s'est si souvent trompé, quoique Robertson le professeur dise formellement le contraire dans son introduction à l'histoire de Charles-Quint, note 54?

71 PAGE 176.

Le cancer, le capricorne.

Le cancer est le signe de l'écliptique que le soleil est censé toucher dans sa plus grande déclinaison vers le pôle boréal; le capricorne, le signe qu'il est censé toucher dans sa plus grande déclinaison vers le pôle austral. Quand le soleil se rapproche du capricorne, nous avons l'hiver; quand il revient vers le cancer, il nous ramène l'été. D'après ces notions, il est probable que le fait raconté dans la fable à laquelle cette note se rattache a eu lieu dans l'hémisphère boréal. Ne se-

rait-ce pas entre le 36e et le 56e degré de latitude septentrionale et du 9e au 58e degré de longitude orientale, méridien de l'île de Fer ? Un empire eut, je crois, cette étendue.

72 PAGE 179.

Le Sancy, le Régent.

Les deux plus beaux diamants qui soient en France ; ils appartiennent à la couronne. Quelques personnes croient que c'est à la corruption de la prononciation du nombre cent six que le Sancy doit son nom ; il pèse en effet cent six carats ; d'autres prétendent que c'est parcequ'il a appartenu autrefois à quelqu'un de la maison de Harlay de Sancy.

Le Régent pèse un peu plus de cent trente-six carats. Il s'appelait *le Pitre* avant que le duc d'Orléans régent l'eût acheté pour le roi. Il coûta 2,500,000 liv.

73 PAGE 181.

Progné.

Fille de Pandion, roi d'Athènes, et épouse de Térée, roi de Thrace. Térée ayant violé Philomèle, sœur de Progné, lui coupa la langue pour l'empêcher de publier ce crime. Philomèle peignit ce qui lui était défendu de raconter et envoya à sa sœur le tableau qui retraçait son malheur. Progné furieuse, après avoir étranglé Itys, fruit de son hymen avec Térée, par un raffinement de vengeance dont la mythologie offre plus d'un exemple, le servit dans un festin à ce misérable père. Elle allait payer de sa vie cette atrocité, quand

les dieux, on ne sait pourquoi, la changèrent en hirondelle.

74 PAGE 183.

Roger Bacon.

Capucin anglais, né en 1216. On l'appelait le docteur admirable. C'était l'homme le plus savant de cette époque en astronomie, en mathématiques et en chimie. Il fut accusé de sorcellerie. Le général de son ordre, qui n'était pas sorcier, le fit enfermer, après lui avoir défendu d'écrire. Au treizième siècle, Bacon fut traité par des hommes qui ne savaient rien, comme Galilée au dix-septième par des hommes qui ne voulaient rien savoir. Obligé, pour recouvrer sa liberté, de prouver qu'il n'avait rien de commun avec le diable, il y réussit; on ne dit pas de quelle manière il s'y prit. Le moine Roger Bacon est, suivant les uns, l'inventeur de la poudre; suivant les autres, c'est au moine Constantin Anelzen que l'humanité a cette obligation. Il est singulier que cette invention, qui a changé la tactique moderne, soit sortie d'un cloître.

75 PAGE 189.

Adieu paniers, *vendanges sont faites.*

Vieux refrain qui est devenu proverbe. Il veut dire, *ne comptez plus sur rien.* Exemple :

Suivons l'Église et les prophètes ;
Profitons de ce qu'ils ont dit :

Quand on a perdu Jésus-Christ,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Dans ce couplet, tiré d'un des cantiques dits *spirituels* de Pellegrin, *adieu paniers* a, comme on le voit, toute l'énergie du fameux vers de Dante :

Lasciate ogni speranza voi ch'e ntrate.
Inferno, cant. III.

Plus d'espérance ! *Adieu paniers !* En style épique il ne faudrait pas néanmoins traduire l'un par l'autre.

76 PAGE 190.

Trapistes.

Religieux qui habitent la Trape, abbaye située dans le Perche, à quelque distance de Mortagne. Ils sont assujettis à de grandes austérités, et observent un silence éternel. L'abbé de Rancé, réformateur de la Trape, est aussi traducteur d'Anacréon.

77 PAGE 191.

Garnerin.

Ce célèbre aréonaute mérite une mention, non seulement pour l'audace et la présence d'esprit dont il a fait preuve dans ses nombreux voyages, et surtout dans sa périlleuse expérience du *parachute*, mais pour les procédés ingénieux grâce auxquels il faisait presque sans risque cette expérience, qu'on ne peut toutefois voir sans trembler. Il est mort depuis quelques années.

78 PAGE 193.

Xercès aux flots jadis donna les étrivières.

Ce prince, fils de Darius, roi de Perse, est célèbre par les vains efforts qu'il fit pour asservir la Grèce. Il marcha contre elle avec cinq millions d'hommes, si l'on en croit Hérodote. Le pont de bateaux qu'il avait établi sur l'Hellespont, pour faire passer cette armée d'Asie en Europe, ayant été rompu par la tempête, Xercès, furieux, fit battre la mer avec des verges. Ce despote, au reste, n'était pas dépourvu de sensibilité. Passant en revue les troupes qu'il menait contre les Grecs, il *réfroigna son front et s'attrista jusqu'aux larmes*, dit Montaigne, en pensant que de tant de milliers d'hommes (qu'il menait à la boucherie) *il n'en resterait pas un dans cent ans.* Le bon cœur!

79 PAGE 197.

Le vanneur le tourmente en ce vaste panier.

Vanneur, valet de ferme, dont l'emploi est de se servir du van. Le van, dit l'Encyclopédie, qui préfère l'exactitude à l'élégance, est un instrument d'osier à deux anses, courbé en rond par le derrière, qu'il a un peu relevé, dont le creux diminue insensiblement jusque vers le devant.

Le van sert à séparer le grain qu'on y agite, de la menue paille, de la poussière, et de tous les corps plus légers que lui.

L'évangéliste se sert de cette figure pour donner une idée

sensible du triage un peu plus sérieux qui doit se faire au jour du jugement dernier.

80 PAGE 200.

Bambous, bambouc. *Tabaxifera arundo.*

Espèce de roseau très noueux qui croît dans les contrées orientales de l'Asie. On en fait des cannes. Il y a des bambous flexibles et des bambous qui ne le sont pas. A Paris, les jeunes gens se servent des premiers pour le maintien; et les vieillards, des seconds pour le soutien. Le bambou fait à la Chine les mêmes fonctions que le bâton en Allemagne et en Turquie. Tous les Chinois, l'empereur excepté, s'inclinent, dit-on, devant et sous le bambou. C'est là et ailleurs un moyen de civilité, si ce n'est de civilisation.

81 PAGE 203.

Un damas.

Sabre d'acier très fin, très bien trempé, et fort tranchant. Les premiers ont été faits à Damas, en Syrie, où se font des étoffes en soie qui portent aussi le nom du lieu où on les fabrique.

82 PAGE 204.

Partout où peut voler ce tissu trop léger;
Chiffon, fait de chiffons.

Le papier, en effet, n'est pas autre chose. C'est la substance

la plus patiente qui soit au monde. Elle supporte tout ce dont on juge à propos de la charger, et conserve aussi fidèlement les rêves de la sottise, que les réflexions de la raison, que les inspirations du génie.

« Merveilleuse invention, qui est d'un si grand usage dans la vie, qui fixe la mémoire des faits, et immortalise les hommes! Cependant ce papier admirable, par son utilité, est le simple produit d'une substance végétale, inutile d'ailleurs, pourrie par l'art, broyée, réduite en pâte dans l'eau, ensuite moulée en feuilles carrées de différentes grandeurs, minces, flexibles, collées, sechées, mises à la presse, et servant dans cet état à écrire ses pensées et à les faire passer à la postérité. »

Tel est l'article papier dans l'encyclopédie. On y voit aussi que le mot papier vient du grec παπυρὸς, *papyrus*, nom de cette plante célèbre d'Egypte, dont les anciens ont fait un si grand usage pour l'écriture, et à laquelle nous sommes probablement redevables de l'Iliade, de l'Odyssée, de l'Énéide et des chefs-d'œuvre de l'antiquité, que ces feuilles nous ont conservés. On ne lit pas sans plaisir cette définition du papier donnée par un savant.

On lira avec plus de plaisir encore cette histoire du papier écrite par un poëte.

Tout ce fatras fut du chanvre en son temps.
Linge il devint par l'art des tisserands;
Puis en lambeaux des pilons le pressèrent;
Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers
De visions à l'envi le chargèrent;
Puis on le brûle; il vole dans les airs;
Il est fumée aussi bien que la gloire.

De nos travaux voilà quelle est l'histoire,
Tout est fumée, et tout nous fait sentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.
VOLTAIRE, *Guerre de Genève*, chant IV.

83 PAGE 207.

Mes bons amis... non pas, mais ceux de ma fortune.

La distinction était nécessaire ici; autrement je serais tombé dans une grande injustice. Je ne veux nommer au reste ni les amis qui m'ont quitté, ni les amis qui me sont restés. Je ne veux ni faire du bien aux uns, ni faire du mal aux autres. Et quel est le temps où nous vivons! S'il est trop vrai qu'un témoignage d'affection soit équivalent à une dénonciation; si par calcul même la reconnaissance doit prendre les formes de l'ingratitude!

84 PAGE 207.

Que la Suisse a si prudemment
Banni de ses treize provinces.

Antérieurement aux traités qui, à commencer par le traité d'Amiens, ont changé la face de l'Europe, la confédération helvétique, composée aujourd'hui de vingt-deux cantons, n'en comprenait que treize. Leur réunion s'est opérée dans l'ordre suivant. En 1308 les cantons d'Ury, d'Underwald et de Schwitz secouèrent le joug d'Albert d'Autriche, héritier de la couronne et non de la modération de l'empereur Rodolphe de Habsbourg son père. En 1332, le canton de Lucerne se joi-

gnit à eux; exemple que Zurich, Glaris et Zug suivirent en 1352, et qui bientôt fut imité par Berne, la ville la plus importante de la confédération. En 1481 Fribourg et Soleure, Bâle et Schaffouse en 1501 accrurent le nombre des cantons, qui en 1513 fut porté au nombre de treize par l'agrégation de celui d'Appenzel. L'indépendance des Suisses, conquise par plus de soixante combats, ne fut reconnue qu'au traité de Munster par la maison d'Autriche, qui la leur avait contestée pendant plus de trois siècles.

Voici la nomenclature des vingt-deux cantons qui forment aujourd'hui la république helvétique, telle qu'elle a été établie par le congrès de Vienne en 1815 :

Berne.	Zug.
Vaud.	Ury.
Fribourg.	Haut et bas Underwald.
Soleure.	Argovie.
Lucerne.	Thurgovie.
Schaffouse.	Zurich.
Appenzel.	Bâle.
Grisons.	Saint-Gall.
Tésin.	Valais.
Schwitz.	Genève.
Glaris.	Neufchâtel.

La faiblesse de la Suisse, relativement aux autres états de l'Europe, l'oblige à beaucoup de circonspection. Les Suisses se piquent en conséquence d'observer une exacte neutralité dans les contestations qui s'élèvent entre les puissances européennes. On ne peut les en blâmer. Mais qui osera les louer de porter, comme ils l'ont fait, la politique jusqu'à traiter le malheur comme le crime; jusqu'à repousser de la terre affranchie

par Guillaume Tell les hommes libres qui vont y chercher un asile; bien plus, jusqu'à livrer aux proscripteurs les proscrits qui, sur la foi de l'antique loyauté helvétienne, ont cru pouvoir s'arrêter dans la patrie de Jean-Jacques?

Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum!

85 PAGE 207.

Et l'Anglais de son parlement.

Ce trait est relatif au renouvellement de la loi sur, ou plutôt contre les étrangers, et connue sous le nom d'*Alien-Bill.* Est-ce bien par l'intérêt de l'Angleterre que cette loi a été dictée?

MM. Romilly, Posomby, Brougham, Mackintosch et lord Holland, entre autres, ont présenté les arguments les plus énergiques que la politique comme l'humanité opposent à cette loi, que le seul danger de l'état peut justifier. Leur éloquence n'a pas prévalu contre l'influence du ministère et l'exemple de la Suisse, que l'orateur du gouvernement n'a pas dédaigné de proposer au parlement comme règle de conduite.

N. B. Cette note fut écrite en 1816, sous le ministère de lord Castlereagh.

86 PAGE 208.

Arnauld le théologique (Antoine).

Arnauld, qui sur la grâce instruit par Jésus-Christ...
BOILEAU.

C'est en effet par l'étendue de ses connaissances et l'im-

mensité de ses travaux théologiques que ce docteur de Sorbonne est illustre. La somme de ses ouvrages s'élève à près de cent volumes. Il écrivit ou plutôt il guerroya toute sa vie, tantôt contre les calvinistes, tantôt contre les jésuites. C'est le plus opiniâtre adversaire que ceux-là aient rencontré parmi les catholiques, et ceux-ci parmi les jansénistes, qui regardaient Arnauld comme un apôtre. Il accabla les jésuites du poids de ses *in-folio*. Pascal ne leur lança qu'un petit volume, et leur fit toutefois plus de mal.

Louis XIV, trop enclin à se mêler des disputes religieuses, laissa persécuter Arnauld, qu'il avait un moment recherché.

Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté,

dit Boileau, qui lui fit une épitaphe. Arnauld se réfugia dans les Pays-Bas. Là il écrivit contre Jurieu, contre Mallebranche, et quoique ce philosophe eût déposé les armes, en déclarant à son antagoniste « qu'il était las de donner au monde un spectacle, et de remplir le Journal des savants de leurs pauvretés réciproques, » notre théologien ne cessa la guerre que quand la mort lui fit tomber la plume des mains.

Arnauld mourut à Bruxelles le 8 août 1692, âgé de quatre-vingt-trois ans.

C'était un homme d'une grande éloquence, d'une constance inébranlable et d'un infatigable courage. « N'avez-vous pas assez de l'éternité entière pour vous reposer ? » disait-il à Nicole, qui semblait se lasser de lui servir de second dans ses interminables disputes.

Si Arnauld eût appliqué à des intérêts d'une utilité plus

générale et plus constante le génie qu'il dépensa en querelles théologiques, il eût pu rendre d'immenses services à la société, et conserver son rang parmi les plus grands hommes qui l'ont éclairée. *Sa Grammaire raisonnée*, connue sous le nom de *Grammaire de Port-Royal*, décèle en lui un esprit éminemment philosophique.

Arnauld préféra l'indépendance et la pauvreté aux dignités ecclésiastiques que sa naissance lui permettait d'ambitionner, et que son mérite lui donnait droit d'obtenir : frère d'Arnauld d'Andilli et d'Arnauld évêque d'Angers, il était oncle d'Arnauld de Pompone, ministre sous Louis XIV. Ce docteur était le vingtième enfant d'Antoine Arnauld, avocat-général sous Henri IV, et célèbre par le plaidoyer qu'il prononça en 1594 en faveur de l'université, contre les jésuites : il chassait de race.

87 PAGE 208.

Rousseau qu'en rhétorique
On appelle le grand Rousseau.

Jean - Baptiste Rousseau, célèbre par ses ouvrages et ses malheurs. Il avait de grands talents et de grands défauts. Il a été ennemi cruel et a rencontré de cruels ennemis. Fils d'un cordonnier, il n'en reçut pas moins une excellente éducation par les soins de son père, qu'il eut la lâcheté de renier. Ses succès précoces lui concilièrent l'intérêt de plusieurs hommes en place qui voulurent faire sa fortune ; Chamillard et Rouillé étaient de ce nombre. Un misérable procès changea la face de ses affaires. Des couplets infâmes et diffamatoires couraient dans

la capitale : quelques uns portaient l'empreinte du talent de Rousseau ; on en conclut que tous étaient de lui. Les personnes outragées portèrent plainte devant les tribunaux. Si Rousseau s'était tenu sur la défensive, il n'eût probablement pas été condamné ; mais, d'accusé qu'il était, il se fit accusateur, et dénonça, comme coupable du crime qui lui était imputé, le géomètre Saurin. Un savetier et un décroteur, qu'il désigna comme les instruments dont Saurin s'était servi pour distribuer les vers impurs et satiriques, objet du scandale, furent reconnus comme témoins subornés. Rousseau se vit bannir à perpétuité du royaume, le 7 avril 1712.

Hors de France, comme en France, il trouva de grands protecteurs, avec lesquels il eut le malheur de se brouiller successivement ; le moins considérable n'était pas le prince Eugène. Délaissé par ceux qui l'avaient recherché, Rousseau serait mort dans le besoin sans la généreuse amitié du notaire Boutet. Une humeur âcre et vicieuse semble avoir empoisonné de tout temps l'âme de ce grand poëte. Voltaire, qu'il avait d'abord accueilli comme élève, ne fut bientôt plus pour lui qu'un rival, et dès lors qu'un objet d'inimitié.

Blessé de n'avoir pu faire révoquer son arrêt, Rousseau, qui dans cet espoir avait été passer trois mois à Paris en 1740, revint à Bruxelles, où il mourut le 17 mars 1741. Piron lui fit cette épitaphe :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

On n'a point entendu rabaisser ici la gloire de J.-B. Rousseau. Loin de lui contester la place qui lui est assignée sur le parnasse français, par la majeure partie de ses odes, de ses épigrammes et de ses cantates, on reconnaît en lui les plus hautes qualités poétiques ; on reconnaît surtout que le titre de *lyrique* lui appartient. Quant à celui de *grand*, s'il lui est donné pour le distinguer de Jean-Jacques Rousseau, cela mérite réflexion. Qu'on songe qu'il s'agit ici de proclamer la suprématie de Jean-Baptiste sur Jean-Jacques, sur l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*, de l'*Émile* et du *Contrat social!*

88 PAGE 208.

Du grand Guillaume.

Guillaume de Nassau, fondateur de l'indépendance des Provinces-Unies. Si l'on ne refuse pas le nom de grand aux hommes qui, bravant les fatigues, les dangers, exposent leur fortune, leur santé, leur vie pour asservir les peuples, peut-on ne pas le décerner au prince qui a fait tous ces sacrifices pour les affranchir ? Tels sont les titres de Guillaume le taciturne à la reconnaissance des Pays-Bas, à la vénération de tous les hommes libres.

Nous n'entendons point par hommes libres, les esprits ennemis de toute contrainte, impatients de toutes lois ; mais les hommes qui ne veulent dépendre que des lois, que des règles posées par la volonté nationale, et non par les caprices souvent contradictoires d'un despote. Guillaume doit être cher à ces hommes-là ; car non seulement il a détruit la tyrannie dans son pays, mais il y a établi la liberté. Convaincu que si

un despote est nuisible à une nation, le défaut de chef ne lui est pas moins nuisible ; convaincu également que si les peuples, qui ne sont pas la propriété des princes, ne doivent pas être leurs jouets, les princes ne doivent pas être non plus les jouets des peuples, quoiqu'ils soient leurs hommes; ce grand homme mit ses soins à déterminer les droits et les devoirs du pouvoir et de l'obéissance. En les consacrant dans le contrat dont il fit jurer au duc d'Alençon l'observation, sous peine de déchéance, il assura à la Hollande la possession de la liberté qu'il lui avait conquise, et par cela seul il consolida son généreux ouvrage.

C'est un bienfait inappréciable que le présent d'une constitution, quelle que soit celle des parties du corps social qui la propose, dès qu'elle est acceptée librement ; c'est la base de la sécurité générale. Si, comme le dit Montesquieu, la liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent, non seulement tout peuple qui possède une constitution est libre, mais il n'y a de libres que les peuples qui ont une constitution. Elle seule sauve un peuple des caprices également tyranniques du despotisme et de l'anarchie.

Les Pays-Bas ont reçu deux fois ce bienfait de la maison de Nassau. Libres sous la dénomination de royaume comme ils l'étaient sous celle de république, c'est d'un Guillaume encore qu'ils tiennent une constitution qui leur fait retrouver sous un roi tout ce qu'ils avaient perdu en perdant le stathouder.

89 PAGE 211.

M. Étienne.

Auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, parmi

lesquelles on distingue *Brueys et Palaprat*, *les Plaideurs sans procès*, *l'Intrigante*, et surtout les *Deux Gendres*, l'une des meilleures comédies qui aient été faites depuis la *Métromanie*. Il fut nommé membre de l'ancien Institut en 1811. Le billet qui lui annonçait cette nouvelle ne contenait que ce passage des Actes des Apôtres : *Et elegerunt Stephanum, virum plenum spiritu* (ils ont choisi Étienne, homme plein d'esprit). Quoiqu'il eût ajouté aux titres qui lui avaient acquis les honneurs académiques, M. Étienne ne se vit pas compris parmi les membres de l'Institut qu'on désigna pour former l'Académie française. Ses concitoyens ne l'en trouvèrent pas moins digne deux fois de les représenter à la chambre des députés. Leur confiance n'a pas été trompée : les intérêts de la liberté, qui, dans un régime constitutionnel, ne résident que dans le maintien de l'ordre établi, n'ont pas eu des défenseurs plus ingénieux. Au reste, on savait avant d'élire M. Étienne ce qu'il valait. Ses *Lettres sur Paris*, lettres insérées dans *la Minerve*, avaient prouvé par le fait qu'un bon esprit peut s'appliquer à tout, que les secrets de la politique et de l'administration ne sont pas impénétrables pour l'homme habitué à lire dans les replis du cœur humain, et que les gens sans lettres ont tort de conclure de ce qu'un homme a fait preuve d'un grand talent dans les lettres qu'il est inhabile à toute autre chose.

90 PAGE 216.

Une greffe de marronier.

La greffe est la portion d'un arbre ou d'un arbuste qu'on

ente sur un arbre ou sur un arbuste dont on veut changer les produits. Par cette opération, qui s'appelle aussi *greffe*, on fait porter des roses doubles à l'églantier, des abricots ou des pêches au prunier, et l'on force le sauvageon à se charger de fruits délicieux. L'opération inverse donnerait le même résultat, c'est-à-dire que l'arbre cultivé sur lequel on enterait un sauvageon produirait des fruits sauvages.

L'art de greffer est fort ancien. Virgile en donne, au second livre des *Géorgiques*, une description dont l'élégante exactitude a passé tout entière dans ces vers de Delille :

Tantôt dans l'endroit même où le bouton vermeil
Déjà laisse échapper sa feuille prisonnière,
On fait avec l'acier une fente légère.
Là d'un arbre fertile on insere un bouton,
De l'arbre qui l'adopte utile nourrisson.
Tantôt des coins aigus entr'ouvrent avec force
Un tronc dont aucun bras ne hérisse l'écorce :
A ses branches succède un rameau plus heureux ;
Bientôt ce tronc s'élève en arbre vigoureux,
Et, se couvrant des fruits d'une race étrangère,
Admire ces enfants dont il n'est pas le père.

C'est au hasard, auteur de tant de belles découvertes, qu'on doit celle-ci, dit Olivier de Serres, dont nous ne croyons pas devoir rajeunir le texte :

«La presque miraculeuse science d'enter les arbres fruic-«tiers est procédée d'un pasteur, quand au dresser de sa lo-«gete, il foura, sans y penser, une petite branche vifve d'ar-«bre dans le tronc d'un aultre freschement couppé retz de

« terre, où se reprenant, montra l'admirable mariage de deux « diverses plantes, par après tant recherché et raffiné par de « nouvelles additions. »

Les anciens attribuaient à la greffe la vertu, non seulement d'améliorer, mais de changer la nature des fruits du sujet sur lequel elle était implantée.

Sur les planes stériles
On porte du pommier les rejetons fertiles;
Le hêtre avec plaisir s'allie au châtaignier;
La pierre abat la noix sur l'aride arboisier;
Le poirier de sa fleur blanchit souvent le frêne;
Et le porc sous l'ormeau broya le fruit du chêne.
Géorgiques, liv. II.

L'expérience n'a pas confirmé ces assertions. Elle a prouvé au contraire que cette opération ne réussissait qu'autant qu'il y avait certains rapports d'organisation entre la greffe et le sujet. On n'affirme pas que ces rapports se trouvent entre le châtaignier et le marronier, qui, s'ils ont quelque ressemblance par leur fruit, n'en ont ni par la feuille, ni par la fleur. Le fait qui sert de fond à notre apologue est, nous l'avouons, moins d'accord avec l'opinion moderne qu'avec l'opinion ancienne; mais qu'importe après tout, si la leçon qu'on en déduit est juste? nous ne prétendons pas que ce soit une leçon de botanique.

91 PAGE 225.

La torpille.

Poisson de l'espèce des raies. La torpille jouit de la singu-

lière propriété de frapper d'engourdissement la main qui la touche : de là son nom, qui vient du latin *torpere*.

92 PAGE 228.

L'huis du prince.

Vieux mot qui signifie porte, et d'où dérive le mot *huissier*, préposé à l'huis ; huis vient du latin *ostium*.

93 PAGE 228.

Les bons conseils viennent du cœur.

Vauvenargues a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur ». On ne saurait exprimer plus heureusement une plus noble vérité ; cet axiome est tout à la fois un trait d'esprit, de jugement et de sentiment. Mais tout cela ne se retrouve-t-il pas dans ce passage de Quintilien ? *Pectus est quod disertos facit.* (Quint., lib. X.) Vauvenargues n'a pas eu probablement l'intention de traduire ici Quintilien ; et l'on conçoit que le philosophe et le rhéteur, doués d'une égale justesse d'esprit, aient eu la même idée et l'aient revêtue de la même expression. Mais vous, me dira-t-on, qui avez-vous traduit ?

Je déclare que ce n'est pas Vauvenargues, mais Quintilien que je mets ici à contribution; et voici pourquoi. Emprunter à l'auteur qui écrit dans notre langue, c'est piller ; prendre à l'auteur qui écrit dans une langue étrangère, c'est conquérir. J'aime mieux être conquérant que pillard, quoique ce soit à peu près la même chose.

94 PAGE 229.

Le roi Pétau.

Ou Pétaut, ou Pétaud, car pétaudière en dérive. Au dire du comte de Caylus, « c'était un fort bon homme, d'un esprit « simple et très borné, assez brusque; mais du reste le meil- « leur roi qu'il y eût au monde. Ses sujets étaient aussi grands « maîtres que lui; car dans les moindres circonstances ils « donnaient tout haut leur avis, sans qu'on le leur demandât, « et chacun voulait qu'on eût égard au sien, et qu'il fût suivi. » Au dire du sieur Bret, le commentateur de Molière, Pétau n'était que le roi des gueux, gens qui, comme les jésuites, sont de tous les pays et ne sont d'aucune nation, et son nom ne devrait pas s'écrire Pétaud, mais *Peto*, qui veut dire *je demande*. Ces érudits sont d'accord d'ailleurs sur ce point, c'est que rien n'était plus tumultueux que le conseil de ce monarque; ce que rappelle aussi ce propos de madame Pernelle :

Chacun y parle haut;
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaut.
Tartufe.

C'est là surtout ce qu'il nous importait de constater : tenons-nous-en donc à cette notion. Quant au temps et au lieu où régnait ce grand prince, qui, dit aussi Caylus, gouvernait par ordonnances, n'ayant pas pour le présent le loisir de faire des recherches, nous renvoyons ces questions à l'examen de celle de nos académies à qui il appartient de s'en occuper.

95 PAGE 234.

Ressouviens-toi, geôlier de *saint Crépin*,
Qu'un sage aimera mieux être libre en *pantoufle*
Qu'en prison dans un *escarpin*.

Saint Crépin, noble Romain qui vint prêcher la foi à Soissons; il se fit cordonnier pour entrer plus facilement dans les maisons; de là cette dévotion particulière que lui portent les honnêtes artisans qui suivent la même profession. Saint Crépin est le patron de tous les cordonniers, tant en vieux qu'en neuf. Il fut martyrisé le 25 octobre 303 avec Crépinien, son camarade ou son compagnon.

Pantoufle, mot extrait du grec *pantophelos* (tout de liége), si l'on en croit Rabelais, ou de l'allemand *pantoffel*, disent les glossateurs germaniques. *Pantoffel* ne viendrait-il pas lui-même de *pantophelos*?

Escarpin, de l'italien *scarpino*, qui dérive du latin *carpisculus* (soulier léger). Cette chaussure, très commode par son élasticité, est d'usage rigoureux pour les danseurs de tous les sexes, dans tous les rôles. L'opéra dépense quatre fois plus en escarpins qu'en droits d'auteurs.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,
Pour danser troquer leur nageoire
Contre une paire d'*escarpins*.
FAVART.

Les escarpins de Limoges sont moins souples que ceux de

Paris ; mais en revanche ils sont plus solides. Ce sont les seuls que porte Polichinelle. (*Voyez* la fable XVII du livre V.)

96 PAGE 247.

La tarentule.

Cet insecte prend son nom de Tarente, ville du royaume de Naples, où elle est plus commune qu'ailleurs; c'est une des plus grosses araignées qui soient en Europe. Comme toutes les araignées loups, famille à laquelle elle appartient, la tarentule ne tend pas de toile, mais elle habite un trou, gîte de quelques lignes de diamètre et de quelques pouces de profondeur, qu'elle se creuse dans un terrain sec et inculte, et qu'elle tapisse de soie pour contenir l'éboulement des terres. Embusquée à l'entrée de ce trou, elle guette sa proie. Malheur à l'insecte qui en approche, elle s'élance aussitôt sur lui, et l'emporte au fond de sa tanière et le dévore.

On a débité beaucoup de contes sur les effets de la morsure de la tarentule. On a eu tort sans doute de la réputer mortelle ; mais on aurait tort également en la réputant innocente. Plusieurs faits constatent la malignité du venin de cette araignée.

L'usage, dans les campagnes en Italie, est d'employer la musique comme moyen curatif dans les accès de noire mélancolie où tombent les personnes mordues de la tarentule. En les provoquant à danser, on excite en elles une transpiration abondante qui peut-être est la véritable cause de leur guérison. Réveillé, stimulé par les accords de la guitare, le malade danse jusqu'à ce que les forces lui

manquent. Ajoutons que, pour égayer ses yeux pendant qu'on égaie ses oreilles, on déploie autour de lui des étoffes des couleurs les plus éclatantes. J'ai été témoin de ce fait pendant mon séjour à Brindisi, en 1797. Je sais que le malade était guéri après avoir dansé; mais est-ce parcequ'il avait dansé qu'il était guéri? Répondez, docteurs.

97 PAGE 248.

Bourdois.

Le plus habile des médecins aimables, et le plus aimable des médecins habiles.

98 PAGE 248.

Rymers.

Médecin hollandais, homme aussi bon que savant; il occupe la chaire de Boerhaave, et la remplit.

99 PAGE 250.

M. Gosse.

Propriétaire, ou plutôt l'un des propriétaires du *Miroir*, journal littéraire, auquel il a fourni, comme critique, d'excellents articles, ce qui ne l'a pas empêché de composer des ouvrages que le critique le plus sévère ne peut s'empêcher

d'applaudir : de ce nombre est la comédie du *Médisant*, et le recueil où se trouve la fable à laquelle répond celle qui donne lieu à cette note.

100 PAGE 250.

Bien qu'il ait cru cacher ses larmes.

Je n'ai pas la prétention d'être insensible au malheur, j'ai souffert et souffert beaucoup dans la proscription ; mais je ne pensais pas qu'il fût convenable de me plaindre; « et je me contentai de gémir sans brailler, comme dit Montaigne. »

101 PAGE 255.

Mes hôtes de Schiplaken.

Schiplaken, terre située en Belgique, à trois lieues de Bruxelles, et à deux de Malines ; elle appartient à M. le baron de Celles, aujourd'hui membre des états-généraux du royaume des Pays-Bas. Au temps où ces provinces faisaient partie de l'empire français, M. de Celles, maître des requêtes au conseil d'état, était préfet d'Amsterdam. Il avait d'abord été préfet de Nantes, où son administration a été signalée par d'utiles travaux, et surtout par la confection d'un quai magnifique, qui néanmoins ne porte pas son nom. *Sic vos non vobis.* Le château et les jardins de Schiplaken offrent, au milieu des bois, une retraite délicieuse, dont le charme est encore augmenté par celui de la famille qui l'habite. C'est dans cet asile, ou-

vert à sa proscription, que l'auteur de cette note a trouvé les consolations que cette famille, inépuisable en bonté comme en esprit, a prodiguées à plus d'un infortuné. Plein du sentiment que lui inspirait une générosité si courageuse, si constante et si gratuite, il l'exprima dans l'inscription suivante :

Proscrit, que la Fortune amène en ces bosquets,
Tu n'as plus le droit de te plaindre :
Ce n'est pas l'exil désormais,
C'est le rappel que tu dois craindre.

102 PAGE 262.

L'oiseau qui fit pleurer l'apôtre.

On sait que saint Pierre, qui avait renié trois fois son maître dans une seule matinée, fut rappelé à la fidélité par le chant du coq, et qu'il pleura amèrement, *flevit amare.* « Le « chant du coq ne fait plus de ces miracles, disait naïvement « un vieux soldat ; notre ancien général n'a jamais pleuré de « sa vie, et pourtant il ne manque pas de coqs dans son pou- « lailler. »

103 PAGE 263.

Un généalogiste,
Car les chevaux en ont aussi.

« Les Arabes, dit Buffon, conservent avec grand soin et « depuis très long-temps les races de leurs chevaux ; ils en

« connaissent les générations, les alliances et toute la généa-
« logie; ils distinguent les races par des noms différents, et ils
« en font trois classes : la première est celle des chevaux no-
« bles de race pure et ancienne des deux côtés (comme les
« grandes familles d'Allemagne); la seconde est celle des che-
« vaux de race ancienne, mais qui se sont mésalliés (comme les
« grandes maisons de France); et la troisième, celle des chevaux
« communs (comme les quatre-vint-dix-neuf centièmes des
« familles partout).

« Quand les propriétaires d'une jument n'ont pas un étalon
« noble, ils en empruntent chez leurs voisins, moyennant
« quelque argent; l'union se fait en présence de témoins qui en
« donnent une attestation signée, et scellée par-devant le se-
« crétaire de l'émir, ou quelque autre personne publique; et
« dans cette attestation, le nom du cheval et de la jument est
« cité, et toute leur génération exposée. Lorsque la jument a
« pouliné, on appelle encore des témoins, et dans une autre
« attestation on fait la description du poulain qui vient de naî-
« tre, et on marque le jour de sa naissance. »

Ceux qui vendent des chevaux ont grand soin de produire, en preuve de la noblesse de ces animaux, ces divers certificats, qui sont de véritables extraits de naissance et de mariage.

Ces formalités s'observent aussi en Angleterre pour constater la légitimité des poulains et l'excellence de leur race.

104 PAGE 222.

N'était-il pas des vils chartiers.

On écrit charretier, et l'on prononce chartier. J'ai pensé qu'il

était mieux d'employer ce mot dans la valeur que lui donne la prononciation, que dans celle que lui donne l'écriture ; c'était aussi l'avis de La Fontaine.

> Pour venir au *chartier* embourbé dans ces lieux,
> Le voilà qui déteste et jure de son mieux.
>
> *Le chartier embourbé*, fable XVIII, livre VI.

105 PAGE 265.

M. Musard.

Voyez la note 54.

106 PAGE 265.

Bréguet.

Membre de l'académie des sciences, le mécanicien de cette époque qui a rendu le plus de services à l'horlogerie, soit en perfectionnant les inventions d'autrui, soit en l'enrichissant de ses propres inventions. M. Bréguet est mort en 1824 ; mais il se survit dans le fils qu'il avait associé à ses travaux, et qui hérite de ses vertus comme de son industrie.

107 PAGE 270.

> Téthys, qui dans les mers soupire.

Ce vers rappelle ceux que le vieux marquis de Saint-Aulaire improvisa chez la duchesse du Maine, qui, le pressant de lui dire un secret, l'appelait son Apollon :

> La divinité qui s'amuse
> A me demander mon secret,
> Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse :
> Elle serait Téthys, et le jour finirait.

Ce quatrain est charmant : on a peine à concevoir que ce

soit un impromptu ; mais on a peine à concevoir aussi qu'il ait ouvert à son auteur la porte de l'académie française.

108 PAGE 270.

Aussi bien qu'à l'Amour est propice à Mercure.

Mercure faisait plus d'un métier, et de tous ces métiers, celui de voleur n'était peut-être pas le moins honnête.

109 PAGE 272.

De la kermesse ou de la foire.

C'est en effet la même chose, à cela près que c'est avec de la bière et non avec du vin que le peuple s'enivre à la kermesse, nom qu'on donne aux foires en Hollande et en Flandre.

110 PAGE 275.

Aux champs où certain prince a depuis brouté l'herbe.

Ce prince est Nabuchodonosor, second du nom. Ce grand roi fut bête pendant sept ans de son règne. Régnait-il pendant qu'il était bête? c'est sur quoi l'histoire ne s'explique pas.

Robert Garnier, que ses contemporains disaient réunir en lui le génie d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, fait annoncer en ces termes, par un prophète, à Nabuchodonosor, la métamorphose qu'il doit subir :

Toi qui le temple saint de notre Dieu suprême,
As cruel profané, vomissant maint blasphème,
Contre sa majesté, qui révéré n'as point
Celui qu'il a pour roi par ses pontifes oint,
Qui ses prestres as mis au tranchant de l'espée,
Qui l'as dans le gosier des innocents trempée,
Te voitrant sur leurs corps, prendras, homme sanglant,

La figure d'un bœuf pasturant et beuglant;
Dieu le veut, Dieu l'ordonne, et par moi son prophète
Prédit sa volonté devant qu'elle soit faite.
Les Juifves, acte V, scène dernière.

Un auteur moderne qui met le même prince en scène lui fait rendre compte ainsi de sa mésaventure :

Sur mon corps tout courbé tous mes poils s'alongèrent;
De mon front menaçant deux cornes s'élevèrent,
Les seules, Dieu merci, que l'ont m'ait vu porter;
Enfin je descendis du trône à quatre pattes.

Ce n'est pas d'hier, comme on voit, que le romantisme s'est insinué dans la tragédie; mais il n'est pas renouvelé des Grecs.

111 PAGE 276.

En broderie enfin l'or s'attache au velours.

On me demandera s'il existait du velours au temps de Sémiramis. Pourquoi pas? Hérodote a-t-il dit le contraire? D'ailleurs n'a-t-on pas vu pendant trente ans feu mademoiselle Raucourt représenter sur le théâtre français la reine de Babylone avec un manteau de cette étoffe et une belle jupe de satin? ce qui prouve qu'à la cour de Sémiramis le satin aussi était de mode.

112 PAGE 276.

Cadet.

Un homme d'un goût fort délicat, devant qui on lisait cette fable, observait avec beaucoup de politesse à l'auteur que *Cadet* était un nom peu noble, et opinait à ce qu'on en donnât un mieux sonnant à un cheval de race. Il avait oublié probablement, ou peut-être ignorait-il, que cadet, qui s'écrivait autre-

fois *capdet*, vient de *capitetum*, *petit chef*, et que c'est dans ce sens que l'on donnait ce nom au second fils, même dans les familles les plus nobles.

D'ailleurs, puisque tel était le nom du cheval en question, pourquoi lui en chercher un autre ? Les hommes, il est vrai, ne se font pas scrupule de substituer un nom sonore et noble au nom vulgaire qu'ils tiennent de leurs aïeux; ils finissent même par oublier le premier, au point de ne répondre qu'au dernier. Chez les bêtes c'est tout le contraire.

113 PAGE 279.

Tant extensible est la matière.

Rien de si divisible que l'or; une once d'or peut se diviser en seize cents feuilles de trois pouces une ligne carré, ce qui fait quinze cent quatre-vingt-dix mille quatre-vingt-douze fois plus que son premier volume. (*Voyez* l'Encyclopédie.)

114 PAGE 283.

Tartufes.

Nom immortalisé par Molière; chacun sait ce qu'il signifie. Aussi cette note n'a-t-elle pas pour objet d'en donner l'explication, mais l'étymologie.

Tartufe vient de *tartufo*, mot italien qui veut dire truffe. Molière dînant avec un monsignor de la suite du légat, fut si frappé de l'accent de sensualité que ce béat mettait à prononcer le mot *tartufo* en savourant ce mets délectable, qu'il crut en devoir faire le nom propre de son faux dévot, qu'auparavant il avait nommé Panulfe.

Tartufe est devenu un nom caractéristique.

115 PAGE 287.

Lacépède (le comte de).

Auteur de l'*Histoire naturelle des quadrupèdes ovipares et des serpents*, et de celle des *cétacées* et *des poissons*. Cet élève de Buffon l'a continué avec un talent qui lui donne droit à servir lui-même de modèle.

116 PAGE 289.

Les dauphins.

Animaux de la famille des cétacées. Il y a plusieurs espèces de dauphins. Ceux dont il est question dans cette fable s'appellent marsouins ; ils sont fort avides de petits poissons et de harengs surtout.

117 PAGE 289.

Les alcyons couvaient.

Alcyone, inconsolable de la mort de Ceyx, qui avait péri dans un naufrage, se précipita dans les flots. Les dieux, prenant pitié de ces malheureux époux, les changèrent en oiseaux, et voulurent que la mer sur laquelle ils établiraient leur nid fût tranquille pendant tout le temps de leurs amours.

Perque dies placidos, hiberno tempore, septem,
Incubat halcyone pendentibus æquore nidis,

dit Ovide.

Pour eux la mer est calme au milieu des hivers.
Ce couple, dans un nid suspendu sur les mers,
Couve ses tendres fruits dans une paix profonde.

SAINT-ANGE.

L'alcyon est le martin-pêcheur.

Un mot sur l'affabulation de l'apologue qui donne lieu à cette note: la justesse n'en est que trop prouvée. Rien de plus facile à tromper qu'un souverain, eût-il de l'esprit, voire du génie. Catherine II ne manquait ni de l'un ni de l'autre: ne fut-elle pas dupe néanmoins des illusions dont l'environna la galanterie d'un ministre pendant toute la durée du voyage qu'elle fit en 1787, sur le Borysthène, de Kiow à Cherson? Par les soins de Potemkin, les rives désertes du fleuve se couvraient, au passage de la flottille impériale, de troupeaux, de bergers, de paysans enlevés à leur demeure habituelle, pour donner le spectacle d'une population et d'une prospérité fictives; et qui, dès que sa majesté était passée, se transportant avec leurs maisons, des rives qu'elle avait parcourues, sur les rives qu'elle allait parcourir, s'empressaient, pendant son sommeil, de lui préparer pour le lendemain une représentation nouvelle de cette magnifique mystification.

Potemkin réalisa, dit-on, en cette circonstance, les merveilles des *Mille et une nuits*. Ne réalisa-t-il pas aussi celles du *chat botté*? Voulant faire passer son maître pour un riche seigneur auprès du roi, ce grand politique, c'est du chat qu'il s'agit, faisait crier par les paysans que tous les domaines que le roi traversait appartenaient au *marquis de Carabas*; et le roi n'en fit pas de doute. Si l'on trouve souvent des contes dans l'histoire, on retrouve souvent l'histoire dans les contes.

118 PAGE 293.

Les Contes de Guizot.

L'exactitude veut que l'on ajoute ici, Madame.

119 PAGE 294.

Krilloff.

Fabuliste russe. Il s'est fait dans sa patrie, par ses apologues, une grande réputation, soit comme écrivain, soit comme inventeur. Sous le premier rapport, nous l'estimons sur parole, sans craindre néanmoins de nous tromper ; le mérite de son style nous est suffisamment garanti par le suffrage unanime de ses compatriotes : sous le second rapport, c'est en toute connaissance de cause que nous partageons l'opinion de tous les Russes ; l'on ne saurait s'empêcher de convenir que les apologues de M. Krillof ne sont pas moins piquants par le fond, que justes dans leur application.

C'est d'après une version littérale qu'à l'invitation de la bonne comtesse Orloff j'ai imité deux des fables de cet ingénieux auteur.

120 PAGE 296.

Le calomniateur et le serpent.

Voici le texte original de cette fable :

LE CALOMNIATEUR ET LE SERPENT.

C'est à tort qu'on prétend que les diables ne connaissent ni justice ni vérité. Plus d'une fois ils en ont suivi les lois, et je vais par cette fable vous en fournir une preuve.

Il y avait gala à la cour de Pluton. Était-ce pour célébrer l'anniversaire de la naissance d'Attila, de Néron ou de Caligula ? je n'en sais rien ; du reste, c'est assez indifférent. Qu'il suffise seulement de savoir que ces jours sont fériés chez Pluton, et qu'ils s'y célèbrent avec une grande pompe. Ce jour donc, un calomniateur et un serpent se disposaient à faire

partie de la cérémonie. Ils se prirent de dispute sur la préséance : aucun des deux ne voulait céder, et cependant aux enfers c'est toujours celui qui a fait le plus de mal qui doit incontestablement prendre le pas sur les autres. Le calomniateur faisait donc valoir en sa faveur les services de sa langue, et le serpent ceux de son dard; il prétendait qu'il devait avoir le pas, et s'efforçait de dépasser son adversaire. Le calomniateur se trouvait déjà presque derrière le serpent; mais Pluton les aperçut du haut de son trône; il ordonna au serpent de reculer, et lui dit : « Je reconnais ton mérite et tes services, mais je dois conserver au calomniateur sa primauté sur toi; la justice m'y oblige : ton dard est mortel, il est vrai; tu as maintes fois distillé ton venin, mais tu n'es à craindre que pour tes voisins. Pourrais-tu mordre de loin comme le calomniateur? Ni les mers, ni les montagnes ne peuvent préserver de sa langue; il doit donc être ton supérieur. Marche donc après lui, et sois fier de cet honneur. » Depuis ce jour, le calomniateur a toujours, dans les enfers, la préséance sur le serpent.

[121] PAGE 299.

Épilogue.

C'est le troisième qui se trouve dans ce recueil : comme les deux premiers, il constate la situation où je me trouvais alors que je l'écrivis. Les deux livres qu'il termine ont été composés, soit en Belgique, soit en Hollande, pendant la durée de ma proscription, excepté pourtant les trois dernières fables du huitième livre.

Les passants et les chiens, ainsi que *le calomniateur et le serpent*, se trouvent dans la belle édition des fables de Krillof que M. le comte Orloff vient de publier en russe, en italien et en français.

POST-SCRIPT.

Ne terminons pas ce volume sans protester derechef contre certaines interprétations auxquelles ces apologues pourraient donner lieu. Si des traits de satire générale se rapportaient à quelques faits particuliers, le hasard seul aurait produit ces rapports : il y aurait injustice à nous les imputer à crime.

On l'a déjà fait pourtant, et ce n'a pas été vainement. Feu le duc de Richelieu, que la terre lui soit légère! n'était pas un méchant homme; il n'était pas persécuteur par caractère : néanmoins il s'opposa constamment au rappel de l'auteur de ces fables, convaincu, disait-il, que l'état n'avait pas de plus dangereux ennemi. Et sur quoi se fondait-elle cette conviction ? Sur cette affabulation de l'apologue intitulé *Le rat et le vaisseau :*

En préceptes, lecteur ami,
Ce petit apologue abonde ;
Vous y verrez qu'en ce bas monde
Il n'est pas de faible ennemi.
De plus, le sage en peut induire,
Et l'homme puissant doit y voir,
Qu'il est dangereux de réduire
Les petits même au désespoir.

Son excellence ne voyait que des menaces dans ces innocentes observations. « C'était, disait-elle, un manifeste par lequel « du fond de son exil un proscrit déclarait guerre à mort au « ministère alors régnant. Tout serait perdu si l'auteur d'une

« pareille fable remettait les pieds en France. » Et pourtant cette fable, le proscrit l'avait faite deux ans avant sa proscription.

Une interprétation du même genre avait eu antérieurement des conséquences non moins funestes pour le même fabuliste, en provoquant contre lui le ressentiment d'une femme de lettres qui, puissante un moment, se serait, dit-on, assez raisonnablement vengée : *Notum furens quid femina possit.* Et quel tort lui avait-on prêté cette fois à ce pauvre homme? celui d'avoir désigné ladite femme de lettres dans la fable intitulée : *La levrette, le chat et le dogue.* Est-ce bien lui qu'on a osé noircir d'une inculpation si injurieuse? lui, qui, comme le grand Frédéric, a tant de considération pour les levrettes!

Répondons une fois pour toutes à tous les interprétateurs passés, présents et à venir, par ces vers du fabuliste latin :

Suspicione si quis errabit sua
Et rapiet ad se quod erit commune omnium,
Stulte nudabit animi conscientiam.

Phædrus ad Eutychum.

Si ton image ici se place,
N'en accuse pas mon pinceau;
Ce que tu prends pour un tableau,
Ami lecteur, n'est qu'une glace.

POÉSIES MÊLÉES.

POÉSIES MÊLÉES.

IMITATIONS.

LE PRINTEMPS.

Imité de Métastase.

Già riede primavera...

Déjà j'ai vu le verger
Se parer de fleurs nouvelles;
Le Zéphyr, toujours léger,
Déjà folâtre autour d'elles.

L'hiver fuit ; tout va changer,
Tout renaît : à ce bocage
Le printemps rend le feuillage,
Aux verts tapis leur fraîcheur,
Aux rossignols leur ramage ;
Et non la paix à mon cœur.

Le soleil, fondant la glace
Qui blanchissait le coteau,

Revêt d'un éclat nouveau
Le gazon qui la remplace.

Le ruisseau libre en son cours,
Avec son ancien murmure,
Reprend ses anciens détours.
Son eau, plus calme et plus pure,
Suit sa pente sans efforts;
Et, fuyant dans la prairie,
Féconde l'herbe fleurie
Dont Flore embellit ses bords.

Voyez-vous le vieil érable
Couronner de rameaux verts
Son front large et vénérable
Qui se rit de cent hivers?
Une naissante verdure
Revêt aussi ses vieux bras,
Dégagés des longs frimas
Que suspendait la froidure.

Oh! que les champs ont d'appas!
La plaine, au loin, se colore
De l'émail changeant des fleurs,
Que n'outragea pas encore
Le fer cruel des faneurs.

La passagère hirondelle

A son nid est de retour :
La douce saison d'amour
Dans nos climats la rappelle.

Elle accourt à tire-d'aile,
L'imprudente, et ne voit pas
L'insidieuse ficelle
Dont l'homme a tissu ses lacs :
A travers l'onde et l'orage,
Quand elle affrontait la mort,
La pauvrette, loin du port,
Ne prévoyait pas le sort
Qui l'attendait au rivage !

Désormais en liberté,
La pastourelle enflammée
Court à l'onde accoutumée
Qui lui peignait sa beauté.
Contre l'infidélité
Le clair miroir la rassure,
Et lui dit que les autans,
Ces fléaux de la nature,
Moins à craindre que le temps,
N'ont pas gâté sa figure.

Déjà j'ai vu les agneaux,
Oubliant la bergerie,
Brouter l'herbe des coteaux

Et bondir dans la prairie.
L'impatient voyageur
Sort de sa retraite oisive,
Et la barque du pêcheur
Flotte plus loin de la rive.

De la cime du rocher
D'où son regard se promène,
Déjà le hardi nocher
Affronte l'humide plaine;
Fatigué du long repos
Dans lequel l'hiver l'enchaîne,
Il retourne sur les flots.
Loin des paternels rivages
Qu'il ne doit jamais revoir,
Il court, hélas! plein d'espoir,
Chercher de plus riches plages.
Intrépide, il fuit le port.
A la gaîté qui l'anime,
Le croirait-on sur l'abîme
Où cent fois il vit la mort?

Et moi seul, quand l'espérance
Luit au fond de tous les cœurs,
Je vois la saison des fleurs,
Sans voir finir ma souffrance!
Loin de partager mes feux,
Daphne rit de ma tristesse.

Hélas ! le trait qui me blesse
Ne part-il pas de ses yeux ?

Mille fois, dans mon délire,
Ceint de lauriers toujours verts,
J'ai célébré dans mes vers,
Et la beauté que je sers,
Et l'amour qu'elle m'inspire.

Ah ! si d'éternels mépris,
Daphné, sont encor le prix
D'une éternelle constance,
Tremble : l'amour outragé
Peut être à la fin vengé
De ta longue indifférence :
Je puis, de la même voix
Qui te chanta sur ma lyre,
Publier tout à la fois
Tes rigueurs et mon martyre.

Qu'ai-je dit ? pardonne-moi ;
Pardonne, ô ma douce amie !
D'un cœur qui se plaint de toi
Idole toujours chérie.
Un siècle entier, nuit et jour,
J'ai langui dans la contrainte ;
Et c'est un excès d'amour
Qui m'arrache cette plainte.

Mais, ô Daphné! soit que ton cœur
Dédaigne ou partage ma flamme,
Dans ta pitié, dans ta rigueur,
Sois toujours l'âme de mon âme.

1785.

MONOLOGUE DE SELKIRK

DANS L'ILE DE JUAN FERNANDEZ [1].

Stances irrégulières, imitées librement de Cowper.

Sans craindre qu'un rival contre mes droits conspire,
Je suis le souverain de tout ce que je vois :
De l'une à l'autre rive, et les airs et les bois
Sont peuplés des sujets de mon paisible empire.
Toi que du sage a trop vanté l'amour,
Solitude, où sont donc tes charmes?
Ah! plutôt habiter au milieu des alarmes,
Que régner dans la paix de cet affreux séjour!

Ici finit ma course, ici je me désole,
Exilé de l'humanité,
Inaccessible aux sons de la douce parole,
Et de la mienne épouvanté.

Les animaux avec indifférence
M'ont vu dans cette plaine errant parmi leurs jeux :
L'homme est si peu connu d'eux,
Que même leur douceur n'est pour moi qu'une offense.

Présents de la divinité,
Charmes de la société,
Amitié tendre, amour fidèle,
Vous que j'ai perdus pour jamais,
Que bientôt je vous goûterais
Si du rapide oiseau je possédais les ailes !
A la sainte religion
Devant ma consolation,
Dans les conseils de la vieillesse
Je trouverais la vérité ;
Je retrouverais ma gaîté,
Dans la gaîté de la jeunesse.

Religion ! Plus d'un trésor
Est caché dans ce mot sublime,
Bien préférable, à mon estime,
Au prix de l'argent et de l'or :
Mais pour ces désertes vallées
L'instant de la prière a-t-il jamais sonné ?
Mais dans ces roches désolées
L'airain religieux n'a jamais résonné !
Au signal d'un deuil qui s'apprête
Ces lieux ne sont point effrayés :

Ces lieux ne sont point égayés
Par l'annonce d'un jour de fête!

Vents, dont mon existence et mes cris superflus
Sont l'éternel jouet sur ce bord solitaire,
Me refuserez-vous des rapports d'une terre
Que mes yeux ne reverront plus?
Après l'amitié qui l'appelle
L'amitié plaintive et fidèle
A-t-elle envoyé des regrets?
Dites-le-moi, vents que j'implore:
Loin de mes amis pour jamais,
Dites-moi qu'il m'en reste encore.

O Dieu! que la pensée est prompte en ses écarts!
La foudre a sillonné la nue,
La lumière a frappé ma vue
Moins rapide que ses regards.
Pensé-je à ma terre natale,
Des mers franchissant l'intervalle,
Tout-à-coup je crois m'y revoir :
Erreur passagère et funeste
Dont le souvenir ne me reste
Que pour aigrir mon désespoir!

Mais la bête sauvage a gagné son repaire,
Mais l'oiseau de la mer en son nid est rentré!
Rentrons sous mon toit solitaire.

Le temps au repos consacré
Est connu même en cette terre :
La miséricorde d'un Dieu
Se fait reconnaître en tout lieu.
Sainte et consolante pensée,
Qui rend à mon âme oppressée
L'espoir trop prompt à la quitter,
Et, contre un désespoir funeste
De ma force assemblant le reste,
Me fait un devoir d'exister.

1795.

IMITATION DE PÉTRARQUE.

S'amor non è, che dunque sento ?

Si ce n'est pas l'amour, quel feu brûle en mes veines ?
Ou quel est cet amour dont je me sens saisir ?
Si c'est un bien, pourquoi cause-t-il tant de peines ?
Si c'est un mal, pourquoi fait-il tant de plaisir ?

Librement dans mon cœur si j'en nourris la flamme,
Pourquoi gémir toujours et toujours soupirer ?
Mais, plus puissant que moi s'il asservît mon âme,
Hélas ! que me sert de pleurer ?

O mort pleine de vie ! ô mal plein de délices !
Auriez-vous, malgré moi, sur moi tant de pouvoir ?
Ou, si c'est de mon gré, puis-je en mon désespoir
Vous accuser sans injustice ?

Sans gouvernail sur les flots mutinés,
Chargé d'erreur, léger d'expérience,
Dans un fragile esquif j'affronte l'inclémence
Des Aquilons contre moi déchaînés.

Naufrage ! en vain tu me menaces :
Sais-je ce que je crains ? sais-je ce que je veux ?
L'été me voit trembler au milieu de ses feux ;
L'hiver me voit brûler au milieu de ses glaces [2].

1785.

NOTES ET REMARQUES

DES IMITATIONS.

[1] PAGE 418.

Selkirk dans l'île de Juan Fernandez.

Selkirk est un matelot anglais qui vécut seul huit ans dans l'île de Juan Fernandez, où il avait été oublié. La nécessité avait perfectionné son industrie, et donné à ses facultés un accroissement singulier. Il réussit à fabriquer les ustensiles propres à ses divers besoins, et devint si léger à la course qu'il attrapait ainsi les chèvres sauvages. Ce que Robinson est en fiction, il l'a été en réalité.

Le monologue que Cowper lui prête est fort beau. Il est impossible de n'y pas reconnaître le produit d'une méditation profonde, et d'une grande connaissance du cœur humain. Les sentiments qu'il renferme nous semblent ceux que tout homme doit avoir en pareille situation. Ce morceau est aussi philosophique que poétique.

[2] PAGE 422.

L'hiver me voit brûler au milieu de ses glaces.

Les gens de goût trouveront peut-être cette pièce un peu chargée de *conéetti* : c'est le défaut du sonnet original. Pé-

trarque emploie quelquefois l'esprit jusqu'à l'abus. Il n'est pas donné à tout le monde de pécher ainsi, et surtout de se faire pardonner ses écarts par tant d'heureux traits de sentiment.

SONNETTO CIII.

S'amor non è, che dunque è quel ch'i sento?
Ma s'egli è amor, per Dio che cosa, e quale?
Se buona, ond' è l'effetto aspro e mortale?
Se ria, ond' è si dolce ogni tormento?

S'a mia voglia ardo, ond' è'l pianto e il lamento?
S'a mal mio grado, il lamentar che vale?
O viva morte, o dilettoso male,
Come puoi tanto in me, s'io nol consento?

E s'io'l consento, a gran torto mi doglio.
Frà si contrari venti, in frale barca,
Mi trovo in alto mar senza governo,

Si leve di saver, d'error si carca,
Ch'i medesmo non so quel ch'io mi voglio,
E tremo a mezza state, ardendo il verno.

STANCES.

ADIEUX.

Verts bosquets, paisible asile,
Où tout sourit à mon cœur;
D'innocence et de candeur
Séjour aimable et tranquille;
En vain je veux retracer
Le bonheur qui vous habite:
Est-ce l'instant d'y penser
Que l'instant où je vous quitte?

Hélas! quand les plaintes vaines
Ont remplacé les désirs;
Quand ce qui fit mes plaisirs
Désormais fera mes peines;
Loin d'accuser de froideur
Mon silence sur vos charmes,
N'y voyez que ma douleur
Et jugez-moi sur mes larmes.

Échos de ce vert bocage,

Vous n'entendrez plus ma voix !
Sans moi, nymphes de ces bois,
Vous danserez sous l'ombrage.
Ah ! je le sens aux regrets
Que ce penser a fait naître,
Qui dut vous quitter jamais
N'eût jamais dû vous connaître.

1791.

LA JALOUSIE.

Mélancolie est au fond de mon cœur ;
De chants joyeux n'ai pas la fantaisie ;
Plaintes, soupirs, accents de la douleur,
Voilà les chants de la mélancolie.
Cesse, ô ma voix ! cesse de soupirer
Chanson d'amour où peignais mon martyre :
A d'autres vers j'ai vu Daphné sourire.
Tais-toi, ma lyre ! Ah ! laisse-moi pleurer !

Plus ne prétends en langage des dieux
Chanter Daphné, chanter ma vive flamme :
Chanson d'amour irait jusqu'à ses yeux ;
Chanson d'amour n'irait plus à son âme.
Hier encor l'entendais assurer

Qu'un seul berger faisait chanson jolie :
C'est mon rival. Toi, que l'ingrate oublie,
Tais-toi, ma lyre ! Ah ! laisse-moi pleurer !

Si bien sentir vaut mieux que bien chanter,
Si bien aimer vaut mieux que bien le dire,
Las ! mieux que moi pouvait-on mériter
Le seul suffrage auquel ma muse aspire ?
Mais nouveauté, je le veux déclarer,
Séduit souvent la plus sage bergère.
Puisque Daphné comme une autre est légère,
Tais-toi, ma lyre ! Ah ! laisse-moi pleurer !

Quoi, vous allez la chercher malgré moi,
Vers indiscrets, enfants de jalousie !
Daphné vous lit : dieux ! quel est mon effroi !
Daphné sourit : dieux ! ma peine est finie !
Plus la douleur ne me doit tourmenter ;
A mon rival retournez, ma tristesse.
Mes vers encor plairaient à ma maîtresse ?
Tais-toi, chagrin ! Ah ! laisse-moi chanter !

1789.

A DEUX SŒURS,

En leur envoyant la cantate intitulée LA TEMPÊTE, qu'elles ont mise en musique.

Souvent cette trame grossière
Qu'ourdit la main du tisserand
Se transforme en tapis brillant
Sous les jolis doigts de Glycère.

Le chanvre obscur a disparu,
Recouvert par l'or et la soie;
Ce n'est plus qu'un brillant tissu
Où l'art triomphant se déploie.

Le plus mince des opéras
Subira ces métamorphoses:
J'ai disposé le canevas,
Et sous vos doigts naîtront les roses.

1788.

A MADAME ***.

La rose humide et vierge encore,
Que l'aube embellit de ses pleurs,
N'est pas plus fraîche que les fleurs
Que votre pinceau fait éclore.

On vante la voix et les chants
De la plaintive Philomèle :
Vos airs ne sont pas moins touchants,
Et vous chantez aussi bien qu'elle.

Par vous est réhabilité
Cet art accusé d'imposture :
Mensonge plein de vérité,
Par vous il devient la nature.

Mais de ce triomphe entre nous
Ne tirez pas trop d'avantage :
La nature a fait mieux que vous,
Bonneuil ; vous êtes son ouvrage.

1790.

LES QUESTIONS.

Me demander si du plus froid des cœurs
J'ai cru fléchir la longue indifférence ;
Au seul plaisir si donnant quelques pleurs
J'ai cru jouir du prix de ma constance;
Si, me berçant d'un penser si flatteur,
Avec la peine un moment j'ai fait trêve ;
Me demander si je crois au bonheur,
C'est me demander si je rêve.

Me demander si j'ai désespéré
De voir finir les chagrins que j'endure ;
Me demander si mon cœur déchiré
A chaque instant sent croître sa blessure ;
Si chaque jour, pour moi plus douloureux,
Ajoute encore aux ennuis de la veille;
Me demander si je suis malheureux,
C'est me demander si je veille.

Me demander si, fier de mon tourment,
Je viens baiser la main qui me déchire;
Si je désire autre soulagement
Que de mourir d'un aussi doux martyre;

Si, moins l'espoir en amour m'est donné,
Plus constamment en amour je persiste;
Me demander si j'aime encor Daphné,
C'est me demander si j'existe.

1790.

A BRUNETTE.

Objet si cher à ma Sophie,
Toi que nourrit sa belle main,
Toi qui passes toute ta vie
Entre ses genoux et son sein;
Que ton sort, heureuse Brunette,
Hélas! est différent du mien!
En amant elle traite un chien,
En chien c'est l'amant qu'elle traite.

Et pourtant, cette préférence
Qui peut te l'obtenir sur moi?
Ai-je moins de persévérance,
Moins de fidélité que toi?
De mes fers loin que je m'échappe,
Enchaîné sans aucuns liens,
Toujours battu, toujours je viens
Baiser cette main qui me frappe.

Le pur sentiment qui m'enflamme
Vaut ton instinct, s'il ne vaut mieux ;
Et le feu qui brûle en mon âme
Vaut le feu qui brille en tes yeux :
Mais près de ma beauté suprême
Je suis trop coupable en effet,
Quand je hais tout ce qu'elle hait,
De n'aimer pas tout ce qu'elle aime.

Dans le dépit qui me transporte,
Souvent je ne connais plus rien.
Le grelot que Brunette porte
Serait mieux à mon cou qu'au sien.
Soins, constance, pleurs, sacrifice,
Je vous crois perdus sans retour :
Je n'espère plus de l'amour ;
Mais j'espère encor du caprice.

1792.

A UNE DAME

Qui faisait l'aumône en mon intention.

Faire l'aumône à son prochain
C'est un précepte évangélique :

Belle Églé, votre belle main
Va, dit-on, le mettre en pratique.

Excusez ma sincérité :
Je vous crois peu compatissante,
Et doute que la charité
Soit votre vertu dominante.

Avec tant d'esprit et d'attraits,
Sage surtout comme vous l'êtes,
Voudrez-vous soulager jamais
Tous les malheureux que vous faites?

1786.

A M. P. D. S. R.,

Premier commis au département de l'intérieur, en lui envoyant un exemplaire de LA PUCELLE de Voltaire.

Accueillez l'immortel enfant
D'une muse un peu libertine;
Un philosophe qui badine
Nous instruit en nous amusant.

Par une hypocrite cabale

L'honneur du beau sexe outragé,
Sous le fer d'un héros vengé,
N'est-ce pas là de la morale?

Le père des inquisiteurs
Prêche aux damnés la tolérance :
Ah! que n'a-t-il pour auditeurs
Tous nos fanatiques de France!

Et nos porteurs de capuchon,
Gens aussi vains qu'insatiables,
Que ne sont-ils à tous les diables,
Avec le père Gris-Bourdon!

Peut-être plus d'une peinture
Blesserait vos yeux délicats,
Si Vénus était sans appas
Pour être parfois sans ceinture.

Un grison trouve à ses discours
Jeanne et les Amours favorables;
Que de belles ont tous les jours
Des caprices moins excusables!

Du génie et de l'enjouement,
La Pucelle pour héroïne;
Tous ces objets, je l'imagine,
Sont de votre département.

1787.

A M. F. N. G. T.,

Au sujet d'une épître adressée par lui à un seigneur qui avait fait écheniller des arbres de son jardin, voisin de celui de ce poëte.

J'ai lu tes vers, ils sont charmants ;
Ils sont, comme toi, faits pour plaire.
Les bois du Pinde et de Cythère
Te doivent des remerciements.

Du bon seigneur qui te délivre
Du vil fléau de ton bosquet,
Sollicite un semblable arrêt
Contre celui de tout bon livre.

Frelons qui grossissent leur fiel
Sur la fleur la plus salutaire,
De l'abeille pillent le miel,
Et de plus n'en savent pas faire.

A leur tour, pour jamais proscrits,
Qu'un seul fagot consume ensemble
Leurs plats vers, leurs méchants écrits,
Et l'insecte qui leur ressemble.

A l'entière destruction
De ces détestables chenilles,
Si, par grande distraction,
Il échappait quelques familles,

Garde-toi de t'en effrayer :
Leurs espèces, si meurtrières
Pour nos charmilles printanières,
Ne peuvent rien sur le laurier.

1787.

A LA MAMAN D'UNE PETITE FILLE

Qui avait laissé prendre le feu à ses habits.

Ce feu, quels torts a-t-il donc faits
A votre Laure, qui se fâche?
Plein de respect pour ses attraits,
Il n'en veut qu'à ce qui les cache.

De jamais le lui reprocher,
Pour moi, je me ferais scrupule.
Qui craint que le feu ne le brûle
Ne doit pas trop s'en approcher.

Joignez les effets aux menaces;
Tant d'imprudence est à punir:
A l'étourdie, à l'avenir,
Ne laissez que l'habit des Grâces.

Cette sage sévérité
En nous trouvera des apôtres.
Refusez-lui la charité,
Ce sera la faire à bien d'autres.

1790.

A LAURE B.,

Après avoir lu ses jolis vers.

En vérité, je suis jaloux
De ces vers où l'amour respire:
Le peindre aussi bien qu'on l'inspire!
Cela ne fut donné qu'à vous.

Moi qui voudrais savoir vous plaire,
Et qui ne sais que vous chérir,
J'ai résolu, pour vous fléchir,
De vous prendre pour secrétaire.

Je suis sûr de me faire aimer,
Si pour moi vous daignez écrire,
Si votre esprit daigne exprimer
Tout ce que mon cœur veut vous dire.

C'est aussi pour changer d'emploi
Qu'au mien de grand cœur je renonce :
Écrivez la lettre pour moi,
Pour vous je ferai la réponse.

1793.

A LA MÊME.

L'amour a transmis jusqu'à nous
Les noms de Pétrarque et de Laure ;
Ah! d'eux si nous parlons encore,
Combien l'on parlera de vous!

Laure est le miracle des belles,
Pétrarque celui des amants :
Prudes, poëtes, cœurs constants,
Voilà vos plus parfaits modèles.

Laure avec ses beaux yeux pourtant,
Pétrarque avec tout son génie,

Feraient moins de bruit à présent,
Si le ciel leur rendait la vie.

Laure en beauté vous cèderait
Le prix que vous donnent les autres;
Et Pétrarque vous chanterait
En vers moins charmants que les vôtres.

1793.

AU MAITRE D'UN JARDIN.

De ce chaume heureux possesseur,
De bon cœur, hélas! que j'envie
Tes travaux, ta philosophie,
Ta solitude et ton bonheur!

Pour prix des soins que tu leur donnes,
Tes arbustes reconnaissants
Et des printemps et des automnes
Te prodiguent les doux présents.

O trop heureux qui peut connaître
La jouissance de cueillir
Le fruit que ses soins font mûrir,
La fleur que ses soins ont fait naître!

Toujours la terre envers nos bras
S'est acquittée avec usure.
Qui veut s'éloigner des ingrats
Se rapproche de la nature.

Ne craindre et ne désirer rien,
Être aimé de l'objet qu'on aime,
C'est bien là le bonheur suprême;
C'est le sort des dieux, c'est le tien.

1792.

A ***.

Supposant dans un seul objet
Tout ce que j'exigeais pour plaire,
J'adorais un être parfait,
Et le croyais imaginaire.

L'Amour, quand il m'offrit tes traits,
Voulut me prouver ma folie :
Mon fantôme et ses vains attraits
Seraient tout au plus ta copie.

Daphné, j'ai bientôt reconnu
Que l'impossible pouvait être :

Reprends ici ce qui t'est dû;
Je te chantais sans te connaître.

1789.

A MADAME DE BEAUFORT [1].

Je lis et cite tour à tour
Ce recueil qui jamais ne lasse,
Ces vers écrits par une Grâce
Avec les plumes de l'Amour.

De vos amis, moi qui vous aime,
Je n'ai ni l'esprit ni les yeux :
Je ne vois en vous que vous-même,
Et vous m'en plaisez beaucoup mieux.

Brillante de votre lumière,
Belle de vos propres attraits,
Vous ne me retracez jamais
Ni La Suze ni Deshoulière.

La voix de leurs admirateurs
Déjà vous place à côté d'elles;
Vous aurez des imitateurs,
Mais vous n'eûtes pas de modèles.

1795.

A UNE BOUDEUSE.

Un jour entier peut-on bouder?
Cela passerait raillerie.
Si j'ai cherché la brouillerie,
C'était pour le plaisir de nous raccommoder.

Pour notre utilité commune,
Déride ce front soucieux :
L'air fou du plaisir te sied mieux
Que l'œil sournois de la rancune.

Mon désespoir te touchera,
Si mon repentir ne te touche.
Pour gronder ose ouvrir la bouche,
Un baiser te la fermera.

L'amour a voulu nous instruire;
Mettons à profit la leçon:
Raccommodons-nous tout de bon
Après avoir boudé pour rire.

1787.

A ***,

En lui envoyant un exemplaire des LETTRES D'YORICK A ÉLISA.

De même espèce que la nôtre,
Le sage est sujet à l'erreur.
Notre Anglais, si j'en crois mon cœur,
Se trompe ici tout comme un autre.

De l'ami souvent, par détour,
L'amant timide a pris le style;
Mais l'amitié sage et tranquille
Prend-elle celui de l'amour?

Daphné, qui dicta ces épîtres,
De l'un ou l'autre sentiment?
Qui les inspire également
Pour en juger a bien des titres.

Est-ce le style d'un amant,
Ou celui d'un ami bien tendre?
Ah! je sais bien qu'en t'écrivant,
C'est celui que je voudrais prendre!

1790.

A MADEMOISELLE CONTAT[2],

Dunkerque, le 9 décembre 1792.

Vos doigts de rose ont déchiré
Le crêpe étendu sur ma vie;
Par vous, belle et sensible amie,
De mes fers je suis délivré.

Je ne suis plus seul sur la terre :
Je redeviens, par vos bienfaits,
Fils, époux, citoyen et père,
Ami, frère, et surtout Français.

Me savaient-ils cette existence,
Ceux qui m'avaient calomnié?
Riche et fier de votre amitié,
Pouvais-je abandonner la France?

Ami de la tranquillité,
Je ne suis ni guerrier ni prêtre.
J'ai fait quelques héros peut-être;
Mais je ne l'ai jamais été.

C'est depuis qu'elle m'est ravie
Que j'estime la liberté :
Elle ressemble à la santé,
Que le seul malade apprécie.

Mille fois heureux qui par vous
Recouvre ce bien que j'adore ;
Mille fois plus heureux encore
Qui peut le perdre à vos genoux !

1792.

A QUELQU'UN QUI ME RÉVEILLAIT,

Vers faits en pleine mer.

Pourquoi me rendre à ma douleur ?
Pourquoi rétablis-tu, barbare,
Entre mon sort et le bonheur
L'immensité qui les sépare ?

En précipitant mon réveil,
Sais-tu bien ce que tu m'enlèves ?
Je retrouverai mon sommeil,
Mais retrouverai-je mes rêves ?

Je revoyais mon doux pays,
Ces beaux lieux que la Seine arrose!
J'embrassais mes heureux amis,
Et j'étais à côté de Rose!

Objets de mes vœux assidus,
Vous qui m'aimez, toi que j'adore,
Vous que j'avais déjà perdus,
Fallait-il donc vous perdre encore!

1797.

AU GÉNÉRAL BONAPARTE,

Après la paix de Campo-Formio.

Aucune gloire désormais
Ne vous sera donc étrangère?
Et vous savez faire la paix
Comme vous avez fait la guerre!

Autant que l'intrépidité
Qui vengea l'honneur de la France,
J'admire, au moins, cette prudence
Qui lui rend sa tranquillité;

Qui dans les chemins des conquêtes
A su s'arrêter à propos,
Et préférer notre repos
A tant de palmes toutes prêtes.

L'art des illustres meurtriers
A son prix au temps où nous sommes,
J'en conviens; mais les grands guerriers
Ne sont pas toujours de grands hommes.

L'olivier, au front de Pallas,
Votre modèle, votre emblème,
Avec le laurier des combats
Ne formait qu'un seul diadème.

Ceignez ces feuillages rivaux
Que vous décernent les suffrages
De la déesse des héros:
C'était aussi celle des sages.

Si la valeur, l'humanité,
Sont les vrais titres à la gloire,
Chaque page de votre histoire
Contient votre immortalité.

1797.

A M. CREUZÉ DE LESSERT [3],

Sur les parodistes.

Que, pour souper à nos dépens,
Maint parodiste nous poursuive,
De grand cœur, ami, j'y consens:
« Il faut que tout le monde vive. »

« J'en vois peu la nécessité, »
Dit à certain folliculaire
Certain ministre un peu sévère:
Nous aurons plus de charité.

Admirateurs d'un si bel ordre,
Gardons-nous bien d'y rien changer:
Puisque pour vivre il faut manger,
Pour manger permettons de mordre.

1799.

AU MÊME,

Sur son poëme de LA TABLE RONDE.

Salut à vous, l'honneur du genre épique;
Salut à vous, qui si bien retracez
Ces grands exploits de la bravoure antique
Que Don Quichotte a presque surpassés.

Vous égalez dans votre heureux poëme,
Vos devanciers, sans en excepter un;
Sans excepter Arioste lui-même :
Pas plus que lui n'avez le sens commun.

Soyez-en fier, vous avez droit de l'être;
Maître passé dans l'art qu'il vous apprit,
Asseyez-vous auprès de votre maître :
Pas plus que vous il n'avait de l'esprit.

Plus d'un rimeur, triste en ses rêveries,
Dans le bon goût se croyant affermi,
Pourra vous dire : Où diable, mon ami,
Av ez-vous pristant de plaisanteries [4] ?

Moquez-vous d'eux, et malgré les malins,

Ne changez pas la gaîté de vos rimes
Contre l'ennui que tant d'esprits sublimes
Vont distillant en vers alexandrins.

Il est bien vrai que parfois votre muse
A des écarts semble s'abandonner :
Mais est-ce un tort, qu'un tort qui nous amuse ?
Et rire, ami, n'est ce pas pardonner ?

1811.

A UNE DAME QUI M'APPELAIT SON FRÈRE,

En lui envoyant les Amours de Psyché,
le 1er janvier 1803.

Lisez et relisez, ma sœur,
De Psyché l'admirable histoire :
Vous y verrez que le bonheur
N'est pas toujours avec la gloire.

Vous y verrez qu'assez souvent
La plus belle est la plus à plaindre ;
Et qu'un succès trop éclatant
Est moins à désirer qu'à craindre.

Vous y verrez que les maris
Ont parfois l'humeur trop farouche,
Et qu'il n'est pas toujours permis
De savoir avec qui l'on couche.

Psyché veut connaître une nuit
A quel homme elle avait affaire ;
Son époux s'éveille et s'enfuit :
Je crois qu'il aurait pu mieux faire.

Qui dormirait entre vos bras,
Si le jour frappait sa paupière,
A coup sûr ne se plaindrait pas
D'être éveillé par la lumière.

A M. AMALRIC,

Qui m'avait envoyé des marrons du Luc et des vers [5].

En Bertrands ainsi qu'en Ratons
Notre pauvre univers abonde ;
Moitié dupes, moitié fripons,
Voilà l'histoire de ce monde.

Certain Monsieur s'est échappé,
Qui dans ses projets, ce me semble,

A la fois trompeur et trompé,
Fut dupe et fripon tout ensemble.

De l'amitié suivons les lois.
Laissons là les âmes ingrates:
Au feu pour moi mettez vos doigts;
Pour vous, moi, j'y mettrai mes pattes.

1802.

A M. PLASSCHAERT,

Qui, en envoyant à l'auteur un ouvrage de sa façon, avait mis sur l'adresse : A l'auteur de LA FEUILLE... en Europe [6].

Auteur aimable autant qu'utile,
Votre livre m'est parvenu;
A votre but, à votre style,
Ma raison vous a reconnu.

Vos vers pleins de délicatesse
Pour mon goût n'ont pas moins de prix:
On n'écrit pas mieux à Paris,
Mais on y met mieux mon adresse.

En Europe, où partout je vois

Que les saints traités s'exécutent,
Suis-je connu même des rois,
Des bons rois qui me persécutent?

De m'y chercher qui prendrait soin,
Sur la foi de votre apostille,
Chercherait bien moins qu'une aiguille;
Et dans quelle botte de foin!

Jouet du sort impitoyable,
Au fait, je n'ai ni feu ni lieu;
Je suis à la grâce de Dieu :
Qui m'écrira, m'écrive au diable!

La Haye, 1818.

LE JARDIN DES HESPÉRIDES [7].

AU MÊME.

Je vois bien l'arbre aux pommes d'or
Prospérer dans vos prés humides;
Mais cela n'en fait pas encor
Un vrai jardin des Hespérides.

La timide sécurité

N'avait pas de plus doux asile
Que le verger riche et tranquille,
Par les fils d'Atlas habité.

Loin du loup, la brebis, en joie,
Y bondissait parmi les fleurs,
Et de l'hyène aux yeux menteurs [8]
Les agneaux n'étaient pas la proie.

L'honnête homme, sans passe-ports,
S'y promenait exempt d'alarmes.
Un dragon veillait au dehors;
Mais au dedans pas de gendarmes [9].

La Haye, 1818.

RÉPONSE

A l'ami que je ne connais pas [10].

Le dieu des arts, le dieu des vers
A souvent consolé ma peine;
Entre Voltaire et La Fontaine,
Oui, j'oubliai plus d'un revers.

Oui, grâce aux fruits de ma retraite,
Mon nom est encor répété
Au doux pays que je regrette,
Et dont je me sais regretté.

Charmez ainsi votre souffrance,
Compagnon d'exil et d'honneur,
Noble ami qu'un heureux malheur
M'a fait trouver loin de la France.

Ne soyez dans l'adversité
Ni fier, ni faible, ni frivole;
Et que l'étude vous console
D'un supplice non mérité.

Puis disons, en pesant nos chaînes:
Dieu nous éprouve; ainsi soit-il.
Celui qui tonne sur les chênes
Peut bien grêler sur le persil.

Ainsi font les rois de la terre,
Et tout va bien. Bon roi des cieux!
Tout n'irait-il pas encor mieux
S'ils avaient fait tout le contraire?

La Haye, 1818.

STANCES IRRÉGULIÈRES.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.
VIRG., *Æn.* lib. I.

A MADAME LA PRINCESSE D'HATZFELD.

Le bonheur ici-bas tient à bien peu de chose.
Vous ne l'ignorez pas ; vous savez, d'après vous,
Que le sort au hasard porte souvent ses coups,
Et que l'aquilon en courroux
N'épargne pas même la rose.

Aussi n'êtes-vous pas de ces cœurs rigoureux
Qui, prompts à condamner ceux que le sort opprime,
Dans un revers n'ont jamais vu qu'un crime ;
Compatissante aux malheureux,
Étrangère aux calculs d'une froide prudence,
Aussi vous voyons-nous réparer envers eux
Les oublis de la Providence.

Bien qu'à l'agneau tondu Dieu mesure le vent,
J'aime qu'une bergère ait un cœur secourable.
Dieu ne souffle pas seul, hélas ! et plus souvent
Aux tondeurs qu'aux tondus le vent est favorable.

Au vent qui m'a fané reverdit Richelieu [11].
Pauvres humains! point de milieu:
Oui, dans ce siècle impitoyable,
Dès qu'on vous recommande à Dieu,
C'est qu'on vous abandonne au diable.

Le doigt divin pourtant se révèle à moitié
Dans les maux dont il frappe une âme peu commune.
Didon devint meilleure au sein de l'infortune;
En éprouvant la peine elle apprit la pitié.
L'or s'épure ainsi dans la flamme.
Comme elle, belle et bonne, ah! qu'il vous sied, madame,
D'apprendre à cette école autant qu'elle en apprit.
C'est le propre d'un bon esprit,
Tout autant que d'une belle âme.

NOTES ET REMARQUES

SUR

LES STANCES.

[1] PAGE 441.

Madame de Beaufort.

Madame la comtesse de Beaufort est connue par plusieurs ouvrages pleins d'esprit, de sentiment et de grâce. Le poëte Le Brun, qui a fini par être si injuste avec elle, lui avait d'abord adressé des vers où il la comparait à madame de la Suze et à madame Deshoulières : c'est ce qui a donné lieu à ces stances.

[2] PAGE 444.

Mademoiselle Contat.

L'auteur, arrêté en 1792 comme émigré, à son retour d'Angleterre, dut sa liberté aux sollicitations de cette excellente femme. Le gouvernement qui renversa le trône lui fut moins dur que celui qui l'a restauré.

[3] PAGE 448.

M. Creuzé de Lessert.

Une grande facilité et beaucoup de naturel, joints à beau-

coup d'originalité, voilà ce qui caractérise le talent de ce poëte. Entre ses nombreux ouvrages on remarquera les poëmes de *la Table ronde*, d'*Amadis* et de *Roland*. Dans ces trois poëmes, M. Creuzé a réuni ce que les vieux romanciers ont raconté de plus plaisant sur les paladins de toutes les époques. Ces poëmes pourraient être regardés comme trois parties d'un seul, comme trois divisions d'un poëme encyclique, contenant l'histoire complète de la chevalerie.

M. Creuzé a été camarade de collége de l'auteur, comme on le verra dans la pièce suivante, à laquelle répondent les vers qui ont donné lieu à cette note.

Quoique d'opinions fort différentes, ces deux condisciples, rapprochés par leur goût commun pour les lettres, sont restés amis; ce qui fait l'éloge de leur commune tolérance.

A L'AUTEUR DE BLANCHE ET DE MARIUS.

Toi qui toujours nous attendris
Par quelque intéressante image,
Et qui t'es noblement assis
Sur les magnifiques débris
Et de Venise et de Carthage;
Si d'être l'un de tes amis
Je n'ai pas l'heureux avantage,
Auteur de *Blanche*, au moins je suis
Un des amis de ton ouvrage :
A l'estime il a tous les droits.
Le jour que la première fois
Il a paru dans la carrière,
Quand je te voyais applaudi

Par un public toujours sévère,
Mon cœur était enorgueilli;
Et je disais : « C'est mon confrère.
« Je puis le dire avec raison :
« Car, par un double privilége,
« Je vois en lui mon compagnon
« Et de Parnasse et de collége.
« Quand il me connut à Juilly,
« J'étais un enfant près de lui :
« Il ne faut pas que j'en impose:
« Au Parnasse je l'ai suivi,
« Et c'est toujours la même chose. »
Heureux favori des neufs sœurs,
Par des ouvrages enchanteurs
Continue à plaire à la France;
Confonds ces censeurs froids et lourds,
Qui nous excèdent tous les jours,
En criant à la décadence.
Avec mépris, mais sans humeur,
Laisse un parodiste moqueur
Parodier la tragédie :
Un parodiste est d'un auteur
Une mauvaise parodie.

4 PAGE 449.

Où diable, mon ami,
Avez-vous pris tant de plaisanteries?

Traduction libre d'une question bien autrement libre, adressée à l'Arioste par le cardinal d'Est : « Dove diavolo, » messer Ludovico, avete pigliato tante coglionerie? »

5 PAGE 451.

A M. Arnault, en lui envoyant des marrons du Luc.

Par la patte du chat, souvent la perfidie
Du feu les tira sans pitié.
Je les tire de ma patrie,
Et je les offre à l'amitié.

6 PAGE 452.

A l'auteur de LA FEUILLE [1], en Europe.

De ce faible et pâle ouvrage,
Peu fait pour intéresser,
Je voudrais te faire hommage,
Et ne sais où l'adresser.

Pauvre feuille fugitive,
Dans quels lieux vas-tu languir !
Le Permesse sur sa rive
A-t-il su te recueillir ?

Ton asile c'est ta muse;
L'on ne peut te l'envier :
Si l'oranger te refuse,
Il te reste le laurier.

Mars 1818.

[1] Fable de M. Arnault.

7 PAGE 453.

Le jardin des Hespérides.

L'homme estimable auquel ces stances ont été adressées avait dit dans la pièce qu'il publia au sujet de la fable intitulée LA FEUILLE :

Loin des aquilons perfides,
Au jardin des Hespérides,
Tu braveras le danger.

PLASSCHAERT.

Il s'en faut de beaucoup que l'auteur ait toujours trouvé dans ce jardin, où il désirait se fixer, la sécurité qu'on lui avait fait espérer ; mais ce n'est pas la faute des jardiniers.

M. Plasschaert, auteur de cette pièce charmante, était un des hommes les plus considérés qui fussent en Belgique, et c'était à juste titre. Dans les diverses législatures auxquelles il a été appelé, comme dans les différentes fonctions administratives dont il a été revêtu, il a toujours servi l'état avec le zèle d'un bon citoyen et la prudence d'un homme éclairé.

Après avoir été successivement secrétaire général du département de la Dyle, membre du corps législatif de France et maire de Louvain, il a été porté aux états-généraux par le vœu presque unanime de ses concitoyens, qui se sont plu à le récompenser ainsi de ce qu'il avait souffert, par suite de son attachement à ses devoirs, lors de l'entrée des alliés.

M. Plasschaert se montra plus digne que jamais de la publique estime, par le talent et le dévouement qu'il déploya

sur ce nouveau théâtre, où il rivalisait de talent et de civisme avec les Dotrenge et les Gendebien.

M. Plasschaert cultivait les lettres françaises avec beaucoup de succès. Il a publié plusieurs ouvrages écrits avec autant d'esprit que de raison, et entre autres une *Esquisse historique sur les langues, considérées dans leur rapport avec la civilisation et la liberté des peuples*, ouvrage remarquable par la force et la variété des moyens qu'il y déploie pour résoudre une question d'intérêt national pour les Belges.

Il a publié aussi plusieurs morceaux de poésie pleins de sel, de philosophie et de patriotisme. Cet excellent homme a été emporté, en 1823, par une apoplexie foudroyante.

8 PAGE 454.

Et de l'hyène aux yeux menteurs.

Rien de plus faux, en effet, que le regard de la bête féroce que ce nom rappelle. D'après la consonnance, on a cru, en Belgique, que par le nom d'un animal on avait voulu rappeler ici un nom d'homme : on s'est trompé.

9 PAGE 454.

Un dragon veillait au dehors ;
Mais au dedans pas de gendarmes.

Dragon, animal fabuleux. Gendarme, historique.

10 PAGE 454.

A l'ami que je ne connais pas.

ÉPITRE A M. ARNAULT,

PAR P. A. G... D., UN DE SES COMPAGNONS D'EXIL.

En vain de la philosophie,
Arnault, j'implore le secours ;

Dans une sombre rêverie,
Durant les nuits, durant les jours,
Mon âme est comme anéantie :
Je ne vis plus que pour souffrir.
Mais dans cette lente agonie,
Du sort l'implacable furie,
Jamais ne me ferait gémir,
Si j'avais l'espoir de mourir
Au lieu où j'ai vu la lumière,
Et que mon urne funéraire,
Par des amis officieux,
Fût aux tombeaux de mes aïeux
Mise avec celle de mon père.
Mais, ô trop cruel avenir!
C'est une marâtre étrangère,
Qui doit à mon heure dernière,
Recevoir mon dernier soupir;
Tandis que toi, mère chérie,
Toi, pour qui, nouveau Décius,
J'ai cent fois exposé ma vie,
France, je ne te verrai plus!...
Dieux! quelle est donc votre justice,
Si l'enfer n'a pas de supplice
Aussi terrible que le mien?...
Ah! désarmez votre colère,
Ou rompez le frêle lien
Qui m'attache encore à la terre.
J'attends le trépas comme un bien...
Mais, insensé, qu'osé-je dire?
Bannissons de lâches douleurs!
Raison, quels que soient mes malheurs.
Reprends sur moi ton noble empire!
Sont-ce des regrets et des pleurs

Qui conviennent à de grands cœurs
Dans les désastres de la vie ?
Peut-on manquer de fermeté
Quand on souffre pour sa patrie
Un sort qu'on n'a pas mérité ?
Dans Athène, ainsi que dans Rome,
Plus d'un héros, plus d'un grand homme
Que chérit la postérité,
Fut en butte aux traits de l'envie,
Et paya de sa liberté
Sa haine pour la tyrannie,
Ses vertus, sa célébrité.
Mais de ces illustres victimes
A-t-on vu les âmes sublimes
Chanceler dans l'adversité ?
L'homme de bien qu'on calomnie,
Qu'on proscrit, qu'on charge de fers,
Brave la fortune ennemie
Et s'ennoblit sous les revers.
Fier et grand de son innocence,
Et trouvant dans sa conscience
Un tribunal consolateur,
Il met sa gloire dans ses peines,
Et les empreintes de ses chaînes
Sont pour lui des marques d'honneur.
Mais pourquoi chercher dans l'histoire,
Arnault, ce qu'on trouve chez toi ?
Dans ces jours de triste mémoire,
Jours de deuil, de larmes, d'effroi,
Où l'étranger donne la loi
Aux fils aînés de la Victoire,
Quel mortel, plus maître de soi,
Sait mieux, dans l'horreur du naufrage,

Garder ce sang-froid, ce courage,
Cette noble sérénité
Qui distingue l'âme du sage?
Des Castlereagh bravant la rage,
Tu ris de leur perversité;
Et ta muse, au fort de l'orage,
Conservant toute sa fierté,
Module encor sur ce rivage
Des hymnes à la liberté.
Ah! si du moins, à ton exemple,
Je pouvais aussi dans le temple
De cette auguste déité
Tirer quelques sons de ma lyre...
Mais vains efforts! vœux superflus!
Le chantre de Germanicus
Est le seul qu'Apollon inspire.

Cette épître a paru anonyme dans les journaux : c'est ce qui explique la suscription qui se trouve en tête de la réponse. Nous avons appris depuis qu'elle était de l'estimable M. Garaud, vrai patriote, qui, après avoir siégé à plusieurs législatures, a été proscrit, et, comme son compagnon d'infortune, cherche dans la culture des lettres ses consolations.

11 PAGE 60.

Au vent qui m'a fané reverdit Richelieu.

Ce ministre, à qui les chambres ont décerné cinquante mille livres de rente, comme témoignage de la reconnaissance nationale, n'avait pas tout-à-fait droit à trouver le même sentiment dans les proscrits. Peu de *tondeurs* se sont

autant acharnés après les trente-huit tondus, si bien écorchés déjà le 24 juillet 1815 par les ciseaux de M. d'Otrante.

On peut s'étonner que M. de Richelieu, signalé jusqu'alors par la modération avec laquelle il avait usé de l'autorité dans un état despotique, l'ait exercée despotiquement dans un pays où la monarchie est limitée par une constitution.

Ceci, dira-t-on, ne regarde que sa conduite à l'égard des trente-huit; et les trente-huit étaient hors la loi. Nous le savons : mais n'y étaient-ils pas par le fait d'un ministère dont M. de Richelieu désavouait les principes? Mais convenait-il à un ministre appelé pour réparer le mal de le prolonger; bien plus même, de l'accroître? Mais convenait-il à un homme jusqu'alors étranger à la révolution de persécuter pendant trois ans, dans leur exil, des infortunés qu'un ministre révolutionnaire avait immolés à ses propres ressentiments ou à ceux d'autrui?

La condition des trente-huit a été pire sous le règne du ministère réparateur que sous celui du ministère proscripteur.

Concluons de tout cela qu'il est fâcheux pour M. de Richelieu, que sa justice et son humanité font encore regretter en Tauride, qu'il ait eu occasion de venir exercer ces vertus en France; et que s'il s'est montré un peu Français chez l'étranger, il s'est montré trop étranger parmi les Français.

PROMENADE

A MONTREUIL.

AVERTISSEMENT.

Les jardins dont il est question ici sont ceux qu'avait fait faire à Montreuil, près Versailles, Marie-Joséphine Louise de Savoie, épouse de Louis-Stanislas-Xavier, alors comte de Provence, et depuis roi sous le nom de Louis XVIII.

Cette excellente princesse, qui honorait l'auteur de sa bienveillance, et lui avait accordé le titre de secrétaire de son cabinet, lui donna de plein mouvement, à l'occasion de son mariage, une pension, qui à la vérité n'a jamais été payée, faute d'avoir été ratifiée par son auguste époux. La reconnaissance due à cette intention n'en a pas été moins vive, et peut-être en trouvera-t-on la preuve dans ce petit ouvrage. Tout imparfait qu'il est, il porte quelquefois l'empreinte du sentiment qui l'a dicté. L'auteur n'avait guère plus de vingt ans quand il le composa.

PROMENADE A MONTREUIL,

OU

LES JARDINS DE LA BIENFAISANCE.

MAI 1787.

Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.
DELILLE, poëme des *Jardins*.

Je ne suis pas ingrat : mais je ne suis pas hardi, et souvent je renferme en moi mes plus doux sentiments.

O Bienfaisance! si tu daignes jeter sur moi un regard favorable, si tu m'as jugé digne de tes faveurs et du sort heureux dont je jouis, connais ce cœur que la reconnaissance anime, et ne le juge pas sur un silénce involontaire.

Souvent je me suis présenté aux portes de ton palais ; les remerciements erraient sur mes lèvres ; mon cœur était prêt à se répandre : mais ces courtisans qui te ressemblent si peu, et qui sans cesse assiègent les avenues de ton trône, étonnaient ma timidité, leur seul aspect faisait soudain rentrer en moi l'expression de la reconnaissance ; ce fruit le plus précieux, sans doute, de ceux que font germer les bienfaits dans un noble cœur, puisqu'il rétablit l'équilibre entre celui

qui donne et celui qui accepte, puisque seul il acquitte la dette qu'une âme généreuse contracte en recevant tes dons.

J'apprends que hors des enceintes de la ville royale il existait une retraite champêtre où JOSÉPHINE allait souvent se délasser du poids de la grandeur et respirer un air libre que l'encens de la flatterie n'avait jamais infecté : j'y vole; je me présente; je suis admis.

Un simple verger s'offre à ma vue ; des arbres fruitiers, chargés de fleurs, ombrageaient irrégulièrement un gazon du plus beau vert. Des touffes d'arbustes de toute espèce, au sein desquelles s'égaraient quelques sentiers, bornaient agréablement cette riante prairie. Là le peuplier superbe dresse sa tête en pyramide verdoyante, et semble isolé par sa grandeur dans la foule des arbres sur lesquels il domine; ici le chèvre-feuille et le jasmin odorant enlacent de guirlandes fleuries le tronc et les rameaux officieux de l'orme qui soutient leur faiblesse; et des bancs de verdure dispersés çà et là invitent à se reposer sous l'ombrage.

Qu'un financier à prix d'argent s'ennuie,
Troque son or pour de mauvais tableaux ;
Qu'un autre fou, par une autre folie,
Jette un pont d'or sur de maigres ruisseaux,
Qu'il se ruine en wiskis, en chevaux,
Pour attendrir un enfant de Thalie ;
Tant pis pour lui, tant mieux pour l'industrie :
Maint artisan vit aux dépens du sot,
Qui maudirait les trois quarts de sa vie

Si tout Crésus n'avait une manie,
Si tout Français ne portait le grelot.
O bons Anglais, peuple sage et solide,
Moins gais que nous, moins brillants, mais moins vains [1],
Souvent encor le bon sens qui vous guide
Marque à son sceau ce qui sort de vos mains.
Chez vous parfois l'on est homme, l'on pense;
Et la nature, en fuyant de la France,
S'est retirée au fond de vos jardins.

Quoi de plus agréable, en effet ! J'ignorais sur quel plan la Bienfaisance avait fait dessiner les siens; mais il me semblait qu'une belle prairie, un coteau fertile, un verger riant et cultivé, coupé par une eau vive, enfin que les richesses champêtres déployées avec tant de variété dans les belles contrées que la Seine arrose devaient avoir un charme incomparable pour une âme qui s'abandonnait avec tant de volupté aux impressions naturelles. A cela se joignaient d'autres considérations. Les premières leçons de la bienfaisance ne nous sont-elles pas données par la nature ? N'est-ce pas elle qui la première offrit à l'homme affamé et altéré le fruit succulent qui calma en même temps les premiers besoins que la faim et la soif lui firent connaître ? N'est-ce pas elle qui offrit à sa lassitude le lit de verdure où, pour la première fois, il goûta les douceurs du sommeil ? N'est-ce pas elle qui épaissit le dais de feuillage, unique abri qui le protégeait contre l'intempérie des saisons, dans le premier âge du monde ? Que la déesse jette les

yeux sur ce qui l'environne : toutes ces idées se réveillent en elle, et elle se plaît à recevoir de la nature une leçon non interrompue de la plus douce des vertus.

Après avoir joui quelque temps du riant spectacle que m'offrait ce beau lieu et des réflexions qu'il faisait naître, je pénétrai dans l'épaisseur d'un bosquet qui semblait avoir été formé aux dépens des quatre parties du monde. Le catalpa, au large feuillage ; le sorbier éclatant, dont les houppes argentées changeront bientôt leur blancheur contre l'écarlate la plus vive ; les grappes dorées de l'ébénier et du baguenaudier; l'acacia odorant, et le buisson aux grappes enflammées, se mariaient au lilas fleuri, au syringa, à l'églantier parfumé, à la boule de neige, et ne formaient qu'un même bocage, au grand étonnement du voyageur qui rencontrait dans un petit coin de terre des productions que des mers immenses et des distances innombrables avaient long-temps séparées. L'immortelle et sombre verdure de quelques cyprès, aux pieds desquels fleurissaient des touffes de roses, figurait aussi dans ces massifs ; semblable aux nuages du chagrin qui, s'élevant dans le cœur de l'homme au moment où tout ce qui l'environne est dans la joie, ne font que trop souvent ombre au singulier tableau de la vie.

Je traversai successivement plusieurs salles de verdure, où je remarquai un jeu de bague, une escarpolette, et divers emplacements destinés à la danse et aux autres amusements si chéris de la jeunesse et de l'innocence.

Puis, suivant les détours que me traçait un petit sentier, j'arrivai sur les bords d'un fleuve.

Une naïade, au fond de ces berceaux,
Entre deux rocs, de son urne penchante,
Verse en riant son onde transparente
Dans un bassin couronné de roseaux.
De chute en chute, avec un doux murmure,
Entre deux quais de fleurs et de verdure,
Le fleuve heureux promène en ce séjour
Sur un lit d'or une nappe argentée;
Moins pure était la fontaine enchantée
Qui recevait et Diane et sa cour :
Tantôt son onde, en sa course tranquille,
Dort sous un pont rustique et chancelant;
Tantôt son flot, toujours limpide et lent,
Baigne un verger, suit les contours d'une île;
Et quelque temps divisé dans son cours,
Il interdit l'accès de l'ermitage
Où sur le jonc, dans le fond du bocage,
Dort la beauté que gardent les amours.
L'humble muguet, le lilas et la rose
Parfument l'air sur les bords qu'il arrose.
Cette île en fleurs, ce bosquet enchanté,
C'est l'Élysée où coule le Léthé.
Ainsi que lui, par des détours sans nombre
Baignant le bois qui lui prête son ombre,
Il roule au sein de ces riants bosquets
L'oubli de tout, excepté des bienfaits.

Je parcourais avec empressement ces délicieux rivages. Ici des saules pleureurs et de souples osiers for-

ment un berceau d'un nouveau genre. Là une petite cabane couverte de jonc, et dont le pampre revêt les dehors, offre au promeneur fatigué, dans une chambre tapissée de mousse, des siéges aussi revêtus d'une mousse plus molle que le duvet.

Bientôt le fleuve élargi devient un vaste bassin, au milieu duquel s'élève une île plantée de peupliers. Les pas de l'homme n'ont jamais foulé la verdure de ses rives. Retraite consacrée à la paix et à l'amour, c'est l'île heureuse. Ses arbres sont les paisibles dépositaires de la douce et frêle espérance du rossignol et de la fauvette; et, sur ses bords et sur le bassin qui l'environne,

L'oiseau qui de Léda fit jadis la conquête,
Le cygne, dresse avec fierté
Sur un long cou d'albâtre une superbe tête.
Il s'avance avec majesté :
Immobile en sa course, il fait rider à peine
Des eaux le sommet argenté;
Sur le cristal avec agilité
En circuits prolongés il glisse, il se promène.
Désormais fixé sur les flots,
Zéphyre oublie et les roses nouvelles,
Et l'empire de Flore, et ses riants berceaux;
Et, folâtrant avec le roi des eaux,
Enfle avec volupté la neige de ses ailes.

Il fallut s'arracher à ces rives charmantes : je ne le fis qu'à regret. L'imagination encore remplie de ces riants objets, je m'enfonçai dans un bois; et je ne fus tiré de

la profonde rêverie dans laquelle j'étais plongé que par l'apparition subite de quelques chaumières. Une ferme, où je distinguai avec plaisir les ustensiles du labourage, un temple rustique et quelques habitations champêtres, formaient une place irrégulière, au milieu de laquelle était une petite fontaine. Appuyé sur les rocailles dont la source était environnée, je considérais ce village : je me demandais comment j'étais sorti, sans m'en apercevoir, du jardin que je venais de parcourir,

Lorsque, sortant de sa chaumière,
Une gentille jardinière,
Au teint brun, au regard fripon,
En blanc corset, en court jupon,
A la naissante chevelure,
D'une marche légère et sûre,
Une cruche en main s'avançait
Vers l'eau, qui perdait son murmure,
Et s'éclaircissait à mesure
Que la belle s'en approchait.

Mon enfant, lui dis-je, suis-je encore chez la déesse ? Vous n'êtes pas sorti de ses jardins, répondit-elle. Qu'avez-vous rencontré dans votre promenade ? Des bois, des prairies, un fleuve, un hameau et ses habitants ne sont-ils pas, ainsi que ces objets, les enfants de la nature, à qui ces beaux lieux sont consacrés ? Elle avait raison :

Le bonheur que donne l'aisance,
Des cœurs vrais et reconnaissants,

La gentillesse et l'innocence
D'une fillette de quinze ans :
Voilà les plus beaux ornements
Des jardins de la Bienfaisance.

Le bonheur et l'abondance habitaient sous toutes ces chaumières ; je les parcourus toutes, et dans toutes je les rencontrai. Nous passions devant la porte d'un petit temple rustique. A quelle divinité est-il consacré ? demandai-je à mon aimable guide. — A la nymphe Io et à l'Abondance. — Et pourquoi le hameau n'en ferait-il pas un monument de sa reconnaissance ? pourquoi ne placerait-il pas sur un autel champêtre la statue de celle à qui il est redevable de sa félicité ? Le premier, je voudrais la couronner de fleurs, et voici les vers que je graverais sur le socle :

Sur cet autel dressé par la reconnaissance,
De Joséphine admire le portrait :
Quoique reine en ces lieux, sans le bien qu'elle y fait
On ignorerait sa puissance.

La jeune fille applaudit à cet hommage que je rendais à la vérité : et ces vers, quoique impromptus, lui plurent.

Nous gravîmes ensuite sur le sommet de la colline, où Bacchus promettait une vendange abondante. Je visitai la maison du vigneron et le pressoir, dont bientôt les poutres amoncelées devaient exprimer le nectar qui mûrissait sur le coteau.

« S'il ressemble à tout ce qui est ici, il doit être parfait. — Je l'ignore, monsieur. — Comment! vous n'en avez jamais goûté? — Ni de celui-là, ni d'aucun autre : c'est trop dangereux. — Vraiment! — Ne connaissez-vous pas la chanson? » et elle chanta, sur un air que je ne connaissais pas, ces couplets que je connaissais fort bien :

O vous qui de la tendresse
Voulez goûter les douceurs,
Que le vin de votre ivresse
Augmente encor les ardeurs!
Aux doux transports qu'il fait naître
Quand on le boit tour à tour,
Pourrait-on le méconnaître?
C'est le pur sang de l'Amour.

De la reine de Cythère
La colombe s'échappa.
Dans un bosquet solitaire
Cupidon la rattrapa.
Hélas! sous la même vigne
Qui cachait l'oiseau mutin,
Rampait la ronce maligne :
Amour s'y blessa la main.

Dans les grappes de la treille
Le sang divin pénétra,
Et de sa teinte vermeille
Son nectar se colora.
Aux doux transports qu'il fait naître

Quand on le boit tour à tour,
Pourrait-on le méconnaître ?
C'est le pur sang de l'Amour [a].

La prudence est une belle chose, dis-je à la chanteuse en la regardant avec trop d'expression peut-être. La jeune fille sourit, rougit, et me quitta.

Cependant le but de mon voyage n'était pas rempli : je n'avais pas rencontré la divinité que je cherchais ; toutefois ce que j'avais vu m'en consola. En effet,

Si de tout temps l'invisibilité
Fut l'attribut de la divinité,
Sur terre au moins nous avons son image.
Un cœur reconnaissant annonce un bienfaiteur ;
Tout un village heureux annonce un bon seigneur :
Qui fait le bien ressemble au Créateur,
Et se montre dans son ouvrage.

Enfin j'arrivai aux portes d'un temple, d'une architecture noble et régulière : c'est le séjour où Joséphine vient le plus souvent se reposer. A mesure que j'en approchais, mon cœur semblait se délivrer du poids qui l'oppressait. Ma langue se déliait, et je m'écriai dans ces lieux remplis de sa présence :

O généreuse Bienfaisance !
Jette encor un regard sur moi :
Le cri de ma reconnaissance

Ose enfin s'élever vers toi.
Plus tôt mon cœur eût dû, peut-être,
De tes bienfaits manifester l'éclat ;
Mais celui qui n'est pas ingrat
Soupçonne-t-il qu'il puisse le paraître ?
Quand ton sourire et tes bienfaits,
En confirmant le doux nœud qui me lie,
Ont assuré mon bonheur à jamais ;
Quand je jouis par toi d'un sort digne d'envie,
Ce souvenir peut-il s'effacer de mon cœur ?
Non, non, durable autant que mon bonheur,
Il durera toute ma vie.

NOTES ET REMARQUES

SUR

LA PROMENADE A MONTREUIL.

[1] PAGE 474.

O bons Anglais ! peuple sage et solide,
Moins gais que nous, moins brillants, mais moins vains...

Cette apostrophe porte le cachet de l'époque où cette pièce fut écrite. La manie générale en France était alors d'immoler, en toute occasion, la France à l'Angleterre. Un jeune homme est peut-être excusable d'avoir donné dans un travers dont tant de personnes qui avaient plus que l'âge de raison ne s'étaient pas gardées. Dans les romans, et même sur la scène, les rôles nobles et généreux étaient donnés à ces insulaires, qui de leur côté, loin de se piquer de reconnaissance, réservaient aux Français tous les rôles ridicules. Nous ignorons si cette injurieuse coutume a encore lieu chez eux; mais du moins nous sommes-nous lassés chez nous de notre duperie et avons-nous cessé de nous déprimer pour exalter les étrangers.

Espérons cependant que nous saurons aussi éviter le vice opposé, et que, guidés par l'impartialité qui caractérise la

raison, nous n'hésiterons jamais à payer le tribut de notre estime à celui des peuples modernes qui a su le premier concilier la liberté publique avec la monarchie. La juste horreur que tout bon Français doit éprouver au nom de plusieurs agents du gouvernement britannique peut-elle ne pas faire place aux sentiments de l'estime et de la vénération dès qu'il est question des Posonby, des Brougham, des Romilly, et de ce lord Holland, si digne neveu, si digne successeur de Fox?

[2] PAGE 482.

Pourrait-on le méconnaître?
C'est le pur sang de l'Amour.

L'idée de cette romance est empruntée à un poëte allemand, nommé Ramler.

PIÈCES DIVERSES.

PIÈCES DIVERSES.

AU P. VIEL, DE L'ORATOIRE [1].

Vers faits au collége, à Juilly, en 1783.

Double respect en ce monde est connu;
L'un est forcé : c'est le fils de la Crainte.
Affectueux, modeste sans contrainte,
L'autre respect est fils de la Vertu.
Un Mahomet, du fanatisme apôtre,
Fait naître l'un; on le doit aux forfaits :
Qui te connaît, qui ressent tes bienfaits,
S'il n'est ingrat, est pénétré par l'autre.

BOUTADE.

Un froid métal règle tout en ce monde;
Métal abject que nous allons chercher
Près des enfers, dans la mine profonde
Où la nature a voulu le cacher.
En vils trésors ce gouffre inépuisable
Est de nos maux la source intarissable;
De lui sont nés tous les fléaux divers,
Si répandus sur ce triste univers

Où l'or tient lieu de mérite et d'estime,
Où, dieu des arts, il reçoit leurs tributs,
Où, corrupteur des antiques vertus,
Comme le prix il est le don du crime.
C'est l'or qui, dans ce siècle financier,
A mis un taux à l'honneur qui s'achète;
De sa valeur dépouillant le laurier,
C'est l'or qui paye et les vers du poëte,
Et l'art du peintre, et le sang du guerrier.
Le fer vengeur dont s'arme la justice,
A son aspect, incertain, émoussé,
Moins fréquemment a châtié le vice,
Que l'or, hélas! ne l'a récompensé.
Sur quel état n'a-t-il pas d'influence?
Dans quels conseils n'a-t-il pas tout pouvoir?
Il gâte tout, le bonheur, l'innocence;
L'honneur, Thémis le pèse en sa balance;
Et l'amour même a des yeux pour le voir.

1786.

A ***,

En lui envoyant des roses au mois de décembre.

Comme toi, je serais surpris
De cueillir la rose pourprée

Dans ce triste mois où Borée
Brise nos bosquets défleuris,
Si ta beauté toujours nouvelle,
Et rose de toute saison,
N'avait obligé ma raison
A croire la rose immortelle.

1786.

A ***,

Le jour de sa naissance.

Sans savoir trop comme et pourquoi
Je sortis de la nuit profonde,
Et par pressentiment, je croi,
En pleurant j'entrai dans ce monde.
Montrer dès lors autant d'humeur
Prévint contre mon caractère.
Je devais être amant, auteur,
Avais-je si grand tort, ma chère?
Né sous le signe du verseau,
Constellation taciturne,
Mes yeux ont plus répandu d'eau
Qu'il n'en a coulé de son urne.

Mais, fatale à plus d'un berger,

Toi qui, l'objet de nos hommages,
Devais fixer le plus léger
Et tourner la tête aux plus sages;
Qui, déjà fille du bonheur,
Nous le ramenais sur la terre,
Lorsque tu reçus la lumière
On te vit sourire à ta mère,
Qui dut t'enfanter sans douleur.
Sur des fleurs fraîchement écloses,
Dans nos bosquets reverdissants,
Tu parus avec le printemps
Au beau mois où naissent les roses.

1790.

EN SORTANT D'UN CABINET ANATOMIQUE.

Composé superbe et fragile
De défauts, de perfections,
Si j'en crois les traditions,
Tu fus pétri d'un peu d'argile;
Mais l'artisan qui t'inventa
Sentit qu'il te fallait une âme:
Au soleil il ravit la flamme,
Et c'est alors qu'il te créa.

Contre un chef-d'œuvre qu'il admire,
L'Olympe entier est déchaîné;
Et l'homme, à souffrir condamné,
Du trépas a subi l'empire.
Déjà mille fléaux divers
Assiègent sa frêle existence.
De maux en maux, sans résistance,
Descendra-t-il donc aux enfers?
Non, non : que ne peut le génie
Poussé par la nécessité!
Bientôt l'homme au ciel irrité
Ose opposer son industrie.
Aux sources mêmes du poison
Il plonge son regard sublime,
Et dans les flancs de la victime
Cherche l'art de la guérison.
Bientôt, en son audace extrême
Infirmant les arrêts du sort,
Il a surpris à la mort même
Le secret de vaincre la mort!
Par l'étude et l'expérience,
Se conservant, se recréant,
C'est encore au sein du néant,
Qu'il va repuiser l'existence.

1791.

A MADAME ***,

En lui présentant des porcelaines.

C'est du fragile,
D'un brillant émail revêtu.
Un peu d'or sur un peu d'argile,
Cela ressemble à la vertu :
C'est du fragile.

A LA MARQUISE DE SANTA-CRUZ[2],

Qui avait fait en miniature une copie de la Vénus du Titien.

Oh que j'aime cette peinture !
Oui, c'est bien là Vénus, ses grâces, son maintien.
On n'a jamais mieux fait d'après le Titien,
Mais on pourrait mieux faire encor d'après nature.
Fixe tes yeux sur les yeux que je vois ;
Consulte le miroir, comme lui sois fidèle;
Et tu vas donner à la fois
Une rivale au peintre aussi bien qu'au modèle.

Madrid, 1801.

A MADAME DE LA T***,

En lui présentant, le jour de sa fête, mon fils, que ma femme nourrissait.

Sophie à ce petit paquet
Veut joindre un fils qui lui ressemble;
Qu'il nous tienne lieu de bouquet:
C'est le lis et la rose ensemble.
Nulle amitié n'aura trouvé
Un plus tendre et plus doux emblème;
Et si je ne l'ai pas rêvé,
Ce bouquet, je l'ai fait moi-même.

1803.

A M. PICARD.

Ami, qu'a trop favorisé
Des neuf Muses la plus gentille,
Pourquoi, sous un nom déguisé
Caches-tu ton nom de famille?
Je dois signaler cet écart.
La fantaisie est singulière
De se faire appeler Picard,
Quand on peut s'appeler Molière.

A UN JEUNE AUTEUR.

Qu'elle me plaît, ta sensibilité,
Élève de Térence et de Phèdre et d'Horace,
Quand, souffrant plus que moi de mon adversité,
Et parlant de tes maux avec tant de gaîté,
Tu me plains avec tant de grâce!
D'où me vient ce billet, de mes peines vainqueur?
De ton esprit, ou de ton cœur?
De tous les deux, sans doute; et vingt traits me le prouvent:
On se peint dans ce qu'on écrit;
Et de pareils vers ne se trouvent
Que dans le cœur des gens d'esprit.

1818.

BOUTS-RIMÉS.

D'accorder maîtresse et PENDULE
En vain j'ai formé le DÉSIR:
L'une avance et l'autre RECULE.
La minute est pour le PLAISIR,
L'heure entière est pour le SCRUPULE.

1792.

RÉPONSE

Faite au nom d'une Dame à laquelle on avait envoyé une épigramme pour excuse et pour remerciement.

Ces vers où, par reconnaissance
Tu t'exprimes si galamment,
Me font placer au même rang
Et ton excuse et ton offense.
En fidèle et rigide époux
Tu te conduis avec les belles:
Les billets que tu fais pour elles
Ne s'appellent pas billets-doux.

1784.

A L'ABBÉ MORELLET [3],

Qui assistait à des jeux d'enfant.

D'une rigueur hors de saison
Son bon esprit sait se défendre;
Il a toujours parlé raison

Comme il a toujours su l'entendre.
Ses yeux ne sont pas offensés
De jeux à notre âge excusables :
Le doyen des hommes sensés
L'est aussi des hommes aimables.

1803.

ÉTRENNES A MADAME ***,

En lui envoyant un livre de prières.

N'en déplaise à plus d'un docteur,
Je tiens à la loi de nature ;
Et j'invoque le Créateur
Aux genoux de la créature.
En vérité, je vous le dis :
Ma foi ferait mouvoir des pierres,
Et j'irai droit en paradis
Si vous accueillez mes prières.

ÉTRENNES A MADAME ***,

En lui envoyant un métier à filet.

Ce n'est pas sur l'art de Pallas
Que votre triomphe se fonde;

Vénus seule a fourni les lacs
Où vous attrapez votre monde.
L'art ne saurait les imiter ;
La raison ne peut s'en défendre ;
Il faudrait pour les éviter
Ne vous voir ni ne vous entendre.

1812.

BOUTS-RIMÉS.

La gloire n'est pour la RAISON
Qu'une importante BAGATELLE :
Bien fou qui pour la suivre a quitté sa MAISON !
Assurément le jeu ne vaut pas la CHANDELLE.

1793.

A M. LE COMTE

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

En réponse à l'envoi qui accompagnait ses fables [4].

Enfin nous le voyons paraître
Cet ingénieux fablier,

Présent chéri, qu'humble écolier,
Je reçois des mains de mon maître.
Que de remercîments je dois
A ces largesses paternelles,
Qui me prodiguent à la fois
Des éloges et des modèles!
Vous raillez pourtant, je le crois,
Quand vous m'offrez chez vous les droits
De la servante de Molière.
Changer ma muse en conseillère!
Le badinage est excellent.
J'y souris; mais, juge équitable
De mon mérite véritable,
Dans un compliment trop aimable
J'applaudis encor le talent
Que Dieu vous donna pour la fable.

1814.

A MADAME ***,

En lui rendant un verre à la place de celui qu'elle avait cassé.

Mesdames, il en est du verre et du cristal
Comme de vos amours : hélas! un rien les casse :

On les raccommode assez mal ;
Mais vous savez qu'on les remplace.

1818.

A MON BEAU-FRÈRE

REGNAULT DE SAINT-JEAN-D'ANGELY,

Qui m'avait envoyé une écritoire.

Contre votre noble coutume,
Pourquoi, généreux à demi,
Avec votre écritoire, ami,
Ne pas m'envoyer votre plume ?

A ***.

Dans le passé, dans l'avenir,
Pour votre ami tout est souffrance :
Il a gardé le souvenir,
Et n'a perdu que l'espérance.

A MADAME J. D,

En lui offrant un verre.

Ce cristal, accueilli par l'amitié facile,
Peint mal le sentiment qui vous l'offre aujourd'hui :
Il est plus pur encor que lui,
Et surtout il est moins fragile.

ÉTRENNES A LA MÊME,

En lui envoyant une provision de papier à billet.

Du journaliste menaçant
Mon livre craint peu l'épigramme ;
Il vous plaira, c'est une rame
De papier encore innocent.
Feuilletez-la bien tout entière ;
Vous n'y trouverez rien d'écrit,
Rien d'imprimé : c'est la matière
Qui de vous seule attend l'esprit.

IMPROMPTU A ***,

Qui modelait un buste en terre.

Avec un peu de boue on sait que le bon Dieu
Fit jadis un fort bel ouvrage :
Vous ferez mieux que lui, madame, en temps et lieu,
Si votre œuvre surtout est faite à votre image.

LA BONNE MÉDECINE.

DIALOGUE.

Fi de l'insipide breuvage
Par Cadet-de-Vaux si vanté !
A quarante ans, car c'est mon âge,
Le vin m'a rendu la santé.
Vive le vin! — Mon camarade,
J'en sais des faits plus surprenants;
Car voilà déjà quarante ans
Qu'il m'empêche d'être malade.

A LUCIEN BONAPARTE,

En lui envoyant mes œuvres.

Des héros dont je suis auteur
Voici la famille complète.
Les uns sont sortis de ma tête,
Les autres sortent de mon cœur.
Tu ne leur seras pas sévère :
Je connais tes goûts indulgents ;
Et j'ai promis à mes enfants
Ta bienveillance pour leur père.

A MES HOTES DE SCHIPLAKEN,

En leur laissant mon portrait.

Je ne sais par quelle aventure
Avec moi Dieu compte en finir ;
Mais, quoi qu'il puisse m'advenir,
Chez vous souffrez cette figure,
Et je suis sûr, à l'avenir,
D'être heureux au moins en peinture.

A MADAME LA BARONNE DE CELLES.

Vers récités le jour de sa fête par la plus petite de ses brebis.

Bergère, je ne suis qu'une petite bête ;
Je veux pourtant, au nom de ce petit troupeau,
Vous bêler en ce jour de fête
Un compliment qui soit nouveau.
Avec un peu d'esprit j'y parviendrais peut-être.
Mais non, vous que je vois préférer bonnement
A tout l'esprit du monde un trait de sentiment,
A coup sûr vous m'enverriez paître.
Nous n'en ferons donc pas, nous qui vous imitons :
Aussi naturels que vous-même,
Simplement nous vous invitons,
Si vous voulez fêter le jour que nous fêtons,
Aux lieux où le mieux vous aime,
A rester avec vos mouto

1818.

A M. A. DE M***.

Avez-vous vu bien fréquemment
Génie et bonheur vivre ensemble ?

Si parfois le sort les rassemble,
C'est qu'il se trompe; et, ce me semble,
Il se trompe assez rarement.
Parmi tant d'illustres victimes
Qu'on voit pâtir sous les lauriers
Qui du Pinde ombragent les cimes,
Songez qu'Homère est des premiers;
Que ce vieux chantre des guerriers,
Cet ami des cœurs magnanimes,
Le bâton, la lyre à la main,
N'avait ni feu, ni lieu, ni pain,
Et mendiait en vers sublimes.
Le talent de quelque secours
Fut-il pour le Dante et le Tasse?
Dans l'exil l'un finit ses jours;
Dans la prison l'autre les passe.
Camoens ne fut pas plus heureux:
Jouet d'un destin rigoureux,
Camoens, dont la lyre féconde
En délicieuses douleurs
Pour Ynès obtint tant de pleurs,
Aux deux extrémités du monde
N'a-t-il pas trouvé des malheurs?
Milton, plus sublime et plus tendre,
Vivant, n'obtint pas les honneurs
Dont on a surchargé sa cendre.
Et le poëte de Henri,
Et le prince de notre scène,

Et ce Voltaire si chéri
De Calliope et Melpomène,
Pour tromper les mille dangers
Dont on menaçait son génie,
N'a-t-il pas, loin de sa patrie,
Vieilli sous des cieux étrangers?
Hélas! tout nous force à le croire,
Et j'en conviens avec douleur,
Plus on s'approche de la gloire,
Plus on s'approche du malheur.
Sans aucune miséricorde,
Puisque le sort indifférent,
En bonheur ainsi nous reprend
Ce qu'en génie il nous accorde,
Combien je plains votre avenir.
Hélas! dans le siècle où nous sommes,
En vain croyez-vous réunir
Tout ce qu'il faut pour devenir
Le plus infortuné des hommes?

1818.

A M. DUPIN [5],

Eu lui envoyant mes œuvres.

Cher Cicéron, grâce à vos soins,
Échappé, cette fois du moins,

A la serre de la justice,
M'acquitter d'un pareil service
Est le plus doux de mes besoins.

Vous nous avez fait la grimace
Quand nous vous avons parlé d'or.
N'en parlons donc plus : ma disgrâce
D'ailleurs, au plus bas du Parnasse,
Ne m'a laissé pour tout trésor
Que du papier, papier encor
Qui n'a pas de cours sur la place !
Ah ! puis-je avec ces effets-là
Rémunérer votre faconde ?
Mais vous en voulez ; en voilà.
Fille ou poëte, en ce bas monde,
On s'acquitte avec ce qu'on a.

Mon contingent va vous paraître
Un peu volumineux peut-être.
De ce qu'il pourrait contenir,
C'est pourtant la moindre partie ;
La grande est dans mon souvenir.

Si je pouvais à l'avenir,
Sans blesser votre modestie,
Dire avec ingénuité
Le bien par vous fait à cet âge,
Où, sur l'esprit et le courage,

La sottise et la lâcheté
N'ont pas toujours eu l'avantage,
Comme ce recueil incomplet
S'enflerait bientôt sous ma plume,
Comme avant peu, tout gros qu'il est,
Il aurait doublé de volume!

1813.

A M. J. LAFITTE.

ENVOI.

Dieu, qui t'envoya l'opulence,
T'a fait un don plus rare encor;
Doublant pour toi le prix de l'or,
Il t'a donné la bienfaisance.

Ah! que ses fonds sont bien placés,
Quand il met sous ta clef facile
Ses dons, qu'un autre eût entassés!
Dans un heureux il en fait mille.

Vois-tu des flancs de l'arrosoir,
Promené par l'humble industrie,
La vie à flots d'argent pleuvoir
Sur la fleur à demi flétrie:

Discrètement ainsi tu cours,
Impatient de les répandre,
Au talent verser les secours
Que le ciel leur faisait attendre.

En t'offrant un tribut du mien,
Je n'encense pas la fortune;
J'acquitte la dette commune,
Et j'honore un grand citoyen.

1825.

A CELUI QUI VIENDRA COUCHER ICI[6].

Toi que l'hospitalité
Accueille en cette retraite,
D'une émotion secrète
Si tu te sens agité,
Ne t'en étonne pas: ici coucha cet homme
Qui, fameux comme Hercule, à force de travaux,
A peine eût trouvé des rivaux
Dans les plus heureux temps et d'Athène et de Rome.
Vrai sultan sur le Pinde au milieu des neufs sœurs,
Passant de l'une à l'autre au gré de ses caprices,
Il fit leur gloire et leurs délices
Tout en affichant leurs faveurs.

Calliope la fière, aux bords de Castalie,
Couronna deux fois son amour,
Qui, pour deux fois lui plaire, emprunta tour à tour
Les traits de l'héroïsme et ceux de la folie.
Même en faisant pleurer Thalie,
Il en obtint quelque retour.
La docte Polymnie en tout temps lui fit fête.
Euterpe l'épousa dans plus d'un tête-à-tête.
Terpsichore, en dansant, chante encor maint couplet
Qu'il fredonna pour la séduire,
Et qu'Érato pensive, en se laissant conduire,
Fait redire à son flageolet.
Quant à Clio, je crois superflu de produire
Des garants pour prouver que jamais favori
Plus franchement ne s'en est vu chéri.
Leur moindre entretien se répète ;
La muse en fait gloire aujourd'hui,
Et proclame sur sa trompette
Tout l'abandon qu'elle eut pour lui.
Uranie avoue avec grâce
Qu'elle en fut caressée : en l'écoutant, dit-on,
Elle crut écouter Newton
Qui parlait la langue d'Horace.
Mais l'objet de ses soins constants,
C'est toi, sublime Melpomène.
Pour toi toujours dans son printemps,
Il a fait Œdipe à vingt ans,
A quatre-vingts il fit Irène.

S'il servit les neuf sœurs avec fidélité,
Pour elles s'il fit des merveilles,
S'il leur rendit visite, il en fut visité.
Ces lambris, ces rideaux nous attestent ses veilles.
Ne t'étonne donc pas, toi qui d'un feu caché
Ressens déjà les étincelles;
N'es-tu pas près d'un lit où Voltaire a couché
Tout au moins avec neuf pucelles?

1821.

NOTES ET REMARQUES

SUR

LES PIÈCES DIVERSES.

[1] PAGE 487.

Le père Viel, de l'Oratoire.

Cet excellent homme a contribué pendant trente ans, comme professeur et comme directeur de la discipline, à la gloire du collége de Juilly, dont il avait été un des plus brillants écoliers. L'affection que lui conservent ses nombreux disciples fait son éloge, et surtout le leur. Cinq d'entre eux, MM. de Salverte, Eusèbe de Salverte, Ériyès, Durand et Arnault, ont publié la traduction que le P. Viel a faite en vers latins du *Télémaque*, qui par là est devenu doublement classique. Les instituteurs qui sont jaloux d'être aimés de la jeunesse et désirent imprimer dans le cœur de leurs élèves un sentiment peu différent de la piété filiale n'ont qu'à méditer ce passage de *Térence*, que le P. Viel a mis constamment en pratique, et qui sert d'inscription à son portrait :

Pudore et liberalitate liberos
Retinere satius esse credo, quam metu.

TERENT., *Adelph.*, act. I, sc. I.

[2] PAGE 492.

La marquise de Santa-Cruz.

Épouse d'un grand d'Espagne de ce nom.

Cette dame, née en Bohême, n'était pas moins remarquable par l'excellence de son caractère que par les charmes de sa figure. Elle aimait passionnément les arts, et plus particulièrement la peinture, qu'elle cultivait avec un grand succès.

Elle est morte à Rome, il y a quelques années, peu de temps après avoir perdu une fille qu'elle idolâtrait, et pour laquelle elle faisait exécuter un tombeau en marbre par Canova.

Ce monument renferme la fille et la mère. On y lit cette épitaphe :

Mater infelicissima filiæ et sibi.

Le sens, plutôt que le sentiment, de cette phrase touchante peut être rendu ainsi :

La plus malheureuse des mères à sa fille et à elle-même.

[3] PAGE 495.

L'abbé Morellet.

De l'Académie française, puis de l'Institut, puis enfin de l'Académie française.

Homme doué d'un esprit à la fois solide et délié, grave et

plaisant. Pendant plus de soixante ans il écrivit en faveur de la philosophie. Il a fait preuve d'un noble courage, et n'a jamais eu pour les choses les ménagements qu'il avait quelquefois pour les personnes. Il vient de mourir, âgé de quatre-vingt-douze ans.

4 PAGE 497.

En réponse à l'envoi qui accompagnait les fables de M. François de Neufchâteau.

Voici cet envoi :

Chemin faisant vous rêviez à des fables,
Et je trouvais vos rêves très aimables;
Au même objet mon temps était perdu,
Et j'y touchais comme au fruit défendu.
Las! comment ceux qu'un même goût rassemble
Sont-ils si loin? Arnault, j'aurais voulu
Plus près de vous me trouver; il me semble
Que mon recueil en aurait mieux valu.
Quand je vous l'offre en échange du vôtre,
Je ne crois pas envers vous m'acquitter:
Ce premier don peut m'en valoir un autre,
Et l'amitié voudrait le mériter.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

5 PAGE 505.

A M. Dupin.

Quand ce célèbre avocat défendit collectivement les propriétaires du journal intitulé *le Miroir*, il refusa tout hono-

raire, et s'en tint à l'honneur : il est vrai qu'il fut largement satisfait.

[6] PAGE 508.

A celui qui viendra coucher ici.

La chambre où furent composés ces vers est celle que Voltaire occupait en 1723 au château de Maisons. Aux bonnes fortunes qu'il y eut se mêlèrent deux accidents graves : l'un est qu'il mit le feu dans cette chambre, et l'autre qu'il y eut la petite-vérole. Ce château appartient aujourd'hui à M. Lafitte. C'est un des premiers édifices que Mansard ait construits.

INSCRIPTIONS,

ÉPIGRAMMES.

INSCRIPTIONS, ÉPIGRAMMES [1].

POUR LE PORTRAIT DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE,

Peint par madame de B***.

Les talents ont tracé l'image des vertus;
La plus grande respire ici par la plus belle;
C'est Junon peinte par Vénus.
On ne sait qui des deux on admire le plus,
Ou de l'artiste ou du modèle.

1791.

AU BAS D'UN PORTRAIT.

Si cette image, ô mon amie!
Peint mon amour dans tous mes traits,
Le plus fidèle des portraits
Ressemblera toute ma vie.

1792.

POUR UNE SÉPULTURE DE FAMILLE,

OU REPOSE MA FILLE ANTONINE.

Inséparable même au sein de la poussière,
Dans ce paisible enclos une famille entière
A choisi son dernier séjour.
Qui sait quand ce sera son tour?
La plus jeune y vint la première!

1811.

POUR UNE CABANE ISOLÉE.

Trop heureux, dans la solitude,
Qui peut partager son loisir
Entre la paresse et l'étude,
L'espérance et le souvenir;
Qui, les yeux ouverts, y sommeille,
Et surtout en ferme l'abord
A l'ennuyeux qui nous endort,
A l'importun qui nous réveille!

1794.

POUR LE PORTRAIT DE LOUIS XVI.

Dans les temps affreux où nous sommes,
Lui seul a désiré des lois ;
Et le plus honnête des hommes
Fut le plus malheureux des rois.

Le 21 janvier 1793.

POUR LE PORTRAIT D'UNE JEUNE FEMME

PEINTE ENTRE SON ENFANT ET SON PÈRE.

Pieuse fille, tendre mère,
Elle retrace en même temps
Niobé près de ses enfants,
Antigone près de son père.

1791.

ÉPITAPHE D'UN CHIEN.

Passant, sur ce tombeau champêtre
Viens unir tes regrets aux miens :

C'est celui du meilleur des chiens
Et de tous les amis peut-être.

1793.

ÉPITAPHE D'UN MOINEAU.

L'oiseau sous ces fleurs enterré
N'étonnait pas par son plumage,
N'enchantait pas par son ramage;
Mais il aimait!... il fut pleuré.

1796.

VERS

POUR LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.

Sur plus d'un ton je sais régler ma voix :
Ami des champs, des arts, des combats et des fêtes,
En vers dignes d'eux quelquefois
J'ai fait parler les dieux, les héros et les bêtes.

POUR LA NICHE DE MON CHIEN.

Je n'attaque jamais en traître;
Je caresse sans intérêt ;
Je mords parfois, mais à regret :
Bon chien se forme sur son maître.

POUR LA PORTE DE MON JARDIN.

Bons amis dont ce siècle abonde,
Je suis votre humble serviteur;
Mais passez : ma porte et mon cœur
Ne s'ouvrent plus à tout le monde.

POUR UN POINT DE VUE.

Loin des grands, loin des beaux esprits,
Et, grâce au passé, presque sage,
C'est d'ici que je vois Paris,
Comme on voit la mer du rivage.

POUR LE TOMBEAU DE MA FILLE JULIETTE.

Sans la faner, la mort moissonna cette fleur,
Qui n'était pas encore éclose :
C'est toujours un bouton de rose ;
Il n'a changé que de couleur.

POUR LA FONTAINE DE SÉCHELLES.

Bienfaisante comme Égérie,
Calme et pure en toute saison,
Mon eau coule comme la vie
De la dame de la maison.

1821.

POUR UN MAI

PLANTÉ CHEZ M. LE BARON DE CELLES,

A Schiplaken.

J'ai vu plus d'un printemps : déplanté, replanté,
Et par les soins de l'esclavage,

Et par ceux de la liberté,
J'ai fléchi sous plus d'un orage.
Plus fleuri, je renais en ce jour solennel,
Relevé par les mains de la reconnaissance;
Le printemps pour moi recommence :
Celui-là doit être éternel.

1817.

POUR LE PORTRAIT D'UN POETE

EN UNIFORME.

Au Parnasse ou sur le terrain,
En triompher est peu possible :
L'épée en main, il est terrible;
Terrible il est la plume en main.
Et pour se battre, et pour écrire,
Nul ne saurait lui ressembler :
Car, s'il ne se bat pas pour rire,
Il écrit à faire trembler.

ÉPITAPHE.

Ci-gît un pauvre cardinal
Illustré par plus d'une frasque,

Enrichi par mainte bourrasque,
Et d'un esprit fort inégal;
Parlant tantôt bien, tantôt mal,
Bénin tour à tour et brutal,
Tour à tour vigoureux et flasque;
Et, dès le milieu d'un régal,
Sous le bonnet épiscopal,
Plus gai qu'un dragon sous son casque;
Rival du héros bergamasque,
Il prit, en son humeur fantasque,
Arlequin pour original;
Allant même au séjour fatal
Comme il allait jadis au bal,
Il s'est fait enterrer en masque :
Son histoire est un carnaval [2].

POUR UN MAI PLANTÉ A SCHIPLAKEN EN 1819.

L'arbre de la reconnaissance
Réussit mal dans un terrain
Que l'attentive bienfaisance
N'a pas cultivé de sa main.
Aussi dès long-temps s'il prospère
Dans ce séjour hospitalier,
C'est qu'avec une bonne terre
Il y trouve un bon jardinier.

A MADEMOISELLE

SOPHIE DU VAUXELLES,

Qui m'a envoyé un portrait de lord Byron dessiné par elle.

De ce lord moins bon qu'il n'est beau
Vous avez donc tracé l'image ;
Jamais crayon, jamais pinceau
Ne fit un si parfait ouvrage.
Des traits du héros de Milton
Voilà bien le hardi mélange ;
Et j'ai le portrait d'un démon
Dessiné de la main d'un ange.

1822.

POUR L'ALBUM DE MADEMOISELLE L. DE B.

Soyez long-temps, petite fille,
Raisonnable autant que gentille,
Exempte d'imprudents désirs,
Contente d'innocents plaisirs,

Vous n'aimez que votre famille.
Soyez long-temps petite fille.

SUR UN MISANTHROPE.

Enfin le misanthrope Alceste
Quitte le monde pour toujours;
Loin du genre humain qu'il déteste,
Il s'en va vivre avec les ours.
Un projet conçu dans la rage
D'ordinaire est mal concerté :
Avec nous s'il était resté,
Il nous aurait nui davantage.

1783.

MADEMOISELLE ROSE.

C'est vraiment la fleur de Cyprine,
La rose de toutes saisons,
Qui ne fut jamais sans boutons,
Et sera toujours sans épine.

A M. DE BEAUMARCHAIS,

Lors de la représentation du MARIAGE DE FIGARO au profit des pauvres.

De par le clergé catholique
Et nos censeurs de charité,
Défense à tout auteur comique
De soulager l'humanité.
Par lui secourus dans l'angoisse,
Les pauvres prendraient, se dit-on,
Ton Figaro pour leur patron,
Et les Français pour leur paroisse [3].

1785.

RÉPONSE A UNE ÉPIGRAMME.

Le fier coursier d'Apollon
Se déplaît dans le salon
Où se tient ma coterie !
Se plairait-il mieux chez vous ?
Monsieur; qu'en conclurions-nous ?
Qu'il se plaît à l'écurie.

SUR FEU JÉROME.

Un jour qu'il avait du courage,
Jérôme, en voyant son portrait,
Disait : Dieu doit être bien laid,
Si l'homme est fait à son image [4].

PORTRAIT.

Au gré de l'intérêt passant du blanc au noir,
Le matin royaliste et jacobin le soir,
Ce qu'il blâmait hier, demain prêt à l'absoudre,
Il prit, quitta, reprit la perruque et la poudre [5].

DERNIERS VŒUX D'UN MARI.

Un ange en enfer peut aller,
Ainsi qu'en paradis un diable.
Tout près de ce pas effroyable,
Qu'il faut faire sans reculer,

Dieu de bonté, je ne réclame
Qu'une seule grâce de toi :
Damne ma maîtresse avec moi ;
Mais, par pitié, sauve ma femme.

SUR UN PAUVRE HOMME

QUI S'EN VA DE CE MONDE.

Ces plaisirs dont nous sommes ivres
Ne sont plus des plaisirs pour lui ;
Il y trouve encor plus d'ennui
Que nous n'en trouvons dans ses livres.
L'ennui, qu'il a tant inspiré,
Et le précède et le talonne ;
C'est un pauvre pestiféré
Qui se meurt du mal qu'il nous donne.

SUR UN BON HOMME

QUI N'A PAS LE VIN BON[6].

Il est altéré de vin ;
Il est altéré de gloire,
Et ne prend jamais en vain
Sa pinte ou son écritoire.

Des flots qu'il en fait couler
Abreuvant plus d'un délire,
Il écrit pour se soûler,
Il se soûle pour écrire.

IL EST MINISTRE 7.

Geoffroi ministre ! — Eh ! oui, vraiment.
— Parbleu, je ne m'en doutais guère.
Mais quel est son département ?
L'impôt, la marine ou la guerre ?
— C'est la justice, et sans quartier
Il veut, dans sa rigueur extrême...
— Ah ! tant mieux, s'il fait son métier,
Il s'exécutera lui-même.

IL DÉMÉNAGE.

Le Marat du sacré vallon,
Qu'un juste effroi toujours talonne,
Pour sauver sa triste personne,
A changé d'asile. A quoi bon ?
Son souffle infect, son regard louche,
Le dénonceront en tous lieux :

Toujours son cœur est sur sa bouche,
Son esprit toujours dans ses yeux.

IL SE MEURT.

Oui, lecteur, j'ai tout pardonné,
Quoiqu'il m'ait fait mainte morsure.
— Serait-il mort ? Sa mort est sûre.
Je le tiens pour empoisonné.
Déjà l'église le harangue;
Le cabaret se fait payer;
Paris commence à s'égayer;
Le vilain s'est mordu la langue.

ÉPIGRAMME.

Jadis Orphée, en soupirant ses airs,
Sur les rochers opéra des merveilles;
Lions, baudets, quittaient prés et déserts,
Et l'écoutaient de toutes leurs oreilles.
Or, de nos jours, un barde à l'opéra
Veut remplacer le chantre de Riphée.
Plus d'un baudet, je crois, l'applaudira :
Mais pour cela sera-t-il un Orphée ?

1782.

ÉPIGRAMME.

Un bâtard de l'abbé Geoffroi
M'a menacé de son épée.
De cette bizarre équipée
J'attends la fin sans trop d'effroi.
Mais, d'après sa vieille coutume,
Si ce critique consommé
M'avait menacé de sa plume,
Je me tiendrais pour assommé.

NOTES ET REMARQUES

SUR LES

INSCRIPTIONS, ÉPIGRAMMES.

[1] PAGE 517.

Inscriptions, épigrammes.

Ces deux mots avaient originairement la même signification: en grec, d'où dérive le mot épigramme, ils sont synonymes; en latin et en français épigramme ne se dit que d'une pièce piquante ou mordante.

L'épigramme en poésie est un mot, soit facétieux, soit malicieux, qui tire surtout sa force de la vivacité et de la concision.

L'épigramme, dit Boileau,

N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

L'épigramme facétieuse rentre dans le genre du conte. L'épigramme malicieuse appartient à la satire; elle est ou générale ou personnelle.

On peut sans méchanceté faire des épigrammes générales: ce qui frappe tout le monde n'offense personne. On peut sans méchanceté aussi faire des épigrammes personnelles.

Il en est de la malignité d'esprit comme de l'arme que cha-

cun a droit de porter, mais dont il ne doit user que pour sa défense. Le plus inoffensif des hommes peut donc faire des épigrammes tout comme un autre. Peut-être même les fera-t-il mieux qu'un autre, car elles lui auront été arrachées par l'indignation, et l'indignation est la muse de la satire. *Facit indignatio versum.*

Que ce bon homme s'attende toutefois à se voir accuser de méchanceté par ceux-là mêmes qui à force de méchanceté l'auront contraint à user de son droit. Je ne sais quel chasseur disait de je ne sais quel animal : *Il est si méchant qu'il se défend quand on l'attaque.*

[2] PAGE 524.

Son histoire est un carnaval.

Cette épitaphe semble avoir été faite pour le cardinal Maury. Ce prince de l'église mourut à Rome en mai 1817. L'usage voulait qu'on l'exposât la face découverte avant de l'inhumer; mais la maladie avait si horriblement altéré son visage, qu'on fut obligé de le cacher sous un masque.

[3] PAGE 527.

Ton Figaro pour leur patron,
Et les Français pour leur paroisse.

Cette petite pièce a rapport à une lettre écrite à Beaumarchais par un soi-disant ecclésiastique, et insérée dans le Journal de Paris, en mars 1785.

Beaumarchais, l'homme de son temps le plus applaudi et le plus dénigré, joignait beaucoup de talent à beaucoup d'es-

prit : il est célèbre par ses mémoires et ses comédies, et c'est à juste titre, n'en déplaise à quelques uns de ses contemporains, qui ne sont pas encore de cet avis.

Toutes les ressources de l'esprit sont déployées dans ses mémoires. Le quatrième surtout est un chef-d'œuvre. C'est un mélange de comique et de pathétique, où les traits de l'ironie la plus mordante sont alliés aux mouvements de l'éloquence la plus élevée, où la pénétration la plus déliée est appuyée de la plus puissante dialectique.

Ses comédies, remarquables par l'art avec lequel elles sont intriguées, ont une physionomie toute particulière, qu'elles doivent à des situations fortes, et à la vivacité d'un dialogue abondant en saillies, quelquefois satiriques, mais le plus souvent gaies et toujours spirituelles. C'est de plus un tableau des mœurs de l'époque : *Inde iræ*.

C'est à Beaumarchais que les lettres et la philosophie sont redevables de la première édition complète qui ait été faite des œuvres de Voltaire.

Beaumarchais possédait à un haut degré le génie du commerce : par d'habiles spéculations, il se fit une grande fortune, dont il usa honorablement.

Comme il était comblé de prospérités en tout genre, il eut des envieux de toutes les conditions et fut persécuté par toutes les espèces de despotismes. Louis XVI lui-même, à qui les actes arbitraires répugnaient, se laissa entraîner à en autoriser un contre Beaumarchais, qui au reste ne le lui imputait pas.

Si Beaumarchais a eu des ennemis acharnés, en revanche il a eu des amis constants. Il le méritait, car c'était un fort bon homme.

Il est mort en 1799, âgé de près de soixante-huit ans.

4 PAGE 528.

Sur feu Jérôme.

Nous n'osons pas penser que ce Jérôme-là soit Jérôme La Lande, qui, s'il n'était ni le plus beau ni le plus croyant des hommes, fut du moins un des savants les plus laborieux de l'époque où il a vécu. Fondateur de plusieurs prix, cet habile astronome n'est pas moins recommandable par les travaux qu'il a fait faire que par ceux qu'il a faits.

5 PAGE 528.

Il prit, quitta, reprit la perruque et la poudre.

Parodie du vers si connu :

Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.
Henriade.

6 PAGE 529.

Sur un bon homme qui n'a pas le vin bon.

C'est, à ce qu'il paraît, feu l'abbé Geoffroi. Ce successeur de Desfontaines et de Fréron les a surpassés dans la satire, mais il est loin de les égaler comme critique. Il est possible d'écrire avec plus de talent, mais non avec autant de mauvaise foi. C'était, au reste, un homme de goût : s'il a déchiré les ouvrages de Chénier, de Ducis, de Legouvé, de Voltaire, il a loué à outrance *le Pied de mouton* et *la Queue de lapin.*

7 PAGE 530.

Il est ministre.

Geoffroi, en répondant à des reproches un peu vifs qui lui avaient été adressés de plus d'une part, avait qualifié de ministère son infâme métier.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

Quelques mots sur cette édition. . . . . Page 1
De l'apologue. v

FABLES.

A.

	Fables.	Livres.	Pages.
Abeille (l')	XVII	VII	245
Actéon.	III	I	12
Aigle (l') , l'aiglon et le soleil.	XII	IV	127
Aigle (l') et le chapon.	XVI	I	31
Aigle (l') et le coq du clocher.	III	VIII	262
Amis (les) à deux pieds, et les amis à quatre pattes.	XV	V	167
Ane (l') et le cerf.	XIV	I	29
Arachné et Progné.	V	VI	181
Araignée (l').	XIV	II	61
Arbre (l') et le jardinier.	X	V	159
Arbre (l') exotique et l'arbre indigène.	XVII	IV	119
Artilleurs (les) et les artificiers.	VI	VI	183

B.

Barons (les) et les oiseaux	VIII	VI	187

	Fables.	Livres.	Pages.
Batteur d'or (le)	XII	VIII	297
Blés (les) et les fleurs	V	II	45
Bœuf (le) et le taureau	IX	VII	227
Bon (le) grain et le mauvais	XII	VI	197
Bouche (la) pleine	XVII	IV	134
Braconniers (les) et le lièvre	IX	IV	122
Brochets (les)	VI	V	152
Bulles (les) de savon	V	III	80

C.

Cachet (le)	XIV	V	166
Calomniateur (le) et le serpent, ou la justice du diable	XX	VIII	299
Canard (le) et le lapin	IV	VII	220
Carrosse (le) et la charrette	X	IV	124
Cerf-volant (le)	IX	VI	191
Charbonniers (les), les meuniers et le marguillier	XIII	V	164
Chardon (le) et la rose	I	III	73
Charrette (la) mal attelée	X	VII	229
Chasse (la) au renard	XVII	II	66
Chasseur (le) et le gibier	IV	VI	180
Chat (le)	IX	VIII	274
Chat (le), le chien et le maître	XI	VI	194
Châtaigne (la)	II	VIII	259
Chêne (le) et les buissons	XI	III	88
Chenille (la) et le ver luisant	III	VII	218
Cheval (le) et le maquignon	X	VIII	275
Cheval (le) et le pourceau	XV	II	64
Chien (le) et le chat	V	I	15
Chien (le) de chasse	II	III	75

	Fables.	Livres.	Pages.
Chien (le) de chasse et le chien de berger. . . .	XI	I	24
Chiens (les) déchaînés.	XVII	VII	243
Chien (le) enragé.	II	IV	110
Chien (le) et les puces.	III	IV	129
Chiens (les) qui dansent et les chiens qui ne dansent pas.	II	V	144
Cloche (la) et le carillonneur.	XV	IV	132
Cocher (le) de fiacre.	XIV	VII	237
Cochon (le) et le guêpier.	V	IV	155
Cochon (le) et les truffes.	XIV	VIII	283
Colimaçon (le).	IV	I	14
Colin-maillard (le).	III	II	41
Coq (le) et le chapon.	XIV	IV	130
Coup (le) de fusil.	VIII	III	85
Couronne (la) et le bonnet de nuit.	VII	II	48
Cruche (la) et la bouteille.	XI	IV	129
Cygnes (les) et les dindons.	VI	I	16

D.

Dauphins (les) et les harengs.	XVII	VIII	289
Débâcle (la).	I	VI	175
Dents (les) et les griffes.	I	VII	213
Dés (les)	XII	III	91
Deux (les) bambous.	XV	VI	200
Deux (les) chevaux de course.	IV	VIII	263
Deux (les) dindons.	XVII	III	98
Deux (les) pincettes	III	IV	111
Diamant (le) brut et le diamant faux.	III	VI	179
Dieux (les) jouant au colin-maillard.	IV	II	43
Droit (le) de chasse.	V	VII	222

E.

	Fables.	Livres.	Pages.
Écrevisse (l')	VII	VI	185
Écureuil (l') qui tourne dans sa cage, et le chien qui tourne la broche	VIII	V	155
Enfant (l') et les deux chiens	XV	I	30
Enfant (l') et le frelon	XII	II	59
Épilogue		IV	137
Epilogue		VI	226
Épilogue		VIII	299
Épître au baron Alex. Humboldt		I	5
Épître à M. Étienne, membre de l'ancien Institut		VII	122
Épître à mes hôtes de Schiplaken		VIII	255
Éponges (les)	X	I	23
Étrennes (les)	XVIII	VIII	229

F.

Fer (le) et l'aimant	II	I	111
Feuille (la)	XVI	V	168
Fleuve (le)	XVII	I	33
Fromage (le)	XIV	VI	199
Fumée (la)	VI	III	817
Fusée (la)	XIII	VI	198

G.

Guèbres (les) et l'astronome	VIII	II	51
Gosse (A M.), envoi		VII	250

H.

	Fables.	Livres.	Pages.
Hanneton (le).	III	V	147
Hercule, le lion et les vermisseaux.	VII	V	153
Hermine (l') et le hérisson.	VIII	VII	226
Homme (l') et l'écho.	XII	I	26
Huitre (l') et le marsouin.	X	III	87
Huître (l') et la perle.	XI	V	160

I.

Insecte (l') utile et l'insecte nuisible.	III	III	76

J.

Jour (le) et la nuit.	VII	V	269

L.

Laboureur (le) et son fils.	IX	I	22
Langue (la) du chien.	V	V	151
Larmes (les) du crocodile.	VII	II	47
Levrette (la), le chat et le dogue.	I	IV	105
Lézard (le) et la vipère.	VIII	I	21
Lièvre (le), la taupe et le hérisson.	XIII	I	27
Loup (le) et sa mère.	XII	V	161

M.

Main (la) droite et la main gauche.	XVIII	II	68
Maître (le) de la volière et le rossignol. . . .	VI	VII	224

	Fables.	Livres.	Pages.
Maison (la) de verre.	XIII	VII	235
Maladroits (les).	VIII	IV	120
Marronier (le).	XI	VII	216
Melon (le) et la rave.	XV	III	95
Montre (la).	V	VIII	265
Monument (le) et les rats.	I	VIII	257
Moulin (le) à vent et le moulin à eau.	XIII	VIII	280
Mulot (le) et l'éléphant.	XI	II	57

O.

Œuf (l') de l'aigle.	IX	II	53
Olive (l')	I	I	56
Ours (l'), le sansonnet, le singe et le serpent. .	X	II	56
Ours (les) mal léchés.	XVII	IV	135

P.

Papillon (le), l'abeille et la rose.	IV	IV	113
Passants (les) et les chiens.	XIX	VIII	294
Pêcheur (le) et la torpille.	VII	VII	225
Pièce (la) de bœuf.	XVI	III	97
Pierre (la) à fusil.	XI	VIII	278
Plume (la) et l'épée.	XVI	VI	202
Prologue.			1

Q.

Querelles (les) des chiens.	IV	III	78

R.

	Fables.	Livres.	Pages.
Râpe (la) et le pain de sucre.	XVI	VIII	228
Rat (le) et le vaisseau.	IX	V	156
Riche (le) et le pauvre.	II	II	40
Rivière (la) et les ruisseaux.	X	VI	193

S.

Sabots (les) de Polichinelle.	XVII	V	169
Sangsue (la) et la vipère.	XV	VII	237
Secret (le) de Polichinelle.	VII	I	7
Serpent (le) qui change de peau.	XV	VIII	286
Sermon (le) du curé.	IV	V	148
Singe (le) et le philosophe.	XIII	II	60
Sirop (le) et les mouches.	I	V	141
Soleil (le) et la chandelle.	VI	IV	117
Source (la) et les ruisseaux.	VI	VIII	267
Souliers (les) neufs.	XII	V	232
Statue (la) de neige.	XIII	III	92
Statue (la) renversée.	XVI	II	65

T.

Taches (les) et les paillettes.	VII	III	83
Tarentule (la)	XIX	VII	247
Tas (le) de neige et le tas de boue.	XIX	III	86
Têtes (les) à perruque.	XVI	VII	241
Tour (un) de roue.	XI	VII	231
Trois (les) zones.	I	II	37

V.

	Fables.	Livres.	Pages.
Verres (les) d'eau-de-vie.	VIII	VIII	272
Vilain (le) et le galant homme.	II	VI	178
Vitres (les) cassées.	XVIII	III	100

Z.

Zèbre (le)	XIV	III	94

NOTES.

Notes de l'avertissement et de la préface. 303
Notes des fables. 327
Post-script. 409

POÉSIES MÊLÉES.

IMITATIONS.

Le printemps. 413
Monologue de Selkirk dans l'île de Juan Fernandez. 418
Imitation de Pétrarque. 421
Notes et Remarques sur les imitations. 423

STANCES.

Adieux. 425
La jalousie. 426
A deux sœurs. 428

Pages.

A madame B***. 429
Les questions. 430
A Brunette. 431
A une dame qui faisait l'aumône en mon intention. 432
A M. P. D. S. R., premier commis au département de l'intérieur. . 433
A M. F. N. G. T. 435
A la maman d'une petite fille qui avait laissé prendre le feu à ses habits. 436
A Laure B. 437
A la même. 438
Au maître d'un jardin. 439
A * * *. 440
A madame de Beaufort. 441
A une boudeuse. 442
A * * *. 443
A mademoiselle Contat. 444
A quelqu'un qui me réveillait. 445
Au général Bonaparte. 446
A M. Creuzé de Lessert. 448
Au même. 449
A une dame qui m'appelait son frère. 450
A M. Amalric. 451
A M. Plasschaert. 452
Le jardin des Hespérides, au même. 453
Réponse à l'ami que je ne connais pas. 454
A madame la princesse d'Hatzfeld. 456
Notes et Remarques sur les stances. 458

PROMENADE A MONTREUIL.

Notes et Remarques sur la Promenade à Montreuil. 483

PIÈCES DIVERSES.

Pages.

Au P. Viel, de l'Oratoire. 487
Boutade. . . . . *Ib.*
A ***. 488
A ***. 489
En sortant d'un cabinet anatomique. 490
A madame ***. 492
A la marquise de Santa-Cruz. . . . . *Ib.*
A madame de la T***. 493
A M. Picard. . . . . *Ib.*
A un jeune auteur. 494
Bouts-rimés. . . . . *Ib.*
Réponse à une épigramme. 495
A l'abbé Morellet. . . . . *Ib.*
Étrennes à madame ***. 496
Autres vers sur le même sujet. . . . . *Ib.*
Bouts-rimés. 497
A M. le comte François de Neufchâteau. . . . . *Ib.*
A madame ***. 498
A mon beau-frère Regnault de Saint-Jean-d'Angély. 499
A ***. . . . . *Ib.*
A madame J. D. 500
Étrennes à la même. . . . . *Ib.*
Impromptu à ***. 501
La bonne médecine. . . . . *Ib.*
A Lucien Bonaparte. 502
A mes hôtes de Schiplaken. . . . . *Ib.*
A madame la baronne de Celles. 503
A M. A. de M.. . . . . *Ib.*
A M. Dupin. 505

Pages.
A M. J. Laffitte. 507
A celui qui viendra coucher ici. 508
Notes et Remarques sur les pièces diverses. 511

INSCRIPTIONS, ÉPIGRAMMES.

Pour le portrait de la reine Marie-Antoinette. 517
Au bas d'un portrait. . . . . *Ib.*
Pour une sépulture de famille, où repose ma fille Antonine. 518
Pour une cabane isolée. . . . . *Ib.*
Pour le portrait de Louis XVI. 519
Pour le portrait d'une jeune femme. . . . . *Ib.*
Épitaphe d'un chien. . . . . *Ib.*
Épitaphe d'un moineau. 520
Pour le portrait de l'auteur. . . . . *Ib.*
Pour la niche de mon chien. 521
Pour la porte de mon jardin. . . . . *Ib.*
Pour un point de vue. . . . . *Ib.*
Pour le tombeau de ma fille Juliette. 522
Pour la fontaine de Séchelles. . . . . *Ib.*
Pour un mai. . . . . *Ib.*
Pour le portrait d'un poëte en uniforme. 523
Épitaphe. . . . . *Ib.*
Pour un mai. 524
A mademoiselle Sophie de Vauxelles. 525
Sur un misanthrope. 526
Mademoiselle Rose. . . . . *Ib.*
A M. de Beaumarchais. 527
Réponse à une épigramme. . . . . *Ib.*
Sur feu Jérôme. 528
Portrait. . . . . *Ib.*

Pages.

Derniers vœux d'un mari. 528

Sur un pauvre homme qui s'en va de ce monde. 529

Sur un bon homme qui n'a pas le vin bon. . . . . *Ib.*

Il est ministre. 530

Il déménage. . . . . *Ib.*

Il se meurt. 531

Épigramme. . . . . *Ib.*

Épigramme. 532

Notes et Remarques sur les inscriptions, épigrammes. 533

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

SOUSCRIPTION.

Il paraît un volume par mois.

Prix de chaque volume. . . . . 7 fr.
Papier vélin. 14

Les personnes qui se feront inscrire avant le 1er novembre prochain recevront des exemplaires satinés.

A cette époque, le prix de chaque volume sera fixé à 8 fr.

IMPRIMÉ PAR LACHEVARDIÈRE FILS,
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.